

IUS COMMUNE

Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts
für Europäische Rechtsgeschichte
Frankfurt am Main

IX

Herausgegeben von
HELMUT COING
Direktor des Instituts



Vittorio Klostermann Frankfurt am Main
1980

OLIVIER MOTTE

Camille Jullian, élève de Mommsen
à l'Université de Berlin

Après 1870 la France, encore sous le coup d'une écrasante défaite qui la laissait amputée d'une partie d'elle-même, ne cessa de s'interroger sur les causes d'un effondrement aussi soudain et total.

Une tentative d'explication devait faire fortune: c'est l'instruction allemande — «l'Université de Berlin»¹ — qui avait vaincu à Sedan une France dont l'enseignement, trop négligé, ne répondait plus aux exigences de son temps. Cet enseignement il fallait donc désormais le réformer. Pour cela, il importait avant tout de percer les secrets du vainqueur, de savoir ce qui l'avait fait, en si peu d'années, si puissant.

C'est toute une génération — celle qui parvient à la maturité intellectuelle en 1880, à la fois profondément marquée par une amère défaite, fascinée par la puissance victorieuse et désireuse de découvrir chez elle les armes d'une revanche — qui se tournait alors vers l'Allemagne pour y trouver l'exemple et les moyens du renouveau².

Cette orientation d'ailleurs ne faisait à certains égards que continuer une longue tradition qui, voyant dans l'Allemagne la patrie de la science, avait depuis la Restauration amené outre-Rhin, au début de leur carrière, plusieurs jeunes savants français³. Ce pèlerinage scientifique trouvait ainsi alors, avec elle, un regain de vigueur et un sens nouveau.

¹ E. LAVISSE La Fondation de l'Université de Berlin. A propos de la réforme de l'enseignement supérieur en France *Revue des Deux Mondes* 1876 3e P. t. 15 p. 375-399.

² Cl. DIGEON La crise allemande de la pensée française 1870-1914 Paris P. U. F. 1959 (Ch. VII La nouvelle Université et l'Allemagne 1870-1890) p. 365-383, v. E. DREYFUS-BRISAC L'enseignement en France et à l'étranger, considéré au point de vue politique et social (Leçon inaugurale à l'Ecole libre des sciences politiques, faite le 15 janvier 1889) *Revue Internationale de l'Enseignement* 1889 p. 113.

³ P. LEVY La langue allemande en France. Pénétration et diffusion des origines à nos jours. Lyon—Paris I. A. C. 1950-1952 (Bibliothèque de la Société des études germaniques Vol. IV et VIII) T. I p. 258-260, T. II p. 38-41.

Savoir ce qui se faisait en Allemagne, comprendre comment elle avait réussi à s'assurer une prééminence incontestée dans plusieurs domaines, le dire sans doute mais faire connaître aussi les faiblesses, les insuffisances voire les défauts du «modèle allemand», tels furent les maîtres mots de cette génération⁴.

Pour cela il fallait se rendre en Allemagne, se faire l'élève de ses universités, l'observateur de sa vie scientifique. Dans ce but plusieurs missions furent accordées à de jeunes maîtres de l'enseignement supérieur français et en particulier à des historiens⁵.

Camille Jullian, né en 1859, appartient à cette génération «grandie dans l'ombre du désastre de 1870»⁶. Admis à dix-huit ans à l'Ecole Normale Supérieure, il y eut comme directeur Fustel de Coulanges. Auprès de lui il acquit⁷ — ou vit se conforter⁸ — ce mélange complexe d'admiration et de défiance à l'égard de l'Allemagne qui devait le marquer profondément⁹.

Reçu premier à l'agrégation d'histoire et nommé aussitôt membre l'Ecole

⁴ Les «Etudes» de 1878 de la Société pour l'étude des questions de l'enseignement supérieur (la future Revue Internationale de l'Enseignement) s'ouvrent par trois rapports consacrés aux universités allemandes: ceux de Dreyfus-Brisac sur l'université de Bonn, de Montargis et Seignobos sur celle de Göttingen et de Cammartin et Lindenlaub sur celle de Heidelberg.

⁵ «Se reconnaître l'élève de la savante Allemagne, c'est d'abord, au seuil d'une carrière que l'on veut consacrer à la science historique, aller s'asseoir sur les bancs des universités d'outre-Rhin pour y puiser la bonne parole.» Ch.-O. CARBONELL Histoire et Historiens. Une mutation idéologique des historiens français 1865-1885 Toulouse Privat 1976 p. 567.

⁶ A. GRENIER Camille Jullian. Un demi-siècle de science historique et de progrès français (1880-1930) Paris A. Michel s. d. [1944].

⁷ Sur les rapports de FUSTEL DE COULANGES avec l'historiographie et l'enseignement supérieur allemands il faut voir en premier lieu deux articles parus dans la Revue des Deux Mondes: De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans (R. D. M. 1872 2^e P., t. 101 p. 241-251) et De l'enseignement supérieur en Allemagne d'après des rapports récents (R. D. M. 1879 3^e P., t. 34 p. 813-833), le premier plus polémique, le second plus serein, ce qu'explique aisément la date de leur parution.

⁸ Jullian avait eu pour professeur d'histoire au lycée de Marseille un maître dont il évoque le souvenir en tête de ses Extraits des historiens français, Auguste Amman qui très patriote, semble par son enseignement avoir exercé sur lui une grande influence C. JULIAN Extraits des historiens français du XIX^e siècle publiés, annotés et précédés d'une introduction sur l'histoire en France Paris Hachette 1897 p. II.

⁹ De Rome il écrivait à Fustel de Coulanges le 31 décembre 1881 à propos de l'Ecole Normale Supérieure: «Oui, Monsieur le Directeur, vous avez bien raison de prendre la défense de notre Ecole. On y travaille et on sait y travailler. Surtout, on a conscience du rôle que l'on peut être appelé à jouer dans le développement scientifique de notre pays. On sent que l'on remplit, en travaillant, une mission patriotique. Vous pouvez être sûr que pas un de nous n'y manquera.» B. I. Ms 5764.

française de Rome, il y fit partie de cette première phalange qui s'y trouva confrontée avec l'Institut archéologique allemand¹⁰.

Désireux de pénétrer lui aussi au cœur de cette science allemande qu'il rencontrait sans cesse sur son chemin, il demanda alors à faire le voyage de Berlin afin de suivre pendant un an l'enseignement de Mommsen. Il devait passer auprès de lui l'année universitaire 1882-1883, s'inscrivant ainsi dans une longue lignée de jeunes savants français — historiens et juristes — fascinés par la puissante personnalité du maître allemand des études romaines.

Observateur perspicace et, déjà, conteur de grand talent, il a laissé sur cette année passée en Allemagne un témoignage vivant et qui ne manque pas d'intérêt.

Ce séjour nous est connu par plusieurs sources :

- les lettres de Camille Jullian à Fustel de Coulanges, déposées à la Bibliothèque de l'Institut de France avec les notes prises au cours de Mommsen¹¹;
- ses lettres à Geffroy au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale¹²;
- ses lettres à Mommsen, à la Deutsche Staatsbibliothek de Berlin¹³;
- ses lettres hebdomadaires à ses parents, imprimées peu après sa mort en 1936¹⁴;
- ses Notes sur les séminaires historiques et philologiques en Allemagne, publiées par la Revue Internationale de l'Enseignement en 1884¹⁵;
- sa préface à l'ouvrage de R. Cruchet sur les universités allemandes¹⁶;

¹⁰ L'histoire récente de l'Institut était celle d'un affrontement constant des sciences allemande et française de l'antiquité. Devenu prussien à Versailles, il avait suscité la création de l'Ecole française de Rome avec laquelle il vivait des rapports d'âpre concurrence qui n'excluaient pas cependant les relations amicales des savants. A. MICHAELIS *Geschichte des Deutschen Archäologischen Instituts 1829-1879* Berlin A. Asher 1879 p. 158-184; A. GEFFROY *La cinquantaine de l'Institut allemand de correspondance archéologique à Rome* Revue des Deux Mondes 1879 3^e P., t. 33 p. 470-477; v. lettres de Henzen et Helbig à Geffroy B. N. Ms NAF 12922 et de Geffroy à Henzen et Helbig *Archiv des Deutschen archäologischen Instituts Rom*.

¹¹ Bibliothèque de l'Institut de France. Papiers de Camille Jullian, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions (1859-1933). Ms 5749: cours d'histoire romaine professé par Théodor Mommsen à Berlin (1883), Ms 5764: correspondance.

¹² Bibliothèque Nationale. Département des manuscrits. N. A. F. 12922 et 12935.

¹³ Deutsche Staatsbibliothek. Handschriftenabteilung. Berlin RDA Nachlaß Mommsen

¹⁴ C. JULLIAN *Lettres de Jeunesse, Italie—Allemagne, 1880-1883* Bordeaux Delmas 1936.

¹⁵ C. JULLIAN *Notes sur les séminaires historiques et philologiques des universités allemandes* R. I. E. 1884 t. 8 p. 289-310, 403-424.

¹⁶ Préface de C. JULLIAN in R. CRUCHET *Les universités allemandes au XX^e siècle* Paris A. Colin 1914 p. VII-XI.

- les rapports du directeur de l'Ecole française de Rome relatifs à son projet de départ à Berlin¹⁷;
- enfin le dossier de sa mission au ministère de l'instruction publique¹⁸.

Les lettres de Camille Jullian à Fustel de Coulanges en particulier, en raison de la personnalité de premier plan des deux correspondants dans l'université et dans l'historiographie françaises, constituent sur l'enseignement de Mommsen, sur la vie scientifique à Berlin et sur les relations des sciences française et allemande de l'antiquité un document qui vaut d'être connu.

I Genèse d'une mission

S'il est impossible de fixer avec exactitude la date à laquelle Camille Jullian résolut de se rendre à Berlin, il est en tout cas certain que son projet est né tardivement, peu avant la fin de sa seconde année à Rome. En 1881 il n'est en effet question que d'un éventuel départ en Tunisie. Et lorsque ce projet est abandonné, à la fin de l'année, il n'envisage que les deux termes de cette alternative: une troisième année en Italie ou un retour en France comme maître de conférences.

Très patriote déjà Camille Jullian vibre, pendant l'année 1881, à l'annonce de l'avance française en Tunisie et ne songe alors qu'à un départ pour Carthage. Avec peut-être d'ailleurs plus d'enthousiasme juvénile que de réel intérêt¹⁹, car il ne porta jamais une attention particulière à la présence romaine en Afrique²⁰. Peut-être faut-il y voir avant tout le désir de quitter Rome, car s'il aime l'Italie sa capitale ne lui plut pas et toutes les occasions lui furent bonnes pour tenter de s'en évader²¹.

Quiqu'il en soit le 2 mai 1881, alors que les français sont près de Carthage et que la crise franco-italienne est à son paroxysme, il écrit à ses parents:

¹⁷ Ecole française de Rome. Rapports du directeur. A. N. F¹⁷ 4130.

¹⁸ Dossier de mission relatif aux conditions financières de son séjour A. N. F¹⁷ 2978.

¹⁹ Le 3 février 1881 il écrivait à ses parents: «je voudrais aller plus loin: je songe à l'Afrique, où il faudra tôt ou tard que j'aille.» Lettres p. 80.

²⁰ au moins en ce qui concerne les ouvrages et articles. Car il écrivit plusieurs compte-rendus de livres consacrés à l'Afrique romaine.

²¹ Il envisagea à de nombreuses reprises d'entreprendre des travaux qui lui permettraient de vivre dans une autre ville italienne, et en particulier de s'installer à Florence pour des recherches sur les étrusques. Mais, mis à part ses séjours à Vérone et Milan pour l'étude de la *Notitia dignitatum* et quelques rares voyages, ce ne furent là que des velléités. Et il fut en définitive, parmi les membres de l'Ecole de Rome, l'un de ceux qui quittèrent le moins la bibliothèque du Palais Farnèse.

«Notre seule, notre grande préoccupation à l'heure actuelle est l'expédition de Tunis. L'Ecole française de Rome prépare un magnifique souper pour le jour où les français entreront à Carthage. Moi, je m'y intéresse tout particulièrement. On parle de fonder une Ecole française de Carthage. La question se traite dans une commission de l'Institut^{21a}. Si la chose se fait, je me mets immédiatement sur les rangs. J'ai déjà annoncé ma résolution au Directeur, qui l'approuve beaucoup²².»

Et le 13 mai: «A Rome, beaucoup d'agitation au sujet de Tunis. La grande affaire, c'est l'entrée probable des troupes françaises dans l'ancienne Carthage. Je fais des pieds et des mains pour qu'on y crée une école d'archéologie, mais il faudra encore attendre des années . . .²³»

La création d'une Ecole française de Carthage ne devait pas se faire, mais Jullian ne renonça pas pour autant à son projet de départ en Tunisie.

Le 3 décembre il écrivait à ses parents: «M. Geffroy²⁴ . . . m'a beaucoup parlé d'une mission à Tunis que je pourrais avoir l'an prochain. . . . Il y aura des difficultés à surmonter; il y aura aussi de la gloire à acquérir là-bas. Je réfléchis beaucoup à cela ces jours ci»²⁵.

Et le 15 décembre encore: «Il [Geffroy] a écrit pour moi une longue lettre [au ministre] au sujet de ma mission en Tunisie²⁶.»

Mais le projet n'aboutit pas. Et à la fin de l'année 1881 le choix ne lui semblait être qu'entre une troisième année en Italie et le retour en France.

«L'année qui commence, écrivait-il à ses parents, sera peut-être la plus importante de ma vie, pour beaucoup de motifs. D'abord je compte avoir fini ma thèse de doctorat vers le mois d'octobre, ce qui me débarrassera de tout souci matériel, et il ne me restera plus qu'à attendre patiemment le moment où je pourrai aller à Paris pour soutenir ces thèses; ensuite je déciderai si je dois rester à Rome ou rentrer en France pour prendre le poste de maître de conférences dans une Faculté, à Aix ou ailleurs; . . .»²⁷

Au même moment il écrivait à Fustel de Coulanges:

«Je désirerais . . . quelques conseils purement matériels: si je puis deman-

^{21a} La création d'une Ecole française de Carthage, suggérée par l'archevêque d'Alger, venait d'être discutée par l'Académie dans sa séance du 8 avril 1881 CRAIBL 1881 p. 70-71 v. aussi séance du 29 Avril 1881 p. 74.

²² Rome, 2 mai 1881 Lettres p. 119.

²³ Roma, 18 mai 1881 Lettres p. 122.

²⁴ Auguste Geffroy (1820-1895) Membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, directeur de l'Ecole française de Rome de 1875 à 1882 et de 1888 à 1895.

²⁵ Roma, 3 décembre 1881 Lettres p. 185.

²⁶ Rome, 15 décembre 1881 Lettres p. 186.

²⁷ Rome, 29 décembre 1881 Lettres p. 189-190.

der une 3^e année d'Ecole, ou si l'on ne songe pas déjà à me placer quelque part en France. Dans ce dernier cas, il me serait agréable de ne quitter l'Italie que vers la fin de novembre. J'ai pas mal de choses à finir à Milan et à Vérone, pour les mss de la *Notitia*²⁸»

Au début de 1882 donc rien n'était encore ni décidé ni même projeté et Jullian, envisageant un possible retour en France dès la fin de l'année scolaire, écrivait: «J'ai à me préoccuper d'achever à Rome et en Italie tout ce que j'ai à y faire, car il peut très bien arriver que je n'y retourne pas pour une troisième année et qui sait alors quand j'y reviendrai?»²⁹

Cependant par ses lectures, à l'occasion de ses recherches sur l'administration de l'Italie impériale, et par la fréquentation de l'Institut archéologique allemand, Camille Jullian avait fait peu à peu la connaissance de l'Allemagne savante.

Il l'avait rencontrée à Rome dès son arrivée. Le 10 décembre 1880 en effet il assistait à la séance solennelle en l'honneur de l'anniversaire de Winkelman et faisait à l'Institut archéologique sa première visite.

«Sur la Roche Tarpeienne, écrivait-il le 16 décembre à ses parents, est construit l'Institut archéologique allemand, le plus grand Institut du monde, dont la bibliothèque nous est si utile. C'est là que se trouvent Henzen³⁰, Helbig³¹, Dreyssen³²; ... j'ai été présenté à eux et à une foule d'autres, de tout âge et de toute qualité ... Vendredi a eu lieu la 11^e séance solennelle de cet institut. Les discours sont faits en italien. Je me hâte de vous dire qu'ils étaient pleins de science, d'érudition, mais parfaitement ennuyeux ... Mais quel magnifique local, et que de jolies choses et quelle belle vue ... C'est dans cette séance que j'ai été présenté à tous ces messieurs de l'institut allemand»³³.

²⁸ Rome, 31 décembre 1881 B. I. Ms 5764.

²⁹ Rome, jeudi 12 janvier 1882 Lettres p. 194.

³⁰ Wilhelm Henzen (1816-1887) secrétaire de l'Institut archéologique allemand de Rome.

³¹ Wolfgang Helbig (1839-1915) secrétaire de l'Institut archéologique allemand, professeur d'archéologie à l'Université de Rome.

³² Il s'agit de Heinrich Dressel (1845-1920) membre de l'Institut archéologique allemand, professeur à l'Université de Rome, à partir de 1885 conservateur de la section antique du Cabinet des médailles de Berlin.

³³ Roma, 16 décembre 1880 Lettres p. 51-52. Parlant à ses parents, le 9 décembre, de l'Ecole française de Rome et de son avenir, Jullian écrivait: «La première chose à faire serait que le gouvernement nous achetât un local. Le quart du second étage du Palais Farnèse est réellement insuffisant ... Nous sommes obligés de ne plus acheter de livres faute de place. Il est impossible de songer à avoir un musée, à faire des fouilles. ... et, à

Il ne devait cesser de fréquenter l'Institut³⁴ ou il assista aux séances des 9, 23 et 30 décembre 1881, 20 janvier, 3, 10 et 31 mars et 14 avril 1882³⁵.

Dans le milieu restreint que formaient dans la Rome de la fin du dix-neuvième siècle les savants étrangers, plusieurs occasions devaient lui être données de retrouver, ailleurs qu'à l'institut archéologique, les chercheurs allemands³⁶ et de rencontrer plusieurs savants de passage et parmi eux «le fameux Mommsen»³⁷. Il fit connaissance de celui-ci au cours d'une soirée chez la comtesse Lovatelli³⁸, le 8 mars 1882.

«Hier au soir, écrivait-il à ses parents, j'ai été à une grande soirée chez la comtesse, ce qui m'arrive assez rarement, puisque nous ne sommes pas tous deux dans une grande intimité. La soirée était donnée à l'occasion du célèbre savant Mommsen qui se trouve à Rome depuis huit jours, fuyant la condamnation que viennent de lui infliger les tribunaux allemands pour avoir prononcé aux dernières élections un discours contre le prince de Bismarck. C'est un petit homme très sec, très maigre, très nerveux, qui déteste cordialement la France. En 1876, se trouvant à dîner à Rome avec M. Geffroy, à l'Académie des Lincei, il y a bu à l'abaissement de la France. M. Geffroy a eu assez de présence d'esprit et d'habileté pour répondre en buvant à la science qui relève et réconcilie les peuples. M. Mommsen est un peu plus calme maintenant, depuis que, s'étant voulu mêler de politique, il s'est fortement fait donner sur les doigts par M. de Bismarck, qui n'est pas la tendresse même. Il a causé avec nous sans aucune amertume³⁹.»

Il devait retrouver Mommsen le 17 avril à l'Ecole française.

«Lundi on a inauguré la saison d'été par un grand dîner, qui avait un caractère presque officiel. Toutes les sommités du monde savant de tous les pays se trouvaient là: Mommsen, Jordan⁴⁰ de l'Académie de Berlin, Henzen, Helbig, les secrétaires de l'Institut archéologique de Rome; De' Rossi⁴¹, le

côté de cela, l'Institut archéologique allemand est établi au sommet du Capitole et a la plus belle bibliothèque historique de Rome. Ce serait une œuvre de patriotisme que de nous élever à leur niveau.» Rome, 9 décembre 1880 Lettres p. 46-47.

³⁴ Il revenait à l'Institut dès le 22 décembre avec Geffroy. «Nous sommes allés au Capitole visiter les membres de l'Institut archéologique allemand et nous avons été très bien reçus. J'ai obtenu un permis pour travailler dans cette bibliothèque, qui est infiniment plus riche que la nôtre.» Rome, 23 décembre 1880 Lettres p. 54.

³⁵ Adunanzenduch 1871-1882 Archiv des Deutschen Archäologischen Instituts Rom.

³⁶ Rome, 19 mai 1881 Lettres p. 124; Rome, 27 avril 1882 Lettres p. 227.

³⁷ Rome, 2 février 1882 Lettres p. 202.

³⁸ Ersilia Caetani, comtesse Lovatelli (1840-1925), archéologue et historienne.

³⁹ Rome, 9 mars 1882 Lettres p. 214.

⁴⁰ Henri Jordan (1833-1886) professeur à l'Université de Königsberg.

⁴¹ Jean-Baptiste de' Rossi (1822-1894) archéologue et épigraphiste.

bibliothécaire du Vatican, l'homme qui a découvert les catacombes; Fiorelli⁴², directeur général des fouilles et musées d'Italie; la comtesse Lovatelli; M. Gaston Boissier⁴³. Jamais peut-être de notre vie il ne nous arrivera de dîner avec un si grand nombre d'hommes illustres et de têtes chauves. D'ailleurs, c'était très peu gai, et sans la présence de M. Boissier, ç'eût été presque lugubre⁴⁴.»

Mais rien n'indique que Camille Jullian ait été particulièrement impressionné par Mommsen, ni qu'il ait eu avec lui des relations particulièrement étroites. Il ne semble pas même qu'il ait pu avoir avec lui de conversation personnelle — il l'aurait sans doute sinon rapportée du moins mentionnée dans sa correspondance.

A la connaissance des hommes s'ajoutait le contact, plus profond sans doute, des œuvres⁴⁵. Dans son mémoire, inédit, de l'Ecole française de Rome sur la «Géographie politique de l'Italie sous la domination romaine, 272 av. J. C.-476 ap. J. C.»⁴⁶ se manifeste déjà la forte influence de Mommsen.

Camille Jullian écrivait dans la préface: «Quoi que l'idée première de ce travail ait été uniquement inspirée par le désir de comprendre la *Notitia dignitatum* et d'en compléter le commentaire, — il n'est pas inutile toutefois de rappeler que la nécessité d'étudier la géographie politique de l'Italie a été proclamée, il y a sept ans, par M. Mommsen. «Le partage de l'Italie en districts a besoin d'une recherche spéciale» dit-il dans une note de son «Droit public». . . . C'est cette recherche que nous avons essayé de faire⁴⁷.»

Les nombreuses références faites dans le texte du mémoire aux travaux allemands et en particulier à ceux de Mommsen montrent qu'il ne s'agissait pas là d'une admiration de commande mais que ces travaux avaient été attentivement lus, profondément médités et effectivement utilisés.

⁴² Giuseppe Fiorelli (1823-1896) directeur général des Antiquités et des Beaux-Arts.

⁴³ Gaston Boissier (1823-1908) Membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure.

⁴⁴ Rome, 20 avril 1882 Lettres p. 225.

⁴⁵ Le 26 janvier 1882 il écrivait à ses parents: «Rébelliau [un de ses camarades d'Ecole Normale] vient de me procurer à Paris deux livres allemands que je cherchais depuis plus d'un an et qu'aucun libraire allemand n'avait pu me procurer. J'en avais un besoin très pressant pour continuer à travailler.» Lettres p. 201.

⁴⁶ E. DESJARDINS Rapport de la commission des écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux écoles pendant l'année 1882 Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions 1882 p. 429-435.

⁴⁷ B. I. Ms 5748.

Faisant parvenir le mémoire à l'Académie des Inscriptions, le 10 juillet 1882, Geffroy soulignait que: «M. Jullian n'a pas fait seulement une critique attentive des sources; il a dépouillé toute la littérature historique allemande sur son sujet; il a observé pas à pas pour chaque question les travaux de MM. Mommsen, Hirschfeld, etc., n'adoptant qu'à bon escient leurs solutions, ayant à contester quelquefois leurs résultats⁴⁸.»

Il est par ailleurs caractéristique que la quasi-totalité des comptes-rendus publiés par Camille Jullian lors de son séjour à Rome l'aient été d'ouvrages allemands⁴⁹. Trois d'entre eux, les premiers qu'il ait publiés, sont particulièrement significatifs.

Le premier, son premier travail scientifique⁵⁰, est un compte-rendu du deuxième tome des *Römische Forschungen* de Mommsen, publié dans la livraison de septembre-octobre 1881 de la Revue historique⁵¹. Ni particulièrement admiratif ni spécialement critique, Jullian se contentait d'y résumer l'ouvrage et adoptait pour l'essentiel les thèses de l'auteur. Il n'y a là que des approbations ou des critiques de détail⁵². Pas trace de cette admira-

⁴⁸ Rome, le 10 juillet 1882 A. N. F¹⁷ 4130.

⁴⁹ Ueber das Verzeichniss der roemischen Provinzen vom Jahre 297, von Dr. C. CZWALINA. Programme du Gymnase de Wesel pour l'année 1880-1881 R. C. H. L. 1882 N. S. t. 13 p. 66-68 (critique Mommsen); Ed. GEBHARDT Studien über das Verpflegungswesen von Rom und Constantinopel Dorpat Schnakenburg 1881 p. 291-292; Carl NEUMANN Geschichte Roms während des Verfalles der Republik, vom Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sullas Tode, aus seinem Nachlasse herausgegeben von Dr. E. Gothein Breslau Koebner 1881 R. C. H. L. 1882 NS t. 14 p. 123-125; Arnold SCHAEFER Abriss der Quellenkunde der griechischen und roemischen Geschichte; 2e Abth. Die Periode des roemischen Reichs Leipzig Teubner 1881 p. 169-172.

⁵⁰ Envoyé à la Revue historique en janvier, ce compte-rendu ne fut cependant (en raison notamment de la parution trimestrielle de la revue) publié que beaucoup plus tard. De ce fait il parut après le compte-rendu de Meyer, envoyé à la Revue critique fin mars mais imprimé presque aussitôt, la revue étant hebdomadaire. Les nombreuses mentions que fait Jullian de ce compte-rendu dans sa correspondance montrent l'importance qu'il attachait à ce premier essai. (Lettres 21 janvier p. 76, 27 janvier p. 78, 3 février p. 81, 2 mai p. 118, 13 mai p. 122.)

⁵¹ *Römische Forschungen*, von Th. MOMMSEN, Zweiter Band. Berlin, Weidmann, 1879, in 8° de 556 p. R. H. 1881 t. 17 p. 166-168.

⁵² Ses critiques portent essentiellement sur la composition, quelque peu hétéroclite, du volume et sur l'absence de nouveauté des contributions regroupées. Pour lui le second volume des *Forschungen*, paru quinze ans après le premier, «n'en a pas la forte unité». C'est la partie de l'ouvrage consacrée à des études sur l'histoire intérieure et extérieure de Rome «seulement qui donne au volume un certain caractère d'unité et d'originalité». Enfin «la seule chose nouvelle dans cette réédition est un très court aperçu... sur la légende des Fabii». Mais il adopte les thèses de Mommsen, dont il note qu'il «croit avec raison» qu'il faut voir dans la mention par Diodore d'un M. Fabius Vibulanus la trace d'annales antérieures à la formation de la légende des Fabii, «rejette à bon droit» son

tion que l'on retrouve à la même époque dans la plupart des comptes-rendus des ouvrages de Mommsen.

Le second, paru dans la *Revue critique* du 9 mai 1881, est une analyse de l'ouvrage de Wilhelm Meyer *Zwei antike Elfenbeintafeln der K. Staatsbibliothek in München*, dédié à l'Institut archéologique allemand de Rome à l'occasion de son cinquantenaire⁵³. Jullian, qui venait de travailler longuement sur les représentations figurées à l'occasion de ses recherches sur la *Notitia*, était passé maître dans ce domaine et sa discussion va très avant dans la critique de détail.

Camille Jullian devait enfin faire paraître peu de temps après, début 1882, un troisième compte-rendu, sensiblement plus important et certainement plus ambitieux, en tout cas à la fois plus admiratif et plus critique. Ce compte-rendu de six pages, où se marque pour la première fois fortement l'intérêt pour la critique des sources, est une analyse fouillée de l'ouvrage de Carl Peter *Zur Kritik der Quellen der älteren römischen Geschichte* paru à Halle en 1879⁵⁴. Jullian y affirmait avec force ses convictions en face de l'auteur. Il le concluait par ces mots : «Après cinquante années d'efforts incessants, l'Allemagne a reconstruit pièce par pièce l'histoire entière de Rome : mais il ne déplaît pas de voir que parmi ces travailleurs trop éivrés peut-être des résultats de leurs études, il s'élève une parole de doute, bien près d'être une parole de découragement⁵⁵.»

Mais si Camille Jullian se mettait ainsi au courant des résultats de la science allemande, ce n'était pas seulement pour se les approprier, c'était aussi déjà pour les combattre.

Exposant l'idée générale de sa thèse à Fustel de Coulanges, il écrivait le 20 novembre 1882 :

«Je n'ai pas renoncé à mon travail sur les «clarissimi» je l'ai renvoyé, mais pour un an à peine. Cette année je compte achever un travail qui peut me servir de thèse et qui est plus approprié à ma condition d'«Italien» — l'histoire de l'administration de l'Italie, d'Auguste à Aurélien» — Je cher-

opinion première sur les limites du territoire d'Antiochus le grand et «fait la juste remarque» que le récit de Polybe sur l'expédition de Cn. Manlius Vulso contre les Galates a le caractère très particulier de véritables éphémérides de camp.

⁵³ W. MEYER *Zwei antike Elfenbeintafeln der K. Staatsbibliothek in München* R. C. H. L. 9 mai 1881 p. 354-358.

⁵⁴ Carl PETER *Zur Kritik der Quellen der älteren roemischen Geschichte* Halle, Waisenhau, 1879, in 8°, VIII-166 p. R. H. 1882 t. 18 p. 178-183.

⁵⁵ p. 183.

che surtout à signaler toutes les libertés qui ont été laissées aux villes et aux anciennes et traditionnelles communautés; le pouvoir central se dérochant, et n'agissant à partir de Nerva et de Trajan que pour empêcher la ruine de l'Italie, intervenant malgré lui et toujours d'une façon provisoire; — les vieilles associations religieuses (XV populi Etruriae) se perpétuant. J'ai une partie à peu près rédigée et qui peut ne pas être la moins importante: histoire des divisions administratives de l'Italie; les provinces italiennes de Dioclétien correspondent, à moins d'un mille près, aux anciens Etats. Je crois que les résultats donnés par la géographie comparée ont une véritable valeur politique.

Vous voyez quel serait à peu près le sens de ma thèse: que l'Italie de Dioclétien n'est pas une province, un département dans le sens moderne du mot: qu'elle a ses libertés, ses conseils provinciaux, ses traditions et que le gouvernement les autorise et les encourage; — que nous ne sommes pas du tout sous une monarchie absolue. Je prends la contre-partie (sic) du Staatsrecht de Mommsen (II p. 990)»⁵⁶.

Le 31 décembre, revenant sur le même sujet, il écrivait plus brièvement et plus nettement encore:

«Vous l'avoûrais-je (sic) avec la naïveté d'une ardeur orgueilleuse? Si j'ai choisi comme sujet de mon premier grand travail l'Italie sous les Empereurs, c'est parce que j'avais en face de moi des adversaires très sérieux et très allemands. C'est un peu, c'est peut-être beaucoup par patriotisme que je me suis très nettement donné pour tâche de revoir tout ce que l'Epigraphie et l'Historiographie berlinoises ont fait depuis 20 ans. Mon travail sur l'Italie, ma thèse sera le contre-pied de celle de Mommsen, que les Empereurs ont tout fait pour abaisser, niveler, opprimer les libertés municipales. Je cherche à montrer que leur politique, au moins pour l'Italie, a été au contraire très libérale⁵⁷.»

Ainsi, peu à peu, en raison des nécessités de ses recherches, pour l'imiter ou le combattre, Jullian s'était tourné vers Mommsen. Chez lui, comme chez Fustel de Coulanges, il avait trouvé la volonté de conjuguer droit et histoire, la rigueur dans l'analyse et la puissance dans l'évocation. Conclusion logique de cette évolution, il demandait au printemps de 1882, à la fin de sa deuxième année d'Ecole de Rome, à partir pour Berlin auprès de celui dont il s'était reconnu l'élève avant même qu'il n'ait été son maître.

⁵⁶ Rome, 20 novembre 1881, B. I. Ms 5764.

⁵⁷ Rome, 31 décembre 1881, B. I. Ms 5764.

La première mention officielle de ce projet apparaît dans le rapport du directeur de l'Ecole française de Rome au ministre en date du 9 mai 1882.

«En considérant, écrit-il, la nature d'esprit et le genre de travaux de M. Jullian, je me persuade toujours davantage qu'il lui faudrait passer une année en Allemagne, où il profiterait beaucoup à suivre des cours d'épigraphie que Rome et l'Italie ne lui offrent pas⁵⁸.»

La décision de Camille Jullian semble avoir eu ce caractère de rapidité, voire de brusquerie, qu'on retrouve constamment dans les grandes orientations de sa carrière. Dans le rapport précédent en effet, en date du 15 février⁵⁹, il n'est question de rien. Geoffroy se contente de signaler que «M. Jullian poursuit ses études très attentives sur divers points de l'ancienne administration romaine»⁶⁰. Très probablement d'ailleurs cette décision ne fut-elle prise que fin avril ou début mai. Rien en tout cas ne la signale avant cette date.

Mais une fois sa décision prise, Camille Jullian mit tout en œuvre pour en assurer le succès. Et il sut le faire avec une certaine habileté. Déjà, comme on l'a vu, à Rome même, il avait préparé les voies à ce départ et sût convaincre le directeur de l'Ecole, Geoffroy, de l'intérêt de son projet; au point que celui-ci, en en faisant part au ministre, le présentait comme sien⁶¹. Mais il jugea plus prudent encore, au moment où il soumettait sa demande, de la faire appuyer à Paris par un de ses maîtres.

Par une lettre du 10 mai 1882 il faisait connaître à Fustel de Coulanges son désir de se rendre à Berlin. La lettre, sous couvert de demander un conseil, un avis sur ce départ, sollicitait en fait l'appui de Fustel qui allait se démettre de la direction de l'Ecole Normale Supérieure pour se consacrer entièrement à ses travaux, mais n'en restait pas moins l'une des personnalités universitaires les plus influentes de l'époque.

«Je viens, écrivait Jullian de nouveau recourir à vous, comme toutes les

⁵⁸ A. N. F¹⁷ 4130. En 1881 Gabriel Monod, directeur de la Revue historique, avait proposé que les membres de l'Ecole puissent être autorisés à se rendre en Allemagne ou en Angleterre R. H. 1881 t. 16 p. 395.

⁵⁹ Le rapport de mars, consacré à la visite de Mommsen, ne fait pas mention des travaux des membres de l'Ecole. Il n'y eut pas de rapport en avril.

⁶⁰ A. N. F¹⁷ 4130.

⁶¹ Il ne fait pas de doute qu'il l'était dans une large mesure. Jullian lui écrivait de Marseille le 20 septembre 1882: «C'est vous même qui en avez caressé l'idée en mai.» (NAF 12922). Mais comme toute sa correspondance vise alors à persuader Geoffroy que l'idée est de lui afin d'en assurer le succès, qui semblait très compromis, l'argument n'est peut-être pas décisif. En tout état de cause Geoffroy tint sans aucun doute une grande place à l'origine de ce projet.

fois qu'il s'agit d'une décision à prendre, ou d'un travail à commencer. C'est sur l'une et l'autre chose que je viens vous demander un conseil: je désirerais aller en Allemagne l'an prochain, et je considère ce désir moins encore comme un projet de voyage que comme un but de travail.

Il me semble qu'une année passée à Berlin me serait plus profitable qu'une troisième année d'Ecole de Rome. Je ne fais pas ici, je l'avoue, des travaux *topiques* pour lesquels le séjour de l'Italie me soit indispensable. Je crois avoir vu tout ce qu'il y avait à voir pour me faire mieux comprendre l'antiquité et son histoire. Maintenant, pour mettre en ordre tous ces matériaux, ne serait-il pas bon que j'aie suivi à Berlin des leçons de droit, de paléographie et de philologie qui me font défaut à Rome et que je ne puis aller chercher à Paris! Que j'aurais voulu, par exemple, me faire pendant une année, l'élève de M. Bréal. Cette instruction qui me manque, il ne m'est permis de la demander qu'à l'Allemagne.

Puis, de quelle utilité une connaissance approfondie de la méthode de travail et des principes d'enseignement de nos rivaux d'Allemagne? Cela m'aiderait, dès le moment, dans mes études; cela me soutiendrait, pour l'avenir, dans mes fonctions de professeur. Je vous avoue un peu que je considère mon *métier* d'historien, — ainsi que disent les Italiens, — comme un devoir de patriotisme. Il ne s'agit pas seulement d'aller en Allemagne en admirateur et en étudiant; mais aussi, pardonnez moi le mot, en espion.

L'idéal serait de demeurer membre de l'Ecole et d'être autorisé à aller suivre, durant un semestre, les cours de l'université de Berlin. Une mission pure et simple aurait le désavantage, très réel pour moi de n'être payé que 2000 francs, et il me serait très difficile de l'accepter dans ces conditions.

Je vous demande pardon, Monsieur et cher Maître, de vous entretenir d'espérances qui, dans la manière dont j'en parle, ressemblent fort à des sollicitations. C'est à vous de juger si ma résolution ne vous paraît point blâmable et indigne de tout appui⁶².»

La lettre, très rapidement rédigée comme toujours chez Jullian qui écrivait à la hâte et ne se relisait jamais, est cependant, si elle n'est pas mûrement pesée, parfaitement pensée. Elle est en effet extrêmement bien structurée.

En quatre parties elle dit successivement — l'absence d'intérêt du séjour de Rome où tout ce qui devait être vu l'a été et où il n'y a plus rien à apprendre — la nécessité d'un séjour à Berlin où seul Mommsen peut offrir la

⁶² Rome, 10 mai 1882 B. I. Ms 5764.

possibilité d'un enseignement approfondi — le but éminemment patriotique du voyage — la question enfin de son organisation matérielle. Tout en souhaitant qu'une année complète lui soit accordée, Jullian limitait alors ses ambitions à un seul semestre de peur de perdre son traitement de membre de l'Ecole.

Elle témoigne par ailleurs d'une très réelle psychologie. Jullian, qui connaissait bien Fustel de Coulanges, met en effet en avant tous les arguments qui devaient emporter son adhésion.

Dans les enseignements qu'il veut aller suivre à Berlin il place en premier lieu les leçons de droit. Or Fustel de Coulanges n'avait cessé de lui recommander de ne pas séparer l'étude du droit romain de celle de l'histoire romaine. Dans ce qu'il veut aller chercher en Allemagne il met en avant «la méthode de travail, les principes d'enseignement». Or Fustel de Coulanges avait toujours mis avant tout l'accent sur la méthode de la recherche historique. Il parle ensuite de son «métier d'historien». Et quelle expression aurait pu toucher Fustel de Coulanges plus profondément que celle-là? Enfin, aussitôt après avoir fait part de son désir de se rendre à Berlin, il fait connaître l'esprit d'hostilité dans lequel il envisage ce voyage. C'est pour lui avant tout un «devoir de patriotisme» que ce séjour chez nos rivaux d'Allemagne. Il veut en un mot aller chez eux «en espion».

Dans ces conditions l'appui de Fustel de Coulanges ne pouvait que lui être acquis.

Pourtant, à la même date, soit par désir de ne pas leur faire part encore d'une projet incertain, soit pour ne pas les voir s'opposer à un voyage qui n'aurait pas reçu leur agrément, Camille Jullian écrivait à ses parents:

«Rien de nouveau: si, je suis en train de me demander si je reviendrai ou non à Rome l'an prochain. Non pas que j'aie la moindre envie de rentrer en France; mais Rome ne me plaît pas assez pour que j'y fasse un séjour d'une autre année. Je crois que j'irai m'établir dans le Nord de l'Italie, à Milan par exemple. Il faut que je goûte un peu de toutes les villes de l'Italie. Ah! si on me permettait de faire mon année d'Ecole de Rome sur le bord des lacs de Côme ou de Garde⁶³!»

Camille Jullian prenait alors contact avec Mommsen à Berlin, mais aussi — et semble-t-il sur son conseil — avec Hirschfeld à Vienne. Mommsen sans doute représentait la science épigraphique allemande dans toute sa puissance.

⁶³ Rome, 11 mai 1882 Lettres p. 230-231.

Mais Hirschfeld⁶⁴, venu trois années de suite en Narbonaise⁶⁵ pour y copier les inscriptions destinées aux *Inscriptiones Galliae Narbonensis Latinae*⁶⁶, avait consacré plusieurs études au passé romain de la France méridionale⁶⁷ et était en relations étroites avec tout ce qu'elle comptait d'épigraphistes⁶⁸. Par ailleurs il venait de publier ses *Untersuchungen auf dem Gebiete der römischen Verwaltungsgeschichte*⁶⁹. C'était donc à la fois un maître confirmé de l'histoire de l'administration romaine et le meilleur connaisseur allemand de la Gaule.

Pour Jullian, qui déjà avait commencé au cours de ses vacances à rassembler les inscriptions de sa Provence natale et à songer à une histoire de la Gaule romaine, il pouvait être le meilleur des guides. De plus c'était un maître jeune, qui en peu d'années avait créé un institut incomparable, alors que Mommsen commençait à délaisser un enseignement qu'il devait bientôt abandonner. Le séjour de Vienne enfin était beaucoup plus attrayant que celui de Berlin.

C'est Henzen, le secrétaire de l'Institut archéologique allemand, qui servit d'intermédiaire. Fin juin il pouvait faire connaître à Geffroy le résultat de ses démarches.

«Je viens de recevoir, lui écrivait-il le 24 juin, une réponse de M. Hirschfeld. L'hiver prochain, son cours principal sera d'antiquités publiques romaines (Staatsalterthümer), 4 fois par semaine, puis de Juvenal 1 fois, et son séminaire, des *scriptores historiae Augustae*, 2 fois. Il ne traitera l'épigraphie que dans le semestre d'été 1883. — Son cours commencera le 15 Octobre, et il me prie de vous assurer qu'il sera très-heureux de faire pour M. Jullian tout ce qu'il pourra⁷⁰.»

Peu de jours après, le 29 juin, il transmettait la réponse de Mommsen :

⁶⁴ Otto Hirschfeld (1843-1922) 1868 Dr. phil. à Königsberg, 1869 privat-docent à Göttingen, 1872 professeur d'histoire ancienne à Prague, 1876 professeur d'histoire ancienne, d'art antique et d'épigraphie à Vienne, 1885-1917 professeur d'histoire romaine et d'épigraphie à Berlin où il succéda à Mommsen.

⁶⁵ en 1874, 1875 et 1876 v. Seymour DE RICCI Otto Hirschfeld Revue archéologique 1922 5e s. t. 16 p. 340.

⁶⁶ C. I. L. XII Inscriptiones Galliae Narbonensis 1888.

⁶⁷ Lyon in der Römerzeit. Vortrag von Dr. O. HIRSCHFELD Wien C. Gerold's Sohn 1878.

⁶⁸ O. HIRSCHFELD Auguste Allmer, geboren in Paris den 8. Juli 1815, gestorben in Lyon den 27. November 1899. Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Altertumswissenschaft 1900.

⁶⁹ Untersuchungen auf dem Gebiete der roemischen Verwaltungsgeschichte von O. HIRSCHFELD Erster Band Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian Berlin Weidmann 1877.

⁷⁰ lettre de Henzen à Geffroy Roma, 24. 6. 82 B. N. Ms NAF 12922.

«Je vous remets enfin, écrivait-il à Geffroy, les deux premiers volumes de l'histoire de Rome ed 7, que M. Mommsen offre à l'Ecole. Son éditeur avait oublié de les expédier.

Il m'écrit en même temps que, selon lui, M. Jullian ferait mieux d'aller à Vienne. Il traitera probablement l'hiver prochain une partie du *Staatsrecht* et dirigera les exercices épigraphiques et historiques de ses jeunes gens; mais il ajoute que M. Hirschfeld, dans ses cours, représente ces sciences d'une manière plus ample. Du reste, M. Jullian serait le bien venu aussi à Berlin⁷¹.»

Malgré ces réponses, ou à cause d'elles, la question resta cependant longtemps indécise. Fin septembre encore, peu de jours avant son départ, elle n'était toujours pas éclaircie et Jullian écrivait à Geffroy:

«En cas de mission en Allemagne; devrai-je aller à Berlin ou à Vienne? Je voudrais, cela va sans dire, aller avant tout à Berlin: passer l'hiver à Vienne et l'été à Berlin me serait plus avantageux pour la santé. Mais je ne sais vraiment si le cours d'été de M. Mommsen est plus complet que celui d'hiver, je crois plutôt le contraire. J'ai bien en tout cas l'intention de passer deux semaines auprès de M. Hirschfeld à Vienne⁷².»

Se posait alors la question de savoir dans quelles conditions pourrait se faire ce voyage. Camille Jullian souhaitait en effet à la fois partir une année, ce qui rendait difficile un détachement, et conserver son traitement de membre de l'Ecole, ce qui ne permettait pas de l'envoyer en Allemagne avec une simple mission. Geffroy se faisait l'écho de ces préoccupations auprès du ministre dans son rapport du 13 juin 1882. Il y faisait part des inquiétudes de Jullian qui craignait en particulier de perdre son traitement de membre — trois mille six cents francs — pour ne plus toucher qu'une indemnité de mission de deux mille francs.

«J'ai eu l'honneur de vous adresser, il y a quelques jours, la demande de mission en Allemagne de M. Camille Jullian pour la prochaine année classique.

⁷¹ lettre de Henzen à Geffroy Roma, 29. 6. 82 B. N. Ms NAF 12922.

Geffroy écrivait à Mommsen le 10 juillet 1882: «Nous venons de recevoir les deux premiers volumes de la septième édition de votre Histoire romaine, que vous nous avez fait l'honneur de destiner à la bibliothèque de l'Ecole française de Rome. Nous vous sommes très reconnaissants de ce témoignage de bienveillance... J'ai à vous remercier aussi de la lettre que vous avez adressée à M. Henzen sur les secours que trouverait soit auprès de M. Hirschfeld, soit auprès de vous, M. Jullian, membre de notre Ecole si, comme je l'espère, M. le ministre lui accorde une mission en Allemagne pendant la prochaine année.» Deutsche Staatsbibliothek Berlin Nachlaß Mommsen.

⁷² Marseille, 23 sept^{bre} 1882 B. N. Ms NAF 12922.

M. Jullian pourrait-il conserver son titre et son traitement de l'Ecole française de Rome, et être simplement délégué en Allemagne?

S'il s'agissait de quelques mois seulement, dans la saison d'été ou d'automne, cette combinaison n'offrirait peut-être aucune grave difficulté. Mais l'absence d'un des membres de l'Ecole pendant la saison d'hiver, pendant les mois de janvier à juin, période du travail actif à Rome ou en Italie, me paraîtrait un danger pour notre Ecole déjà si peu nombreuse et, par la nature de ses travaux, déjà si dispersée.

Si la simple délégation de M. Jullian, membre de l'Ecole, doit offrir de sérieux inconvénients, ne conviendrait-il pas d'examiner dès maintenant son vœu d'une mission annuelle, les sommes réservées aux missions devant peut-être se répartir dès cette époque de l'année? Il serait à souhaiter qu'il pût avoir, en vue de sa mission, le même traitement qu'il a comme membre de l'Ecole (3600 francs).

Une délégation qui l'enverrait en Allemagne seulement quelques mois, seulement un semestre, ne lui permettrait sans doute pas de profiter de ce séjour autant qu'il convient⁷³.

Ce projet de départ se heurtait donc à de sérieux obstacles administratifs. Peut-être parce qu'il n'en était que trop conscient Camille Jullian envisageait, le 24 juillet encore, un retour en Italie pour une troisième année d'Ecole, souhaitant seulement échapper, au moins temporairement, au séjour de Rome.

«Je compte, écrivait-il, ... retourner, sinon à Turin, du moins à Milan dans deux ou trois mois, et il peut bien se faire que je passe des semaines entières dans cette dernière ville avant de rentrer à Rome⁷⁴.»

Début octobre, parvenu au terme de ses vacances en France, alors qu'aucune décision n'était prise et que le ministre semblait s'orienter vers un refus, Camille Jullian décidait de ne pas attendre plus longtemps et, brusquant les choses, partait pour l'Italie⁷⁵.

Mis ainsi au pied du mur, le directeur de l'Ecole française de Rome dût régler sa situation dans les plus brefs délais⁷⁶. Et le 15 octobre 1882 Jullian

⁷³ Rapport de Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, au ministre de l'Instruction publique Rome, 13 juin 1882 A. N. F¹⁷ 4130.

⁷⁴ La Tour, 24 juillet 1882 Lettres p. 254-255.

⁷⁵ Marseille, 10 octobre 1882 B. N. Ms NAF 12922.

⁷⁶ La situation ne fut en fait définitivement réglée qu'un mois plus tard. Car si le ministre avait accordé à Geffroy tout ce qu'il lui avait demandé pour la mission de Camille Jullian et consenti à ce que celui-ci ait à Berlin le traitement auquel il aurait pu prétendre à Rome, on n'avait pas pourvu aux moyens budgétaires de régler cette indem-

recevait à Milan une dépêche ainsi conçue: «3600. Allemagne. Lettre suit. Geffroy.⁷⁷»

«Ah!, écrivait-il peu après son arrivée à Berlin de la décision ainsi arrachée à Geffroy, si je l'avais écouté, je serais encore à Marseille me demandant ce que je deviendrais et lui écrivant tous les deux jours. Tout le monde a approuvé mon départ pour l'Italie, qui l'a mis dans tous les états. Il allait signer la nomination de mon successeur. Il a dû attendre: il a dû aller voir le ministre à l'Opéra. Le jour même où ma bourse était accordée paraissait la nomination de Fabre⁷⁸ à l'Ecole française de Rome⁷⁹.»

Camille Jullian partait alors aussitôt pour Berlin par Zurich, Constance, Ulm et Nuremberg. La lettre de Geffroy, reçue le 22 octobre à Nuremberg, lui faisait connaître les conditions de sa mission, qu'il exposait à ses parents en ces termes:

«Je demeure décidément membre de L'Ecole française de Rome, mais sans toucher le traitement que comporte le titre. Mon traitement vient de la caisse des missions et du secrétariat du ministère (trois mille francs); en outre M. le ministre me fait donner 600 francs, par je ne sais quelle mesure extraordinaire, et m'autorise, quoique demeurant membre de l'Ecole, à toucher les 400 francs d'indemnité de retour. M. Dumont⁸⁰ me donne déjà du travail: il faut que j'étudie l'organisation des «séminaires» universitaires. Il va sans dire que, quoique étant encore membre de l'Ecole, je ne suis pas astreint à envoyer un mémoire cette année-ci. Vous voyez que ma situation est des plus enviables. J'ai une mission de confiance et une situation exceptionnelle dans l'Université⁸¹.»

nité. Tout ce qui avait été décidé était de donner à Jullian une bourse de voyage de deux mille francs et l'indemnité de retour de quatre cents francs destinée aux membres quittant l'Ecole de Rome. Manquait la somme de seize cents francs.

Ce n'est qu'à la suite du passage de Geffroy — sollicité par Jullian qui, dépourvu d'argent, attendait à Berlin son traitement avec impatience — au ministère le 19 novembre que la question fut enfin réglée. Mille francs furent accordés sur le budget des missions, les six cents francs restant étant constitués par l'indemnité d'agrégation. L'arrêté est daté du 20 novembre. A. N. F¹⁷ 2978.

⁷⁷ Milan, 15 octobre 1882 Lettres p. 255.

⁷⁸ Paul Fabre (1859-1899) membre de l'Ecole française de Rome de 1882 à 1886.

⁷⁹ Berlin, 16 novembre 1882 Lettres p. 274.

⁸⁰ Albert Dumont (1842-1884) Membre de l'Institut, sous-directeur de la section romaine de l'Ecole française d'Athènes (1873-1874), directeur de l'Ecole archéologique de Rome (1874-1875), directeur de l'Ecole française d'Athènes (1875-1878), alors directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction publique.

⁸¹ Nuremberg, 22 octobre 1882 Lettres p. 258-259.

II Berlin

Camille Jullian n'aima pas Berlin «ville sotte et froide»⁸². Aussi le portrait du Berlin qu'il a connu n'est-il pas flatteur.

A son arrivée, alors qu'il découvre à peine la ville, il écrit:

«Il va sans dire que Berlin est une grande ville, avec de grandes rues et de grands trottoirs... tout cela est banal et sans attrait... le pittoresque et l'originalité manquent: Berlin date d'hier. Statues en bronze ou en marbre, palais et hôtels ont une date aussi récente que l'éclairage électrique de la Leipzigerstrasse ou la pavage en bois de la rue des Tilleuls. Il y a un beau café, un seul digne de ce nom, un nombre infini de brasseries, cela va sans dire. En somme, ce qui m'a étonné, peu de mouvement... et quoi qu'il y ait des fiacres qui dépassent le n° 10 000 fort peu de voitures dans les rues, surtout des tramways. Et pourtant, notait-il, jusqu'ici Berlin ne me déplaît pas⁸³.» Il est vrai qu'il ne faisait alors qu'y arriver⁸⁴.

Surtout, pour ce méridional qui venait de passer deux ans à Rome et avait «quitté la chaleur et le soleil de l'Italie pour les neiges et le froid du long hiver septentrional — et il fut cette année particulièrement rude»⁸⁵ le soleil manquait dont l'absence ôtait toute beauté aux choses.

Sans cesse le parallèle avec l'Italie et la Grèce lui vient à l'esprit.

«Les monuments ont ceci de particulier, écrit-il en octobre, qu'ils sont la copie de monuments grecs; ils sont donc splendides, mais ils n'ont pas ce fait le charme des monuments grecs, ce fond d'azur sur lequel se dessinent les colonnes⁸⁶.»

Constamment il pleut⁸⁷, bien que de temps à autre quelque magnifique journée vienne rompre la monotonie d'un ciel toujours gris. Ce sont alors les promenades au Tiergarten et jusqu'à Charlottenbourg.

⁸² Dresden, 7 (mercredi) mars 1883 Lettres p. 311. «la ville la plus stupide du monde» Berlin, 28 décembre 1882 Lettres p. 289.

⁸³ Berlin, 28 octobre 1882 Lettres p. 262.

⁸⁴ Dix ans plus tard, arrivant à Berlin en 1894, Célestin Bouglé en recevait la même impression. Il écrivait le 2 février: «Je suis à Berlin depuis hier. ... On devine, avant d'arriver, une ville triste, que la nature n'a point appelée. On débarque: les grandes maisons uniformes, les rues toutes plates, toutes droites, sans fantaisie, sans individualité, tout cela sent l'effort et la discipline. On a l'impression qu'aucune puissance naturelle et spontanée n'a présidé à la naissance de cette ville.» J. BRETON (pseud.) Notes d'un étudiant français en Allemagne Paris C. Lévy 1894 p. 61-62.

⁸⁵ Préface p. VII.

⁸⁶ Berlin 28 octobre 1882 Lettres p. 263.

⁸⁷ Berlin, 9 novembre 1882 Lettres p. 268.

«Dimanche dernier, écrit-il le 25 janvier, nous sommes allés faire une longue promenade à pied à travers le Thiergarten jusqu'à Charlottenburg, jusqu'au Westend. Le temps, quoique très froid, est vraiment magnifique. Le ciel est d'un bleu foncé qu'on ne connaît pas en Italie... Berlin n'est vraiment pas désagréable par ce beau temps, sans pluie, sans brouillard et sans neige⁸⁸.»

Et le mois suivant, le 15 février:

«Nous avons eu dimanche, lundi et mardi un temps merveilleux, d'une étonnante limpidité et d'une légèreté presque enivrante. Il m'a été absolument impossible de rester une minute à la maison...»

Lundi, promenade toute la journée dans le Thiergarten, tantôt à pied, tantôt en tramway; mardi, encore promenade. Jamais, même à Rome, je n'avais vu aussi belles journées de suite. Il est vrai qu'à Rome on ne savait où aller se promener et ici nous avons à dix minutes de chez nous, le Thiergarten qui est presque plus beau que le bois de Boulogne⁸⁹.»

Mais lors même qu'il fait beau, Berlin reste sans charme.

«Une semaine de très beau temps; même un de ces jolis temps comme j'en ai rarement vu à Paris. Pas du tout de brouillard, un ciel très clair, un bleu très doux, un petit soleil pas chaud, mais très gai. — Avec ce décor, il y aurait de quoi faire quelque chose de ravissant. Mais le moyen de trouver de quoi ravir avec Berlin? Pas de gens dans les rues, pas de magasins; pas de voitures; de gros monuments lourds, gris, massifs; des casques pointus au soleil et des casquettes à filets rouges; un rivièrre noire et sale; des bateaux encore plus noirs; des statues de bronze, des arbres sans feuilles et des fontaines sans eau»⁹⁰.

Un temps maussade, le manque d'animation, une ville trop neuve et froide. C'est avant tout une impression de tristesse que lui laissa Berlin.

«Berlin est aussi triste que Pompéi. Je ne m'étonne plus de ce que les Allemands soient aussi studieux et boivent tant de bière. Il n'y a apparemment pas autre chose à faire dans ce pays qu'à converser avec les vieux auteurs ou à se mirer dans le fonds des verres⁹¹.»

Aussi toutes les occasions lui furent-elles bonnes pour s'évader de «cette abominable ville»⁹².

⁸⁸ Berlin, 25 janvier 1883 Lettres p. 299.

⁸⁹ Berlin, 15 février 1883 Lettres p. 306.

⁹⁰ Berlin 18/1 83 Lettres p. 295.

⁹¹ Berlin, 16 novembre 1882 Lettres p. 271.

⁹² Berlin, 5 avril 1883 Lettres p. 324.

«Le dimanche, écrivait Jullian en 1914, on allait à Potsdam, ou au bord des lacs noirs de la Sprée, on regardait les cygnes, les champs d'asperges, on se rappelait les mythes hyperboréens de Phaéton, on cherchait le sanctuaire sacré des Semnons, et on mêlait dans la conversation Tacite, Mommsen et les préoccupations du restaurant voisin⁹³.»

De fait ses visites aux environs de Berlin furent fréquentes. Fin octobre avec Paul Dupuy, un ami de L'Ecole Normale de passage, il visite Charlottenbourg; en novembre avec des commerçants marseillais le château de Sanssouci. Au printemps les promenades se multiplient, le plus souvent avec Lantaret un étudiant français de Berlin. En avril c'est Spandau, en mai Zehlendorf. Avec Dumesnil, un camarade d'Ecole, il visite Potsdam. Il se rend à Halensee en juin avec le chancelier Audisio et sa famille et en juillet avec Molinier, conservateur au Louvre.

L'évasion ce fut aussi, plus loin encore, un voyage à Dresde, Prague, Vienne et Munich en mars-avril 1883, à l'occasion des vacances de l'université; une brève visite à Hambourg, Lubeck, Kiel et Copenhague fin avril; un séjour à Hanovre et Stuttgart enfin en août et septembre.

Jullian n'aima pas Berlin. Et pourtant, devait-il écrire en 1914, «pas une fois je ne regrettai ce séjour si différent de mes habitudes familiales et méridionales»⁹⁴. C'est qu'il y avait trouvé quelque chose de plus précieux encore que le soleil: la liberté. C'est elle qui fit l'attrait de Berlin pour ce jeune étudiant soumis pendant tant d'années à la rude discipline des concours et à la vie austère de l'Ecole Normale puis de l'Ecole de Rome⁹⁵.

«Malgré tout, dit-il à ses parents au terme de ses trois premiers mois en Allemagne, je ne puis pas dire que je m'ennuie à Berlin, et la vie que je m'amaise à Rome avait de tout autres désagréments... il n'y a pas de directeur, pas de mémoire à faire, pas de travail en commun à la bibliothèque, pas de 125 marches⁹⁶ à gravir⁹⁷.»

Et le 7 juin, alors qu'approche le terme de son séjour:

«Au fond, je suis heureux ici... Je me sens infiniment mieux à Berlin qu'à Rome: la liberté la plus entière, aucun compte à rendre à personne; beaucoup de livres; du travail indépendant, mille occasions de s'instruire,

⁹³ Préface p. IX.

⁹⁴ Préface p. VII.

⁹⁵ «Novembre et décembre ont été deux mois très agréables, plus agréables qu'aucun de ceux que j'avais vécus à Rome» Berlin, 4 janvier 1883 Lettres p. 293.

⁹⁶ au Palais Farnèse.

⁹⁷ Berlin 18/1 83 Lettres p. 296.

d'autres choses encore. Je me félicite chaque jour davantage d'avoir demandé cette mission qui m'aura été si utile»⁹⁸.

La vie à Berlin, en dehors des thèses à terminer, des cours à suivre et des articles à écrire; ce fut pour lui une chambre indépendante, les repas pris au restaurant, la lecture des journaux français au café, les promenades au Tiergarten et les invitations, nombreuses, aux soirées de la petite colonie française.

A Berlin, Camille Jullian vécut d'abord au 22, Kronenstrasse «au troisième étage d'une grande maison neuve» avec «Au mur, les portraits de l'empereur Guillaume et de son fils, le prince héritier, figures que je me passerais bien de voir»⁹⁹.

La chambre, trop bruyante, ne lui convenant pas il en cherchait une autre dès le mois de décembre. Il en visitait «treize, de tous les prix, dans tous les quartiers, à toutes les hauteurs» et finissait par arrêter son choix sur une chambre «située à un premier étage, dans un quartier central, tout près de la Bourse et à neuf minutes trois quarts [!] de l'Université»¹⁰⁰, au 24 de la Grosse Hamburgerstrasse.

Il devait y passer la plus grande partie de l'année avant de déménager une fois encore, fin juin, sa logeuse ayant dû quitter l'appartement quelle occupait, et de s'installer avec elle au 13, Molken Markt¹⁰¹.

A ces trois adresses successives il devait mener une existence «d'une excessive régularité»¹⁰² mais non dépourvue d'agrément.

«Je me lève à sept heures, je déjeune, je vais faire une petite promenade dans le jardin Monbijou, un jardin minuscule où il y a trois allées, six bancs, vingt arbres, mais qui a l'avantage d'être bien ombragé, enclos de murs et en face de chez moi. J'attends là que la cloche de l'église du parc sonne huit heures. Je me rends alors à l'Université: promenade de huit minutes le long de la Sprée, sur les ponts, sous les arcades des musées et à travers le bois dit bois des châtaigniers qui est situé derrière l'Université. J'ai leçon de M. Mommsen de huit heures et quart à neuf heures. . . . Après la leçon je rentre chez moi . . .

Je reste généralement à la maison jusque vers onze heures et demie. A ce

⁹⁸ Berlin, 7 juin 1883 Lettres p. 347.

⁹⁹ Berlin, 2 novembre 1882 Lettres p. 264.

¹⁰⁰ Berlin, 21 décembre 1882 Lettres p. 286.

¹⁰¹ Berlin, 28 juin 1883 Lettres p. 353.

¹⁰² Berlin, 7 juin 1883 Lettres p. 345 v. Berlin 16 novembre 1882 Lettres p. 272.

moment commence la partie la plus difficile de la journée, une série de courses, de luttes et de combats qui durent jusqu'après quatre heures. D'abord il me faut rapporter des livres aux deux bibliothèques, et ces livres sont généralement très lourds et très nombreux; puis il faut en demander d'autres... Je me sens tout heureux et tout aise quand je puis enfin m'asseoir à la table d'un restaurant, et encore suis-je obligé de livrer de nouvelles batailles pour trouver une place. Le meilleur moment est évidemment celui que je passe, dans le beau café du passage, à lire le *Temps* et le *Journal des Débats*. Le café est situé au beau milieu de la galerie: on voit le monde et on respire un peu de frais. A trois heures, nouveau supplice: c'est le cours de Wattenbach... Enfin à quatre heures je suis complètement libre.

Je rentre chez moi, hélas! pour de nouvelles épreuves, celles d'imprimerie, que je dois sans cesse voir, revoir et recorriger. A huit heures, je vais de nouveau où l'on dîne. J'ai trouvé un charmant restaurant pour le soir, situé au beau milieu de la ville, mais dans un jardin... La journée finit par une promenade dans les sombres allées du Thiergarten¹⁰³.

A quelques variantes près, c'est cette vie qu'il mena pendant un an: déjeunant «à midi, n'ayant jamais pu consentir à attendre deux heures, qui est l'heure ordinaire des Allemands», le plus souvent *Aux caves de France* «un des meilleurs restaurants de Berlin dans le second genre»¹⁰⁴, passant de longs moments au café en début d'après-midi à lire les journaux français — «ma principale distraction de la journée»¹⁰⁵ —, se promenant souvent le soir au Tiergarten¹⁰⁶.

L'année berlinoise de Camille Jullian s'écoula pour l'essentiel à l'intérieur d'un petit cercle d'amis français résidant à Berlin.

Marelle d'abord, correspondant du *Temps*, auquel il avait été recommandé par G. Monod, le fondateur de la Revue historique. Le personnel de l'Ambassade de France ensuite: Audisio, le chancelier, de Bezaure et Mérour, les deux consuls, et, en de rares occasions, l'ambassadeur, le baron de Courcel. A côté d'eux enfin quelques personnages de moindre importance, en particulier Grosset, un professeur de français auquel l'avait recommandé Bonafous, un de ses camarades d'Ecole Normale qui venait de passer deux ans en

¹⁰³ Berlin, 7 juin 1882 Lettres p. 345-347.

¹⁰⁴ Berlin, 16 novembre 1882 Lettres p. 273 v. Berlin 9 novembre 1882 Lettres p. 269.

¹⁰⁵ Berlin, 2 novembre 1882 Lettres p. 266 v. Berlin, 7 décembre 1882 Lettres p. 282.

¹⁰⁶ Berlin, 28 octobre 1882 Lettres p. 262-263; Berlin, 24 mai 1883 p. 342; Berlin, 31 mai 1883 Lettres p. 343.

Allemagne. Les familles Marelle¹⁰⁷ et Audisio¹⁰⁸ furent pour lui, pendant toute la durée de son séjour à Berlin, un véritable foyer.

Et puis il y eut les français de passage: camarades de l'Ecole Normale Supérieure comme Paul Dupuy, alors maître surveillant à l'Ecole¹⁰⁹ ou Dumesnil envoyé en mission par le directeur de l'enseignement primaire¹¹⁰, jeunes savants comme Emile Molinier conservateur au musée du Louvre, adressé par Monod¹¹¹, industriels marseillais en voyage d'affaires¹¹² ou journalistes en route pour le couronnement du Czar¹¹³.

De la société de Berlin il ne connut que le milieu universitaire et de l'université que deux professeurs: Mommsen et Hübner. Mommsen fut en effet pour lui durant son séjour non seulement un maître remarquable mais aussi un hôte charmant qui eut à cœur de lui faire connaître les savants allemands et de lui faire partager sa vie de famille. Quant à Hübner¹¹⁴, pour lequel Boissier lui avait envoyé une lettre de recommandation¹¹⁵, s'il le reçut à plusieurs reprises¹¹⁶ leurs relations ne furent cependant jamais très étroites.

Mais dans le milieu qui aurait dû être le sien alors, celui des étudiants de son âge, Camille Jullian ne parvint à nouer que peu de relations.

Les étudiants allemands restèrent complètement étrangers à son univers. Parmi eux pas un ami, pas une connaissance.

«Malgré toutes les amabilités et les prévenances que l'on dépense on se trouve dans l'impossibilité de nouer la moindre relation avec ses camarades. Ils sont la sauvagerie et le grossièreté personnifiées[!]»¹¹⁷.

Quant aux étudiants français ils étaient si rares¹¹⁸ qu'ils furent pour

¹⁰⁷ Lettres 9 novembre 1882 p. 270; 23/11 1882 p. 275-276; 28 décembre 1882 p. 289-290; 8 février 83 p. 304; 1er mars 83 p. 308; 12 avril 83 p. 327; 3 mai 1883 p. 334; 5 juillet 1883 p. 356.

¹⁰⁸ Lettres 8 février 1883 p. 304; 16 février 1883 p. 306; 1er mars 1883 p. 308; 12 avril 83 p. 326; 3 mai 83 p. 334; 17 mai 83 p. 339; 24 mai 1883 p. 341; 21 Juin 1883 p. 350; 28 juin 83 p. 354; 5 juillet 83 p. 356.

¹⁰⁹ Berlin, 2 novembre 1882 Lettres p. 266-267.

¹¹⁰ Berlin, 3 mai 1883 Lettres p. 335; Berlin, 17 mai 1883 Lettres p. 339.

¹¹¹ Berlin, 5 juillet 1883 Lettres p. 357.

¹¹² Berlin, 30 novembre 1882 Lettres p. 277-280.

¹¹³ Berlin, 17 mai 1883 Lettres p. 339.

¹¹⁴ Ernst Hübner (1834-1901) professeur de philologie classique à l'Université de Berlin.

¹¹⁵ Berlin, 16 novembre 1882 Lettres p. 273.

¹¹⁶ Berlin, 1er mars 1883 Lettres p. 308; Berlin, 12 avril 1883 Lettres p. 326; Berlin, 11 janvier 1883 Lettres p. 294-295; Berlin, 28 juin 1883 Lettres p. 354.

¹¹⁷ Berlin, 3 mai 1883 Lettres p. 336.

¹¹⁸ De 1881 à 1890 98 étudiants français furent inscrits à l'Université de Berlin.

lui à peu près inexistants. D'où, au moins au début, une certaine impression de solitude.

«Je suis seul, absolument seul. On n'envoie guère qu'un universitaire à Berlin, encore une année sur deux seulement — et j'y suis¹¹⁹.»

Assez rapidement cependant Jullian trouva autour de lui les connaissances qui pouvaient répondre à ses aspirations.

Protestant, il fit au *Domstif* la connaissance de deux étudiants en théologie originaires de Montauban et Pérouse: Chastand et Lantaret¹²⁰. Il devait les voir régulièrement, en général deux fois par semaine les lundi et vendredi soir, tout au long de son séjour¹²¹.

Surtout, jeune savant et élève de Mommsen, il trouva auprès des jeunes collaborateurs de celui-ci des amitiés qui devaient se prolonger durant toute son existence: celle de Dessau, collaborateur de Mommsen au *Corpus* dont il avait fait la connaissance à Rome et celle de Pick le *senior* de son séminaire à l'université de Berlin.

Près de Mommsen en effet il retrouvait d'abord Hermann Dessau¹²², d'âge comparable au sien, de formation semblable et possédant la même expérience de l'Italie. C'est lui qui l'introduisit à la vie à Berlin¹²³ et guida ses premiers pas à l'université¹²⁴. Il s'y lia surtout avec Behrendt Pick jeune étudiant «juif et polonais, auquel, écrivait-il à ses parents, M. Mommsen a spécialement confié le soin d'être mon *cicerone*»¹²⁵. C'est Pick qui lui fit connaître l'organisation du séminaire d'histoire romaine¹²⁶ et l'aida à chercher une chambre et à s'installer à Berlin¹²⁷. Il y fit enfin la connaissance d'Ettore Pais¹²⁸.

Ainsi, malgré le peu d'importance de la colonie française et des relations difficiles avec les étudiants allemands, le séjour de Camille Jullian à Berlin, «au milieu d'une ville ennemie»¹²⁹, ne fut-il pas pour lui sans agrément.

¹¹⁹ Berlin 23/11 1882 Lettres p. 276.

¹²⁰ Berlin, 14/12 1882 Lettres p. 283.

¹²¹ Berlin, 21 décembre 1882 Lettres p. 287.

¹²² Hermann Dessau (1856-1931) docteur de l'Université de Strasbourg en 1877. Il devait passer son *habilitation* à Berlin en 1884.

¹²³ Berlin, 28 octobre 1882 Lettres p. 263; Berlin, 23/11, 1882 Lettres p. 276.

¹²⁴ Berlin, 9 novembre 1882 Lettres p. 271.

¹²⁵ Berlin, 21 décembre 1882 Lettres p. 286.

¹²⁶ B. I. Ms 5749.

¹²⁷ Berlin, 21 décembre 1882 Lettres p. 287.

¹²⁸ Berlin, 11 juillet 1883 Lettres p. 358-359.

¹²⁹ Berlin, 19 juillet 1883 Lettres p. 359.

III Mommsen

Aller vers Mommsen. En soi la démarche ne présentait, semble-t-il, rien d'extraordinaire. A cette époque où la science de l'antiquité était toute entière dominée par l'érudition berlinoise rien n'était apparemment plus naturel que de venir travailler auprès de celui qui en était le maître incontesté. Cependant les relations de Mommsen avec la France — avec les maîtres directs de Jullian à l'Ecole Normale et à l'Ecole de Rome — avaient été si tumultueuses dans un passé récent que sans doute elle n'allait pas de soi. Le départ de Camille Jullian à Berlin est dans une certaine mesure le résultat et l'achèvement d'une longue évolution chargée d'événements.

Dans le domaine de l'histoire de l'antiquité en effet, qui jusque là avait été au plus haut degré une entreprise internationale ignorante des frontières, la victoire de l'Allemagne avait précipité l'avènement du nationalisme. Mommsen ne fut pas pour peu de chose dans cette évolution. Son appel aux italiens, paru dans *La Perseveranza* de Milan au mois d'août 1870¹³⁰ et par lequel il tentait d'isoler la France, fut la cause immédiate d'une période de tension durable entre savants français et allemands. Les historiens français — trois des plus prestigieux, qui devaient être les maîtres de Camille Jullian peu d'années après — y réagirent en effet très vivement.

Fustel de Coulanges, le futur directeur de Jullian à l'Ecole Normale, écrivit à Mommsen, le 27 octobre 1870, en réponse à ses attaques contre la France une lettre profonde d'historien qui témoigne de la vivacité de son patriotisme¹³¹.

Geffroy, le futur directeur de Jullian à l'Ecole de Rome, répondit dans la *Revue des Deux Mondes* par un compte-rendu écrit avec mesure mais aussi avec fermeté¹³². Et le choix que fit plus tard l'Institut de sa personne pour diriger l'institution naissante dans ce contexte de rivalité franco-allemande n'est peut-être pas sans avoir été motivé par cette réponse.

Gaston Boissier enfin, qui devait être le maître de conférences de Jullian Rue d'Ulm, consacra peu après à Mommsen un article¹³³ où il s'attachait à montrer, avec une certaine violence¹³⁴, que son histoire romaine dévoi-

¹³⁰ T. MOMMSEN *Agli Italiani Berlino* G. Schade 1870.

¹³¹ FUSTEL DE COULANGES *L'Alsace est-elle allemande, ou française. Réponse à M. Mommsen* Paris E. Dentu 1870.

¹³² A. GEFFROY *Un manifeste prussien* R. D. M. 1er novembre 1870 p. 122-136.

¹³³ G. BOISSIER *L'Allemagne contemporaine. Etudes et Portraits. III* M. Th. Mommsen R. D. M. 1872 2^e P. t. 98 p. 798-826.

¹³⁴ Th. Mommsen p. 806.

lait en quelque sorte la véritable nature de l'Allemagne nouvelle. Mommsen «esprit froid et calculateur»¹³⁵ mais aussi «absolu et emporté»¹³⁶ y avait selon lui dépeint à l'avance les caractères de ce peuple que la France stupéfaite venait de découvrir et avant tout le culte de la force¹³⁷. «Dans ce livre, écrivait-il, accueilli avec tant d'applaudissemens, il me semble que toute une génération se reflète. L'Allemagne en a adopté tous les principes»¹³⁸.

Une rupture complète eut alors lieu entre Mommsen et les savants français. La Société des Antiquaires de France le raya de la liste de ses membres correspondants¹³⁹. Pour sa part, lors de la parution du troisième volume du Corpus, il pensa devoir taire les noms de ses collaborateurs français. «*Amicus hostes facti sunt, ex hostibus inimici*» écrit-il dans la préface, datée de décembre 1872¹⁴⁰.

Plus profondément, la rupture avec Mommsen signifia la cassure des relations avec l'Allemagne dans le domaine de la science de l'antiquité, dont est issue la création de l'Ecole française de Rome.

Renier¹⁴¹, le maître de l'épigraphie française, qui en 1866 avait accepté l'offre que lui faisait Mommsen au nom de l'Académie de Berlin de publier son recueil des inscriptions de la Gaule¹⁴² dans le corpus allemand dont il aurait formé le tome XIII¹⁴³, rompit le traité conclu avec l'académie prussienne et, le 9 janvier 1873, reçut avis qu'il était délié de tout engagement¹⁴⁴.

Cette crise devait culminer avec l'incident resté mémorable du 28 avril 1876. Peu après la nomination de Geffroy comme directeur de l'Ecole fran-

¹³⁵ Th. Mommsen p. 804.

¹³⁶ Th. Mommsen p. 810.

¹³⁷ Th. Mommsen p. 822.

¹³⁸ Th. Mommsen p. 825.

¹³⁹ J. P. WALTZING Le recueil général des inscriptions latines (Corpus inscriptionum latinarum) et l'épigraphie latine depuis 50 ans Louvain Ch. Peeters 1892 p. 74.

¹⁴⁰ C. I. L. t. III p. VIII.

¹⁴¹ Léon Renier (1809-1885) membre de l'Institut, professeur d'épigraphie latine au Collège de France.

¹⁴² Après la publication de ses Inscriptions romaines de l'Algérie il avait été chargé par un arrêté du 6 juin 1854 de préparer un recueil des inscriptions romaines de la Gaule dont la publication, indéfiniment remise, ne se fit jamais. H. WALLON Notice sur la vie et les travaux de M. Charles-Alphonse-Léon Renier Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions 1890 p. 518-520.

¹⁴³ L'Académie de Berlin obtint également que Renier voulut bien publier avec Mommsen une seconde édition de ses Inscriptions d'Algérie revue, complétée et adaptée au Corpus. Monatsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1868 p. 118.

¹⁴⁴ Monatsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1872 p. 144.

çaise de Rome en effet, celui-ci fut invité à une fête organisée par l'Académie des *Lincei* en l'honneur de Mommsen. Geffroy avait pour le savant une grande estime; mais après ce que les violences du pamphlétaire avaient mérité qu'il en dit l'entrevue risquait d'être orageuse.

«Pourtant, écrit son biographe Ollé-Laprune, s'abstenir eut été une faute. Le Directeur de l'Ecole française, si nouveau encore à Rome, alla donc, inquiet, mais bien maître de soi, étant décidé à faire tout son devoir. Mommsen, à la fin d'un assez long discours, déclare que pour la science l'union est à désirer entre les peuples, et il ajoute: «Avec les Français elle n'est guère possible: les Français ne nous aiment pas, et il se peut très bien que nous ayons une nouvelle guerre avec eux.» M. Sella, qui préside, se hâte de boire à la vieille science française et à la science américaine. Geffroy, son tour venu, parle en français: il porte «un toast à la science impartiale, à la science respectueuse de tous les grands intérêts de l'humanité, intérêts matériels, intellectuels, religieux et moraux. La science, ainsi comprise, ouvre à tous les esprits une sphère élevée bien au-dessus des dissentiments et des ressentiments des individus et des peuples, bien au-dessus de parti et des passions humaines». On applaudit longuement. M. Hentzen (sic), Directeur de l'Institut archéologique allemand se penche vers le Directeur de l'Ecole française et lui dit: «Je pense, Monsieur, tout ce que vous avez dit, et je suis heureux de vous le dire.» Il paraît que M. de Keudell, ambassadeur d'Allemagne, désapprouva publiquement les paroles de Mommsen¹⁴⁵.»

Mais ces rancunes s'évanouirent avec le temps. Les liens se renouèrent. Et lorsque Camille Jullian arriva à Rome ce fut pour y être le témoin des retrouvailles que son départ en Allemagne devait en quelque sorte sceller.

Bientôt en effet Mommsen fut invité au Palais Farnèse où il devait désormais revenir à plusieurs reprises. En 1881, dans la préface du tome VIII du *Corpus*, il reconnut l'obligeance avec laquelle les savants français lui avaient fourni les renseignements demandés pour les inscriptions africaines et étaient même allés au devant de ses désirs¹⁴⁶. Sa visite à l'Ecole de Rome en 1882 effaça les séquelles de tout différend¹⁴⁷. Il se montra alors bien-

¹⁴⁵ L. OLLÉ-LAPRUNE Notice sur Auguste Geffroy, membre de l'Institut, professeur d'histoire à la Sorbonne, directeur de l'Ecole française de Rome; lue le 12 janvier 1896 à la réunion générale annuelle de l'Association des anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure Paris Impr. D. Dumoulin 1896 p. 35-36.

¹⁴⁶ C. I. L. t. VIII p. XXXI.

¹⁴⁷ Rapport de Geffroy au Ministre de l'Instruction publique. Rome, le 10 mars 1882 A. N. F¹⁷ 4130.

veillant envers les membres de l'Ecole, les conseillant utilement dans leurs travaux et leur prodigant les encouragements¹⁴⁸.

C'est dans ce contexte de récente réconciliation scientifique que se situait la démarche de l'élève de Fustel, Geffroy et Boissier. On en conçoit donc toute l'ambiguïté et toute la difficulté.

C'est pour Mommsen que Camille Jullian était allé à Berlin. Et c'est autour de lui, du professeur à l'Université mais aussi du maître à Charlottenbourg que s'organisa son séjour.

Peu de jours après son arrivée, dès le 8 novembre, il se rendait auprès de lui. Cette première visite, dont il dit seulement à ses parents que «le célèbre professeur Mommsen... m'a très bien accueilli»¹⁴⁹ devait être suivie de beaucoup d'autres.

Jullian eut ainsi l'occasion de voir Mommsen chez lui à de nombreuses reprises. Ce qui le frappa ce fut d'abord la simplicité et la cordialité de son accueil.

«Mommsen, devait-il écrire plus tard, n'était pas seulement pour qui venait l'entendre, Français ou autre, un maître incomparable: il accueillait les étudiants avec une bonne grâce, sans doute nerveuse et sautillante, mais sincère et empreinte de charme. On devinait en lui, dans cette maison de Charlottenbourg si pleine de livres et d'enfants, un exquis patriarche, un homme vraiment bon. On se sentait vite conquis¹⁵⁰.»

Ce qui le conquist ce fut aussi sa spontanéité et sa gaité. A Fustel de Coulanges il écrivait: «M. Mommsen m'a en effet bien accueilli... Sa conversation est très instructive, cela va sans dire, mais aussi infiniment gaie et naturelle¹⁵¹.»

Ces qualités de Mommsen, il devait être à même de les apprécier à plusieurs reprises, mais surtout à l'occasion de ces trois événements exceptionnels que furent trois diners de savants auxquels il fut convié.

Dès le 1er décembre 1882, un mois après son arrivée, Mommsen l'invitait à assister à la *Winckelmannfest* où il rencontrait Curtius, Schoene, Con-

¹⁴⁸ «M. Mommsen, écrivait en décembre 1882 R. de la Blanchère dans l'avant-propos de sa thèse, s'est intéressé à cet essai d'histoire locale; il a bien voulu se laisser consulter, et surtout ouvrir à l'auteur le trésor du Corpus, t. X, alors en cours d'impression.» M-R DE LA BLANCHÈRE Terracine, Essai d'histoire locale Paris E. Thorin 1884 (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome fasc. 34) p. 4.

¹⁴⁹ Berlin, 9 novembre 1882 Lettres p. 269.

¹⁵⁰ Préface p. VII-VIII.

¹⁵¹ Berlin, 3 décembre 1882 B. I. Ms 5764.

ze et plusieurs professeurs de l'Université de Berlin: Grimm, Waitz et Robert en particulier. Cette invitation fut incontestablement le moment le plus marquant de son séjour à Berlin.

«Vendredi dernier, écrivait-il le 7 décembre à ses parents, M. Mommsen m'a invité à réunion de savants qui devait avoir lieu pour célébrer ce qu'on appelle ici la fête de Winckelmann. Il y avait bien deux cents personnes, un prince, des généraux, l'ambassadeur de Russie et toutes les sommités de la science allemande. On a discoursu pendant deux heures et demie. Un capitaine a pris la parole pour expliquer, sur une grande carte, l'importance stratégique de Mycènes. Il a tiré son sabre pour faire suivre la démonstration, et j'ai vu le moment où, dans un élan de conviction, il enlevait le nez de M. Mommsen. Ce dernier a pris aussi la parole, d'autres encore; cela a duré deux heures et demie. Je voulais m'en aller après la séance, mais M. Mommsen m'a retenu pour me présenter à un nombre infini de professeurs, dont j'avais vu deux ou trois à Rome. Puis il a voulu que j'assistasse à un grand banquet qui terminait la fête. Un banquet de deux cents personnes! Je n'avais jamais rien vu de pareil. M. Mommsen m'a fait placer à côté de lui, et on a mangé et on a bu d'une manière effrayante. Chacun de ces messieurs a terminé son litre de bordeaux, sans parler du champagne. . . . On a porté la santé de l'empereur, on a porté celle des étrangers qui se trouvaient là; on a crié *hurrah*, on a fait venir de la bière; et à la fin le maître d'hôtel a circulé pour réclamer dix marks à chaque convive. Voilà qui était infiniment moins gai pour moi . . . M. Mommsen m'a tiré d'embarras en voulant à tout force compter pour moi. [«faisons à la Française, me dit-il»¹⁵²]. C'a été un grand honneur qu'il m'a fait et dont je lui sais beaucoup de gré. A une heure, il est parti pour prendre le tramway de Charlottenbourg. Quelques instants après, je disais adieu à la société, qui continuait ses libations . . . Il était bien près de deux heures — du matin — quand je suis rentré chez moi¹⁵³.»

A son retour, Jullian notait dans son carnet les propos tenus par Mommsen:

«Il faudrait en France une revue purement épigraphique. L'argent ne manquerait pas: mais elle ne réussirait que dirigée par l'académie. Elle (illisible) vite les autres. — M. Waddington est là.

Le poste de directeur de l'Ecole [française] de Rome est très important pour nous. Il importe qu'il y ait accord entre les deux Ecoles. J'ai constaté qu'on vivait mieux cette année-ci et je m'en suis réjoui.

¹⁵² Préface p. X.

¹⁵³ Berlin, 7 décembre 1882 Lettres p. 280-281.

Le revue critique est très utile: il nous faudrait une publication de ce genre; nous délayons trop, nous nous perdons dans nos comptes-rendus.

La guerre contre les juifs est une honte pour notre civilisation: nous sommes en Allemagne comme vous êtes en Algérie. C'est un peu de leur faute. Que faire de gens qui ne veulent pas travailler, qui se refusent à enseigner le samedi?

Le P. Duchesne ferait un excellent directeur pour l'Ecole; il a trouvé une excellente mine, et c'est un vrai savant¹⁵⁴.»

Dans une lettre à Fustel de Coulanges il rapportait ainsi la conversation:

«M. Mommsen suit avec beaucoup de soin ce que nous faisons. Il a ses correspondants à Paris qui sont très bien renseignés. C'est lui-même qui m'a appris la démission de M. Geffroy, qui je niais effrontément devant lui. Il a ajouté «le poste de directeur de l'Ecole de Rome est très important — pour nous, car il faut que les deux Ecoles se connaissent très intimement.» M. Mommsen lit la Revue critique, il est abonné à toutes nos revues archéologiques ou épigraphiques. On se demande, ajoutait-il, comment, député au Reichstag, et très banqueteur de sa nature, habitant à une heure de Berlin et ne venant ici qu'en tramway il trouve le temps de suffire à tout¹⁵⁵.»

Les paroles de Mommsen ont évidemment le décousu de propos tenus au cours d'un diner officiel; mais on peut penser qu'elles ont aussi l'avantage de la variété des sujets abordés et le charme de la spontanéité. Elles ont en tout cas certainement l'intérêt de nous faire connaître sa pensée sur quelques questions alors d'une brûlante actualité.

Il faut lui reconnaître une prescience certaine. *L'Année épigraphique* devait être fondée en 1889 par Cagnat peu après son élection à la succession de Desjardins au Collège de France et éclipser rapidement les tentatives locales qui avaient vu le jour dans les années précédentes¹⁵⁶. L'abbé, plus tard Monseigneur, Duchesne — avec lequel Mommsen conserva toujours des liens étroits — devait devenir directeur de l'Ecole française de Rome en 1895 et le rester jusqu'en 1922¹⁵⁷.

¹⁵⁴ B. I. Ms 5749 Sur la même page, à la suite de ces notes, Jullian ajoutait: «De la bouche de M. Dubois-Raimond [il s'agit de Dubois-Reymond]: «M. Mommsen est sujet à beaucoup de distractions. Il a une écriture illisible. Il écrit Clément avec un' »»

¹⁵⁵ Berlin, 3 décembre 1882 B. I. Ms 5764.

¹⁵⁶ *L'année épigraphique*. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine (1888) par René CAGNAT Professeur au Collège de France Paris E. Leroux 1889.

¹⁵⁷ Mgr. Louis Duchesne (1843-1922) Membre de l'Ecole française de Rome de 1873 à 1876, professeur à l'Institut catholique de Paris, directeur d'études à l'Ecole pratique des

Le jugement selon lequel « nous délayons trop, nous nous perdons dans nos comptes-rendus » est certainement très juste et répond aux observations faites en France à la même époque mais est pour le moins surprenant de la part de celui qui laissa inachevées plusieurs de ses œuvres pour disperser son activité en d'innombrables travaux. Quant à l'observation sur les bons rapports qui devaient régner entre l'Ecole française et l'Institut allemand elle est évidemment assez piquante de la part de celui qui avait été à l'origine d'un incident qui aurait pu gravement compromettre l'accord des deux institutions.

Enfin les propos sur les juifs montrent un Mommsen observateur lucide de la société allemande de son temps. Le sujet, qui avait fait peu d'années auparavant l'objet d'une vive polémique avec Treitschke^{157a} qui avait trouvé un écho jusqu'en France¹⁵⁸, lui tenait manifestement à cœur.

Jullian devait avoir très peu de temps après l'occasion de retrouver chez Mommsen plusieurs des personnalités qu'il avait rencontrées lors de la fête de Winckelmann. Le 11 décembre en effet il était invité à Charlottenbourg où il faisait la connaissance de Madame Mommsen.

« Lundi j'ai été invité à « prendre le thé » chez M. Mommsen. Le malheureux avait oublié de m'indiquer l'heure. J'hésitais entre six et huit heures. J'ai fini par prendre une moyenne et à sept heures j'étais à Charlottenbourg (village près de Berlin où habite l'illustre professeur). C'était une heure et demie trop tôt. Bien entendu, j'arrivais l'estomac très vide et très affamé. J'ai commencé par attendre une demi-heure dans le petit salon. Puis est entrée brusquement une grande, grosse, forte femme que j'ai supposé avec beaucoup de raison être madame Mommsen. Elle était très simplement vêtue de noir. Je regardais un peu madame Mommsen comme un phénomène: elle a eu dix-sept enfants, dont le plus jeune n'a que six ans. Il n'y paraît pas et cette dame ne présente absolument rien d'extraordinaire. La conversation a un peu languï; madame ne parlait pas admirablement le français et j'étais fort ennuyé de rester ainsi deux heures dans son salon. M. Mommsen était à Berlin. Enfin sont arrivés des invités, puis le professeur, puis d'autres invités. Tous étaient des noms connus, mais il n'y avait que M. Mommsen de célèbre. D'abord un libraire, M. Reimer, frère de Madame Mommsen, puis M. Wattenbach, professeur à l'Université, M. Schoene, directeur du Musée¹⁵⁹;

Hautes Etudes, directeur de l'Ecole française de Rome de 1895 à 1922. Membre de l'Académie des Inscriptions en 1888 et de l'Académie française en 1910.

^{157a} Th. MOMMSEN Auch ein Wort über unser Judentum Berlin 1880.

¹⁵⁸ Le Temps 13, 16 et 17 décembre 1880.

¹⁵⁹ Alfred Schoene (1836-1918) philologue.

M. Oldenberg, professeur de sanscrit¹⁶⁰; M. Robert, professeur d'archéologie¹⁶¹; M. de Boor, bibliothécaire¹⁶²; M. Tomacesky¹⁶³, qui venait d'Asie-Mineure; M. Purgold¹⁶⁴, qui vient d'Olympie et qui a beaucoup connu mes amis d'Athènes; M. Dessau qui vient de Rome. Total: douze personnes. Les mesdemoiselles Mommsen et le reste de la seconde génération n'y étaient pas. Quel dommage! On a commencé par servir le thé dans le salon... Puis on s'est précipité vers la salle à manger. Là, un vrai festin. La salle était d'une rare simplicité; c'était une bonne qui servait; des murs vernis et une horloge. M. Mommsen n'est pas riche. On a bu du vin italien. A la fin M. Mommsen a porté un toast à M. Jean-Baptiste de' Rossi, dont on célébrait ce jour-là (11 décembre) à Rome le soixantième anniversaire¹⁶⁵. ... Nous avons quitté la maison de M. Mommsen vers minuit et demi. Le tramway nous a ramenés à Berlin et l'on est encore allé boire de la bière dans une brasserie¹⁶⁶.»

Le dimanche 17 décembre enfin Camille Jullian faisait à Mommsen une visite de remerciements qui venait clore cette période particulièrement riche en invitations¹⁶⁷. Désormais, au cours du semestre d'hiver, les visites devaient cesser. Elles reprirent cependant avec le printemps.

Au début des vacances de Pâques en effet, peu avant son départ pour Vienne, Jullian se rendait à Charlottenbourg¹⁶⁸. De cette visite il écrivait à Geffroy:

«J'ai fait mes adieux à M. Mommsen: il a été très aimable pour moi. Il m'a prié de lui faire un travail d'épigraphie pour le mois de mai et qu'il corrigera dans son séminaire. Cela ne laisse pas que d'avoir quelque chose de piquant¹⁶⁹.»

A son retour, un mois plus tard, il se rendait aussitôt auprès de Momm-

¹⁶⁰ Hermann Oldenberg (1854-1920) indianiste.

¹⁶¹ Carl Robert (1850-1922) philologue et archéologue.

¹⁶² Carl de Boor (1848-1923) byzantiniste.

¹⁶³ Il s'agit de Alfred von Domaszewski (1856-1927) professeur d'histoire ancienne à l'Université de Heidelberg.

¹⁶⁴ Carl Purgold directeur du Musée de Gotha.

¹⁶⁵ A. GEFFROY Une fête archéologique à Rome *Revue des Deux Mondes* 1883 p. 455-464 v. séance du 15 décembre 1882 *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions* 1882 p. 277.

¹⁶⁶ Berlin, 14/12, 1882 *Lettres* p. 283-285.

¹⁶⁷ Berlin, 21 décembre 1882 *Lettres* p. 287.

¹⁶⁸ Berlin, 1er mars 1883 *Lettres* p. 308.

¹⁶⁹ Berlin, 2 mars 1883 B. N. Ms NAF 12922.

sen¹⁷⁰ et peu de jours après, le 10 avril 1883, il était invité à un dernier dîner dans cette maison devenue pour lui familière.

«Mardi matin, écrivait-il à ses parents, j'ai eu le plaisir de recevoir un mot de M. Mommsen, qui m'invitait pour le soir au thé, c'est-à-dire au souper. C'était une très grande soirée, où il n'y avait pas moins de soixante redingotes, toutes portées par des hommes très illustres dans l'histoire et l'archéologie. . . . On avait fait deux tables: une grande pour les vieux et célèbres; une pour les jeunes professeurs, dont j'étais naturellement. M. et M^{me} Mommsen faisaient les honneurs de la grande table. Ceux de la petite étaient faits par les deux jeunes personnes de la société, une fille et une nièce de M. Mommsen qui avaient les plus laids visages que j'aie vus de ma vie. J'étais à côté de la nièce: vrai, je n'ai guère pu comprendre un mot de ce qu'elle disait, si rapide était sa conversation et si pénible son accent. D'ailleurs je trouvais ces demoiselles d'une audace peu commune, interpellant tout le monde, bavardant à tout bout de champ et mettant parfois les coudes sur la table. Après le souper, on a un peu causé dans le salon, puis on s'est séparé vers une heure du matin pour prendre à temps le dernier tramway¹⁷¹.»

Voilà pour le témoignage. Quant aux sentiments de Camille Jullian à l'égard de Mommsen, s'ils sont faciles à cerner, ils sont aussi extrêmement complexes; comme ils le sont d'une manière générale à l'égard de l'Allemagne, de l'université allemande et de la science allemande de l'antiquité. Il y a là un mélange de sentiments profondément contradictoires et qui motivent des jugements très divers, voire opposés, souvent difficilement conciliables.

Au moment de quitter l'Allemagne, il écrivait à Fustel de Coulanges:

«J'ai eu souvent, très souvent l'occasion de parler à M. Mommsen; j'ai pu enfin avoir une opinion arrêtée sur son compte; et si j'estime et admire son talent, qui est vraiment immense, il ne m'aura point forcé à honorer et à respecter son caractère. C'est et ce sera toujours un allemand dangereux: une réconciliation avec lui est impossible, — à moins que nous ne voulions lui accorder tout et tout subir de lui¹⁷².»

Ce n'est peut-être pas là cependant la pensée toute entière de Camille Jullian qui manifestement, lorsqu'il écrit à son maître, souhaite lui dire ce qu'il estime que celui-ci attend. Néanmoins il y a sans doute dans ce jugement

¹⁷⁰ Berlin, 12 avril 1883 Lettres p. 326.

¹⁷¹ Berlin 12 avril 1883 Lettres p. 327-328.

¹⁷² Stuttgart, 9 septembre 1883 B. I. Ms 5764.

sévère une part de vérité. Il exprime bien en tout cas ce que fut l'opposition de deux caractères également entiers. Entre un professeur comme Mommsen et un étudiant comme Jullian en effet, tous deux passionnément patriotes, le choc pouvait être rude. Il semble, si l'on en croit du moins ce qu'écrivait Jullian en 1914, qu'il le fut parfois¹⁷³; sans cependant qu'aucun fait précis ne permette d'étayer cette affirmation tardive. Mais au delà de cette vive opposition, il faut nuancer l'affirmation aussi bien en ce qui concerne le caractère de Mommsen que son œuvre scientifique.

Si l'on relit en effet la correspondance de Camille Jullian, ce qui en ressort à l'évidence d'abord c'est qu'il est manifestement sous le charme. Quoi qu'il en dise parfois, il est conquis par la simplicité, l'allant, la générosité de Mommsen. Mais, très sensible, il est aussi profondément blessé par la rudesse et la brusquerie de cet impulsif désarmant de franchise. Ce que l'on peut tenir pour certain en tout cas c'est l'irritation que susciterent chez lui les paroles, sans méchanceté profonde mais pénibles à entendre, de son maître berlinois. De sa thèse il lui dira par exemple que c'est un sujet «infaisable ou ridicule», de son séjour qu'on le lui reprochera plus tard en France. En un mot, et comme l'écrivait Jullian lui-même, «il n'est pas toujours gracieux»¹⁷⁴.

Sur le plan scientifique c'est la même ambivalence des sentiments. Jullian est sans doute — il ne le cache pas — dans l'admiration de la prodigieuse activité de Mommsen. Mais le dédain de celui-ci pour les travaux des autres, et surtout des français, l'exaspère et il ne veut rien lui devoir sinon comme instruments de travail du moins comme idées. L'attitude de Mommsen, sa conviction profonde de la supériorité de la science allemande, confirmera en définitive Jullian dans sa volonté de s'y opposer constamment. Son séjour auprès de lui n'aura donc en définitive fait que le conforter dans ses certitudes.

Le temps devait laisser se décanter ces sentiments contradictoires. Et son jugement définitif sur Mommsen — il est profondément juste et équilibré — Camille Jullian devait l'exprimer bien plus tard, en 1904, à l'occasion de sa mort.

Evoquant Mommsen «*imperator unicus* de cette science du monde romain qu'il a soumise, pour sa gloire et celle de sa nation, à l'hégémonie allemande», il rappelait «la verve de son entretien, . . . ses vertus d'homme privé qui furent vraiment exquises» et écrivait de son hostilité contre la France

¹⁷³ Préface p. VIII.

¹⁷⁴ Berlin, 2 Février 1883 B. I. Ms 5764.

qu'elle fut « beaucoup plus superficielle qu'on ne le croit » et que son « expression refléta moins des sentiments intimes que l'intempérance presque enfantine de son langage »¹⁷⁵.

De l'*Histoire romaine* qui donnait selon lui « le meilleur de Mommsen », il jugeait que « l'homme y est tout entier, avec son esprit pétulant, sa langue acérée, sa curiosité éveillée sur toutes choses, son érudition impeccable, la rapidité parfois éblouissante de ses rapprochements, le contact qu'il prend sans cesse avec toutes les sciences de l'antiquité »¹⁷⁶. Du *Droit public romain* par contre, « le plus célèbre de ses livres », il écrivait qu'il l'avait conçu « beaucoup trop en juriste, pas assez en historien » et qu'« il en arriva à une reconstitution admirable, mais idéale »¹⁷⁷.

Il disait surtout enfin son admiration pour la prodigieuse puissance de travail de Mommsen¹⁷⁸ et, plus encore, pour cette activité inlassable d'organisateur qu'il avait su mettre au service du Corpus¹⁷⁹. Sans doute, écrivait-il, Mommsen exerça-t-il parfois son autorité de façon tyranique. Mais c'était par nécessité. Car « Il n'y a que les despotes qui mènent à bonne fin, en matière de science, les travaux collectifs »¹⁸⁰. Il regrettait cependant que pour assurer cette tâche d'organisation il ait désorganisé son propre travail et dispersé son activité.

Et c'est par l'image de ce Mommsen animateur de la science allemande de son temps, qu'il avait rapportée surtout de Berlin et dont il gardait vingt ans après le très vif souvenir, qu'il terminait ce dernier adieu à son maître.

« Quand on le voyait, chez lui, un soir de fête scientifique, circulant entre ses collaborateurs et ses étudiants, on sentait qu'il était le souffle le plus vivant qui agitât cette masse puissante et solide de la science allemande, et les plus vifs ou les plus lents, en dépit de tous leurs efforts de résistance, cédaient bon gré mal gré à son entraîante direction¹⁸¹. »

Camille Jullian devait revenir une dernière fois, en 1914, sur Mommsen à l'occasion de sa préface aux Universités allemandes du XX^e siècle où il évoquait, embellis par le recul du temps, ses souvenirs de Berlin. La Préface cède souvent à l'émotion facile et n'a pas grande valeur. Elle dit bien ce-

¹⁷⁵ C. JULLIAN Mommsen *Revue historique* 1904 t. 84 p. 113.

¹⁷⁶ Mommsen p. 114.

¹⁷⁷ Mommsen p. 117.

¹⁷⁸ Mommsen p. 120.

¹⁷⁹ Mommsen p. 122.

¹⁸⁰ Mommsen p. 119.

¹⁸¹ Mommsen p. 123.

pendant l'attrance qu'exerçait Mommsen sur un jeune étudiant français de l'histoire romaine en 1880.

A Berlin, écrivait-il, «il y avait, par dessus tout, le rayonnement intensif qui se dégageait de la personnalité de Mommsen. C'était pour Mommsen que j'avais fait le voyage et voulu cette année, ces deux semestres d'études: il représentait pour nous la science allemande dans tout son éclat, sa discipline, sa solidité, son humeur un peu farouche et agressive. . . .

Que l'on n'oublie pas tout son passé, et ce qu'il avait écrit, et ses imprudences de langage, qu'il n'y eût pas parfois entre lui et ses étudiants français (surtout quand ceux-ci étaient du Midi) des heurts rapides et violents, il n'importe: la présence de Mommsen à Berlin était pour eux la joie de leur vie»¹⁸².

En un mot Mommsen, malgré ses défauts, ses emportements, son caractère souvent excessif, fut pour Camille Jullian, comme pour tous les jeunes savants français qui vinrent chercher auprès de lui au début de leur carrière les moyens d'une connaissance approfondie du monde romain, un éblouissement.

IV *L'Université*

Camille Jullian éprouva quelque peine à se faire inscrire à l'Université.

«J'ai été avant-hier, écrivait-il à ses parents le 9 novembre 1882, invité à passer au bureau de police du quartier, où on m'a fait subir un long interrogatoire sur mes antécédents, sur ce que j'étais venu faire à Berlin, sur le temps que je comptais y rester. On m'a demandé mon certificat d'élève de l'Université de Berlin; et comme je ne l'avais pas, on m'a pris et gardé mon passeport. Or ce matin, je suis allé à l'Université pour me faire inscrire: on a refusé, parce que je n'avais pas mon passeport. On ne me le rendra que dans huit jours. Il paraît que l'on procède ainsi à l'égard des nouveaux venus»¹⁸³.

Cette situation devait en fait se prolonger trois semaines et ce n'est que le 25 novembre, après un mois d'attente, qu'il put enfin se faire immatriculer^{183a}. L'inscription devait durer deux heures et demie.

«D'abord le recteur est venu trois quarts d'heure en retard; puis nous étions 110 à nous faire immatriculer. Chacun de nous a signé quatre fois;

¹⁸² Préface p. VII-VIII.

¹⁸³ Berlin, 9 novembre 1882 Lettres p. 270-271.

^{183a} Album Nr 73/1693 Universitätsarchiv der Humboldt-Universität zu Berlin.

même après avoir signé, nous n'avons pu sortir. Il a fallu que les formalités fussent achevées pour tous. Après quoi, on nous a lu les règlements concernant les étudiants; on nous a fait faire le tour d'une grande table et serrer la main du recteur... je ne m'attendais pas à rencontrer chez les Allemands tant d'embarras administratifs. Enfin je suis immatriculé parmi les étudiants de l'Université (coût: 18 marks) et inscrit au cours de M. Mommsen (coût: 17 marks). On paye, en effet, indépendamment de l'immatriculation, 17 marks d'honoraires pour chaque professeur dont on suit les leçons¹⁸⁴.»

Jullian était désormais étudiant. Mais bien que venu à Berlin pour suivre les cours de Mommsen et enfin inscrit à l'université, il ne put tout d'abord tirer de réel profit de son séjour. Pendant toute la durée du semestre d'hiver en effet l'essentiel de son activité se porta sur l'achèvement de ses thèses et sa médiocre connaissance de l'allemand parlé fit obstacle à ce qu'il put réellement profiter des enseignements de l'université.

On peut ainsi distinguer très nettement deux époques dans son séjour: jusqu'en mars il termine ses thèses et apprend l'allemand. Il assiste sans trop les comprendre aux cours de Mommsen. Après les vacances de Pâques, à son retour de Vienne, il fréquente assidûment les cours et les prend en note. Cependant c'est avant tout le séminaire de Mommsen qui fit l'intérêt de son séjour à Berlin. C'est là qu'il eut vraiment l'impression de se trouver enfin au cœur de la science allemande de l'antiquité.

Camille Jullian, venu à Berlin entendre Mommsen, arrivait en fait sans projets précis. Il envisagea un instant de suivre plusieurs cours mais résolut bientôt de s'en tenir à l'enseignement de Mommsen. A Geffroy il écrivait début novembre:

«... je me suis installé à Berlin, fait inscrire à l'Université, et j'ai pris mes dispositions pour ce semestre. Je ne suivrai que les cours de M. Mommsen, les seuls concernant l'histoire romaine. J'avais songé à celui de M. Hübner sur Tacite: mais M. Hübner, de chez qui j'arrive en ce moment, est à Dresde. Je verrai si je pourrai tirer profit des exercices archéologiques de M. Robert, en y assistant samedi. Je compte suivre plus de cours au semestre d'été¹⁸⁵.»

Le cours de Mommsen portait en 1882-1883 sur l'histoire de l'empire romain au premier siècle. Le sujet était de nature à intéresser Jullian. Ses travaux en tout cas l'avaient admirablement préparé à en tirer profit.

¹⁸⁴ Berlin, 30 novembre 1882 Lettres p. 277-278.

¹⁸⁵ Berlin (lettre reçue le 11 nov. 82) B. N. Ms NAF 12922.

Par contre, alors qu'il était surtout venu à Berlin pour compléter sa formation épigraphique, il n'y eut pas cette année là de cours d'épigraphie. «Mais, écrivait-il à Fustel de Coulanges, je me suis procuré celui de l'année dernière, rédigé par le plus soigneux des élèves de Mommsen, et je l'ai recopié. C'est un cours surtout *technique* et *paléographique*. Je ne crois pas qu'on en fasse deux aussi précis et aussi nets en Allemagne¹⁸⁶.»

L'enseignement de Mommsen devait laisser à Jullian un souvenir durable.

«Auprès de Mommsen, écrivait-il en 1914, on travaillait ferme. Les grands cours étaient étranges, avec ces étudiants serrés et décidés, manifestant des pieds au moindre incident, avec le professeur à la tête déjà ridée par l'âge, mais énergique, rude, lumineuse d'expression et d'ardente allure. Ce qu'il disait, évidemment, n'était peut-être point toujours nouveau à qui connaissait bien ses livres. Mais que d'éclairs subits pour qui savait réfléchir¹⁸⁷.»

Le 9 novembre 1882 Camille Jullian se rendait à l'Université pour y suivre le cours de Mommsen.

«Mais, écrit-il, il m'a été impossible de trouver le local où M. Mommsen fait son cours, faute de pouvoir me faire comprendre. J'ai aussitôt envoyé par la poste un mot à mon ami Dessau, et il est venu me trouver au café Dauer et m'a conduit à l'Université, où nous avons cherché et trouvé le local en question, qui est une vilaine baraque en briques située au milieu d'une cour humide¹⁸⁸.»

C'est dire combien sa connaissance de l'allemand était médiocre. Et l'on peut évidemment se demander de quel intérêt pouvait bien être le cours de Mommsen pour un étudiant qui n'était pas même en mesure de demander où il se déroulait.

Jullian était d'ailleurs à son arrivée conscient de ce que sa connaissance de l'allemand était très insuffisante.

«Comme je regrette, écrivait-il à ses parents, que les cours d'allemand aient été si mauvais au lycée, surtout si mal entendus¹⁸⁹!»

Il était conscient aussi et surtout de ce qu'il lui fallait avant tout travailler à l'améliorer.

«Le principal élément pour m'acquitter dignement de ma tâche, écri-

¹⁸⁶ Berlin, 2 Février 1883 B. I. Ms 5764.

¹⁸⁷ Préface p. VIII.

¹⁸⁸ Berlin, 9 novembre 1882 Lettres p. 271 v. lettre à Mommsen Berlin, 9 novembre 1882 Deutsche Staatsbibliothek Berlin, Nachlaß Mommsen.

¹⁸⁹ Berlin, 23/11, 1882 Lettres p. 276 v. à Fustel de Coulanges Berlin, 31 octobre 1882 B. I. Ms 5764; à Geffroy Berlin (lettre reçue le 11 nov. 82) B. N. Ms NAF 12922.

vait-il de Nuremberg le 22 octobre 1882, serait de posséder à fond la langue allemande. Cela arrivera, je l'espère, et il le faut bien; mais cela manque totalement aujourd'hui. Je comprends tout juste ce qui est nécessaire pour demander du «café» et le «compte»¹⁹⁰.»

Et le 28 octobre, alors qu'il arrivait à Berlin:

«Me voilà donc ici pour des mois, peut-être pour une année! C'est sans doute la dernière que je passerai à l'étranger. Espérons qu'elle me sera utile. Je n'ai pas à travailler beaucoup. J'ai surtout à voir et à entendre. Entendre parler allemand, là est le principal¹⁹¹.»

Mais travaillant ses thèses et ne fréquentant que des français ou des personnes sachant le français il eut en fait peu d'occasions de parler allemand¹⁹² et ne fit que de très lents progrès.

«Je n'apprends l'allemand qu'avec de très grandes peines, écrivait-il le 25 janvier 1883 à ses parents, surtout parce que j'ai énormément à faire en dehors de l'étude proprement dite de l'allemand¹⁹³.»

Malgré sa médiocre connaissance de l'allemand, Camille Jullian fréquenta cependant régulièrement les cours.

«Quatre jours sur sept j'ai un cours à l'Université, de huit à neuf, et je m'y rends consciencieusement. Cela me rappelle le temps, déjà bien lointain, où j'allais au lycée. L'Université n'est pas loin de la maison, cinq minutes à peine. La grande et vilaine salle dont je vous parlais et où se font les cours de M. Mommsen est très bien chauffée. Il y a trois cents élèves, tous jeunes gens. Point de dames, point d'amateurs, comme aux cours de la Sorbonne. Ils écoutent tous, tous prennent des notes¹⁹⁴.»

Mais il est à peine besoin de dire que ce fut sans profit.

«Je continue à suivre les cours de l'Université. Cela m'intéresse fort peu, ne les comprenant guère. J'espère que l'habitude viendra; elle ne vient que lentement. Ces messieurs parlent trop vite¹⁹⁵.»

Et le seul événement marquant du semestre fut l'ovation faite à Mommsen le 11 janvier 1883 à l'occasion de son acquittement dans le procès que lui avait intenté Bismarck.

«Le procès de M. Mommsen a fini hier. Il était accusé d'avoir adressé

¹⁹⁰ Nuremberg, 22 octobre 1882 Lettres p. 259.

¹⁹¹ Berlin, 28 octobre 1882 Lettres p. 264.

¹⁹² Berlin, 31 mai 1883 Lettres p. 343; Berlin, 27 juin 1883 Lettres p. 354.

¹⁹³ Berlin, 25 janvier 1883 Lettres p. 298.

¹⁹⁴ Berlin, 16 novembre 1882 Lettres p. 272.

¹⁹⁵ Berlin, 23/11, 1882 Lettres p. 276.

dans un discours politique (M. Mommsen est député) une parole outrageante à M. de Bismarck. On a décidé au tribunal que la parole n'était pas du tout blessante, et on a condamné l'Etat aux frais du procès. Ce matin, au cours, les étudiants ont fait une ovation à M. Mommsen, ovation qui consistait à taper du pied sur le parquet et qui a bien duré une minute. C'est ici la façon d'applaudir...¹⁹⁶»

Ce premier trimestre fut donc essentiellement consacré par Camille Jullian à l'achèvement de ses thèses. C'est là sa principale préoccupation, constamment présente dans ses lettres, et qui éclipse, de très loin, l'enseignement de Mommsen pour lequel il était venu à Berlin.

Aussi, bien plus que les salles de cours, fréquenta-t-il surtout les bibliothèques dont il a laissé une description pittoresque. En fait il travailla le plus souvent chez lui et ne fit qu'y passer pour emprunter les ouvrages qui lui étaient nécessaires. C'est qu'en effet les bibliothèques allemandes possédaient un système de prêt qui fit au début de l'année son admiration avant de provoquer son irritation.

«En ma qualité d'étudiant, écrivait-il à ses parents le 16 novembre, j'ai le droit d'emporter à la maison tous les livres dont j'ai besoin. Cela est très commode, et je regrette moins l'absence de mes livres ou de la bibliothèque du palais Farnèse, au milieu de laquelle nous travaillions. Le seul ennui est que l'on doit prévenir à l'avance du livre dont on a besoin. On rédige une demande sur un papier imprimé — que l'on achète — et l'on va déposer ce billet dans une boîte aux lettres disposée à la porte de la bibliothèque. Cela vous oblige à faire deux courses pour une, sans parler des cas où le livre est en lecture ou à la reliure¹⁹⁷.»

Plus tard cependant cette satisfaction première devait s'évanouir pour faire place à une exaspération croissante — mais largement feinte dans ses lettres — devant les lenteurs et les inconvénients du système. Il écrivait le 7 juin 1883 :

«D'abord il me faut rapporter des livres aux deux bibliothèques, et ces livres sont généralement très lourds et très nombreux; puis il faut en demander d'autres. Le plus souvent ils sont prêtés. Quelquefois on me remet des livres dont je n'ai absolument pas besoin; quand je les refuse on me dit: Vous les rapporterez demain, ce qui m'oblige à deux courses fort inutiles et encore plus désagréables. Ces formalités me font perdre une bonne heure par jour. Ajoutez à cela qu'il y a des livres que je ne puis emporter, qu'il me

¹⁹⁶ Berlin, 11 janvier 1882 Lettres p. 295.

¹⁹⁷ Berlin, 16 novembre 1882 Lettres p. 273.

faut consulter dans les bibliothèques mêmes. Or il fait horriblement chaud dans ces salles; les fenêtres demeurent toujours fermées, les étudiants sont horriblement laids à voir et répandent d'étranges odeurs; l'encre est très pâteuse; on ne peut pas trouver de place pour poser son chapeau. Ce sont d'atroces supplices à endurer¹⁹⁸.»

Quoi qu'il en soit des circonstances de la rédaction de ses thèses, c'est en tout cas un travail qu'il sut mener à bien avec une exceptionnelle rapidité. Il achevait en effet sa thèse française fin décembre¹⁹⁹, traduisait en un mois sa thèse latine²⁰⁰, et dès le 15 février 1883 pouvait écrire à ses parents que ses grands travaux étaient terminés²⁰¹. Désormais il allait pouvoir se consacrer tout entier à l'enseignement de Mommsen.

Auparavant cependant, à l'occasion des vacances de Pâques, il voulut mettre à exécution un projet déjà ancien: visiter Vienne et rencontrer Hirschfeld.

Il quittait Berlin le dimanche 4 mars à neuf heures du matin avec son ami Chastand, visitait Dresde où, à la Bibliothèque, il se trouvait «tout réjoui de voir parmi les bouquins étalés sur les rayons les *Mélanges de l'Ecole française de Rome*»²⁰², Prague où il recevait sa thèse latine visée par la Sorbonne qu'après avoir rapidement relue il renvoyait immédiatement à Paris²⁰³, et arrivait enfin à Vienne.

Vienne, où il avait envisagé de venir faire ses études, était avant tout pour lui le but d'un voyage scientifique, le complément naturel de son séjour à Berlin. Néanmoins il sut se faire touriste pour l'apprécier et la ville, alors en pleins travaux, lui plut infiniment. Avec Chastand il visita «avec le plus grand soin» musées et collections et en particulier le Belvédère²⁰⁴.

«J'ai fait ici, écrivait-il à ses parents, de charmantes connaissances. Grâce à une recommandation . . . j'ai été mis en rapports avec le directeur du musée des antiques²⁰⁵, un tout jeune homme, fort aimable, fort prévenant, qui nous a montré avec soin les nouveaux bas-reliefs que l'on vient de rapporter

¹⁹⁸ Berlin, 7 juin 1883 Lettres p. 346.

¹⁹⁹ Berlin, 23/11 1882 Lettres p. 275.

²⁰⁰ Berlin, 25 janvier 1883 Lettres p. 298.

²⁰¹ Berlin, 1er février 1883 Lettres p. 300.

²⁰² Dresden, 7 (mercredi) mars 1883 Lettres p. 311.

²⁰³ Prague, 10 mars 1883 Lettres p. 314.

²⁰⁴ Vienne, 15 mars 1883 Lettres p. 315-317; Vienne, 20 mars 1883 Lettres p. 318.

²⁰⁵ Robert von Schneider (1854-1909) directeur des collections anciennes du Kunsthistorisches Museum.

d'Asie-Mineure pour le compte du gouvernement d'Autriche²⁰⁶, et qui nous a traités avec la dernière gracieuseté. Il a même voulu que nous dînions aujourd'hui avec lui²⁰⁷.»

Mais le but de son voyage était le séminaire épigraphique et archéologique de Hirschfeld et Benndorf. C'était en effet alors le plus important dans ce domaine^{207a} et Jullian comptait lui accorder une place privilégiée dans le rapport que lui avait demandé Albert Dumont sur les séminaires des universités allemandes. Avant tout il voulait faire la connaissance personnelle de Hirschfeld, spécialiste incontesté de la Gaule romaine et en particulier de la Narbonaise, qui faisait alors paraître ses *Gallische Studien*²⁰⁸.

«Je me suis, écrivait-il le 20 mars, présenté de moi-même, arguant de ma qualité d'envoyé du gouvernement, auprès de M. Hirschfeld, le professeur d'épigraphie et d'histoire romaine de l'Université de Vienne. J'ai là aussi été traité avec la plus parfaite courtoisie. M. Hirschfeld m'a fait visiter le local de son séminaire et m'a donné les détails les plus étendus sur son organisation, détails dont j'aurai à profiter pour le rapport que m'a demandé M. Dumont sur l'organisation des séminaires des Universités allemandes. Hirschfeld voulait même encore me retenir à dîner; mais, vraiment, je suis trop pressé dans mon voyage pour pouvoir accepter toutes ces invitations. Elles prouvent du moins qu'on est ici affable envers les étrangers et qu'il ne me serait pas difficile d'y faire rapidement les meilleures et plus agréables connaissances²⁰⁹.»

De l'institut viennois Camille Jullian dira grand bien dans son rapport, notant surtout, en dehors de l'ampleur exceptionnelle des moyens, l'union intime de l'archéologie et de l'épigraphie²¹⁰. Quant à Hirschfeld il verra plus tard en lui «un des bienfaiteurs de l'histoire gallo-romaine»²¹¹.

Après une brève visite à Budapest, Jullian revenait alors par Salzbourg et Munich à Berlin où il arrivait le mardi 3 avril à sept heures et demie du matin²¹².

²⁰⁶ Il s'agit du fameux heroon de Lycie découvert à Trysa-Gjölbaschi.

²⁰⁷ Vienne, 20 mars 1883 Lettres p. 318.

^{207a} Hundert Jahre Institut für alte Geschichte, Archäologie und Epigraphik der Universität Wien 1876-1976 Wien 1977.

²⁰⁸ O. HIRSCHFELD *Gallische Studien I Die Civitates foederatae im Narbonensischen Gallien Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* 1883 t. 103 p. 271-328 (séance du 31 janvier 1883) v. R. C. H. L. 1883 N. S. t. 16 p. 98-99.

²⁰⁹ Vienne, 20 mars 1883 Lettres p. 319.

²¹⁰ Notes sur les séminaires p. 306.

²¹¹ C. JULLIAN *Comment la Gaule est devenue romaine* 1899 p. I.

²¹² Berlin, 5 avril 1883 Lettres p. 324.

A son retour de Vienne, débarrassé de la rédaction de ses thèses, dont il n'avait plus qu'à relire les épreuves d'imprimerie²¹³, et familiarisé avec la langue allemande, qu'il possédait désormais passablement, Camille Jullian pouvait se consacrer tout entier aux enseignements de l'Université.

A côté du cours de Mommsen il voulut suivre aussi le cours de paléographie de Wattenbach²¹⁴. Celui-ci, appelé à l'Université de Berlin en 1873, était depuis 1875 l'éditeur de la section *Epistolae* des *Monumenta Germaniae Historica*. Autorité incontestée dans le domaine des sciences auxiliaires, c'était aussi un médiocre enseignant et il ne tarda pas à lasser la bonne volonté de son auditeur.

Le 30 avril Jullian assistait au premier cours de Mommsen et commençait dans le même temps à suivre les cours de Wattenbach.

Le 3 mai il écrivait à ses parents: «J'ai retrouvé ici quelques épreuves et toute espèce de travail. Surtout j'ai à suivre les cours de l'Université, qui ne sont peut-être pas tous très intéressants, mais qui, en tout cas, sont fort instructifs. J'en suis dix par semaine, ce qui me rappelle le bon temps où j'étais à l'Ecole Normale²¹⁵.»

Dès lors il devait suivre avec régularité et intérêt le cours de Mommsen et sans plaisir ni intérêt celui de Wattenbach.

D'une manière générale ce fut sans enthousiasme qu'il se rendit à l'université:

«La chaleur, écrivait-il le 31 mai, est déjà bien étouffante. Dès huit heures du matin, quand je me rends à l'Université, on se promène sans plaisir. Il est fort ennuyeux d'avoir à entendre des cours, comme aux jours d'autrefois. On est entassé dans des salles petites et toujours fermées. Même maintenant, on n'ose pas ouvrir les fenêtres, si bien que cela sent terriblement mauvais. J'ai un cours le matin, de huit à neuf, celui de Mommsen, qui est agréable à entendre. J'en ai un autre après midi, de trois à quatre, qui est ce que vous pouvez imaginer de plus endormant, de plus ennuyeux: un cours de paléographie, débité d'une voix somnolente, alors que nous sommes épuisés par la chaleur...²¹⁶»

Mommsen, le matin, est fascinant mais déjà connu par ses ouvrages. Wattenbach, l'après-midi, est dénué de tout intérêt. Aussi Jullian cessera-t-il rapidement de se rendre à son cours.

²¹³ Berlin, 5 avril 1883 Lettres p. 324; Berlin, 11 juillet 1883 Lettres p. 358.

²¹⁴ Wilhelm Wattenbach (1819-1897) professeur à l'Université de Berlin.

²¹⁵ Berlin, 3 mai 1883 Lettres p. 336.

²¹⁶ Berlin, 31 mai 1883 Lettres p. 343-344.

«J'ai leçon de M. Mommsen de huit heures et quart à neuf heures. Son cours est vraiment intéressant, d'autant plus que je puis maintenant à peu près tout comprendre et prendre en note. Evidemment plus tard, quand je serai nommé dans une Faculté, je me servirai beaucoup de ces leçons. Il est même possible que je les reproduise entièrement; si j'ai chance d'être instructif et d'avoir quelque succès, ce ne peut être évidemment que de cette manière là. . . . A trois heures nouveau supplice: c'est le cours de Wattenbach, une heure à passer dans une étuve, à entendre une leçon débitée d'une voix somnolente et sur le plus ennuyeux sujet du monde²¹⁷.

Le «supplice» devait se poursuivre jusqu'au terme de son séjour. Le 28 juin encore il écrivait:

«Je continue à m'ennuyer très régulièrement aux cours l'Université. J'y apprend beaucoup de choses, c'est vrai; mais les professeurs devraient s'efforcer cependant d'être plus gais²¹⁸.»

Les notes prises par Camille Jullian en tout cas — écrites partie en français partie en allemand, souvent dans le courant de la même phrase — montrent qu'il suivit sérieusement l'enseignement de Mommsen²¹⁹.

Peu à peu en effet Jullian, incapable de comprendre un mot en novembre, était devenu un auditeur actif. Néanmoins, même à la fin de l'année, il restait encore incertain de son allemand et n'avait pas une totale confiance dans les notes qu'il prenait. Le 19 juillet — c'était le 46^e cours du semestre d'été — il écrivait en haut d'une page de son carnet cette demande à l'adresse d'un de ses voisins de cours: «Nehmen Sie viele Noten, ich werde ihre Annotation benutzen²²⁰.»

De l'enseignement de Mommsen, Camille Jullian écrivait à Fustel de Coulanges de Stuttgart le 9 septembre:

«J'ai suivi ses cours, je les ai rédigés: ils sont de première importance pour l'histoire de la »décentralisation« des provinces romaines: beaucoup de données inédites sur les procédés du gouvernement provincial de Rome. M. Mommsen, en définitive, revient aux idées que vous avez soutenues, Monsieur, dans vos «Institutions». Son chapitre sur les libertés de la Gaule, et sur les coutumes locales moins tolérées que protégées, émane du vôtre. Seulement, M. Mommsen n'avouera jamais qu'il doit quelque chose à la science française: je suis cependant convaincu que sa volte-face est due au mouve-

²¹⁷ Berlin, 7 juin 1883 Lettres p. 345-347.

²¹⁸ Berlin, 28 juin 1883 Lettres p. 354.

²¹⁹ B. I. Ms 5749.

²²⁰ 19 VII 83 (XLVI) p. 144 B. I. Ms 5749.

ment d'idées que vous avez inauguré chez nous. Les gens les plus riches ne se font pas toujours faute d'emprunter et de ne pas rendre²²¹.»

La flatterie est ici trop évidente pour qu'il faille attacher grande importance à ce jugement de Jullian — il n'est cependant avant tout que l'expression de son patriotisme — qui fait à peu de chose près de Mommsen un plagiaire. Restent les mots «de première importance» expression de l'évidence, reconnue à plusieurs reprises par la suite, de l'exceptionnelle valeur de cet enseignement où les données de toutes les disciplines, parfaitement maîtrisées, concourraient à faire revivre l'histoire romaine dans sa totalité.

En définitive cependant le cours de Mommsen ne représenta pour Camille Jullian qu'assez peu de chose. Il en connaissait déjà l'essentiel par des ouvrages plusieurs fois relus et dans ses relations avec son maître il ne voulait pas s'en tenir au rôle passif d'auditeur. S'il était venu à Berlin c'était avant tout pour se faire membre de son cercle, pour voir la science s'élaborer et prendre part à cette élaboration. A côté du cours de Mommsen il suivit donc aussi son séminaire.

En y assistant il poursuivait trois buts. D'abord il voulait pénétrer au cœur même de la science berlinoise de l'antiquité et la voir à l'œuvre. Il désirait ensuite réunir les documents du rapport qui lui avait été demandé par le ministre. Il souhaitait enfin satisfaire sa curiosité pour une institution aussi particulière aux universités allemandes et qui jouissait en France d'un immense prestige. C'est pourquoi il s'informa de l'organisation du séminaire d'histoire romaine dès son arrivée²²².

Il a noté de façon lapidaire au début de son carnet de cours les renseignements qu'il avait pu recueillir alors.

«Mommsen, nombre limité d'élèves, professeur peut supprimer à son gré. Chaque élève fait au moins une critique de texte et un travail, il passe son temps à cela. M. en a trop, espère que cela s'éclaircira. Beaucoup n'entrent pas dans l'enseignement. Devoirs en allemand; quelquefois en latin: M^m m'a offert de le faire en français. En somme analogue à l'école normale ou plutôt à l'école des hautes études — pour l'administration²²³.»

Ce séminaire Mommsen lui consacrait une grande partie de son temps et il constituait une part essentielle de son activité universitaire.

«M. Mommsen (comme du reste un assez grand nombre des professeurs de

²²¹ Stuttgart 9 septembre 1883 B. I. Ms 5764.

²²² Berlin, 15 11 82 B. N. Ms NAF 12922.

²²³ B. I. Ms 5749.

Berlin) habite en dehors de la ville, à une heure de l'Université; la direction de son séminaire, si l'on tient compte de la correction des devoirs, lui demande une journée entière par semaine²²⁴.»

Comme tous les séminaires privés, qui ainsi que l'écrivait Jullian «ont lieu d'ordinaire le soir, à des heures assez indues», il se tenait en fin d'après-midi, chaque mardi de six heures et quart à huit heures²²⁵.

Comme les autres séminaires aussi il était très modestement logé. Il se faisait en effet «dans une petite salle de la bibliothèque universitaire, qui sert d'ailleurs pour d'autres leçons; elle ne renferme pour tout ameublement que des chaises et une grande table autour de laquelle professeur et étudiants sont assis. Le seul privilège du professeur, dans cette salle, est de posséder un écritoire; la chaire et même le fauteuil lui sont refusés: on ne saurait imaginer une simplicité plus grande»²²⁶.

Là le contact avec le maître pouvait être plus intime. Les élèves étaient en effet en petit nombre — une vingtaine²²⁷ — car Mommsen tenait à conserver à son séminaire des dimensions restreintes et n'admettait que peu de membres. Ses auditeurs étaient pour la plupart des étudiants de doctorat, auxquels venaient s'adjoindre quelques docteurs²²⁸ et un ou deux étrangers²²⁹.

Les sujets traités par les membres du séminaire furent pendant le semestre d'été 1883 les suivants: — les écrits des agronomes latins — la position de Domitien sous le règne de son père — les *Periochae* de Tite-Live et les autres abrégés dont Tite-Live est la source indirecte — l'*actio popularis* en droit romain — le *Justitium* — la date et l'auteur des Panégyriques attribués à Eumène — les causes de l'exil de Sénèque — questions d'administration provinciale d'après la correspondance de Cicéron — le patriciat sous le bas-empire — le royaume des Nabatéens — la rédaction des différents sénatus-consultes qui nous ont été conservés²³⁰.

²²⁴ Notes sur les séminaires p. 404.

²²⁵ Notes p. 404. Mommsen cependant continuait volontiers au delà de l'horaire fixé, parfois jusqu'à huit heures et demie Berlin, 28 juin 1883 Lettres p. 354-355.

²²⁶ Notes p. 405.

²²⁷ 20 pendant le semestre d'été 1882, 23 pendant le semestre d'hiver 1882-1883, 17 pendant le semestre d'été 1883 Notes p. 405.

²²⁸ 7 en 1882, 4 en 1882-1883, 3 en 1883 Notes p. 421 n. 1.

²²⁹ 3 en 1882, 1 en 1882-1883, 2 en 1883 Notes p. 421 n. 2.

²³⁰ Notes p. 413. Pendant le semestre d'hiver avaient été corrigés les travaux suivants: — le serment des magistrats romains, — les légendes sur l'arrivée d'Enée en Italie, — La vie de Galba, de Plutarque, comparée aux récits de Tacite et de Suétone, — le *Castrametatio* d'Hygin, — Aurelius Victor et l'*Epitome*, — Les différents récits sur la bataille

«On voit, écrivait Camille Jullian, que dans le séminaire de M. Mommsen, qui s'intitule «Exercices sur l'histoire romaine», toutes les questions qui intéressent l'antiquité latine se trouvent représentées, même les questions philologiques et littéraires. Les études sur les sources des historiens anciens, qui sont si fort en honneur en Allemagne depuis vingt ans, sont peut-être moins cultivées dans le séminaire de M. Mommsen que dans les autres: c'est qu'il a soin de mettre ses élèves en garde contre ce que de telles recherches ont de subtil, d'incertain et de dangereux. Elles occupent néanmoins toujours la place d'honneur. L'histoire du dernier siècle de la République et du premier de l'Empire sont naturellement étudiées de préférence; puis viennent l'administration provinciale et le droit public. Mais le bas Empire n'est pas exclu; il y a toujours chaque semestre au moins un travail qui le concerne: le patriciat, — Stilichon, — les protecteurs. Enfin, il n'est pas rare d'avoir des travaux de droit proprement dit, ce que M. Mommsen voit toujours avec plaisir; de même, M. Fustel de Coulanges nous recommandait sans cesse de ne point séparer l'étude du droit romain de celle de l'antiquité. Il est à remarquer que les travaux épigraphiques, ceux du moins où l'épigraphie tient le plus de place, tendent à devenir de plus en plus rares²³¹.»

Plus encore que les sujets traités cependant c'est surtout la personnalité même du maître, son extraordinaire vitalité, qui faisait le caractère particulier de son séminaire. Dans le rapport de Jullian au ministre elle apparaît à chaque page.

La personnalité de Mommsen était si forte en effet qu'elle éclate jusque dans ces pages sévères consacrées aux travaux des séminaires philologiques allemands. On l'y voit en quelque sorte, grâce au talent d'évocation de Jullian, vivre dans son séminaire: rire de se voir dépassé par la science de ses étudiants et se réjouir des attaques lancées contre lui²³². Le passage en particulier où Camille Jullian évoque d'un trait Mommsen heureux de voir que ses élèves sont plus forts que lui nous le rend parfaitement présent. Au delà, elle nous fait pénétrer jusqu'au plus profond du personnage tel qu'il le connut.

«dans un travail sur le royaume arabe des Nabatéens, écrit-il, un étudiant a dressé la chronologie des rois de cette dynastie à l'aide de la numisma-

de Modène, et en particulier ceux de Cicéron, — le culte de la *Magna Mater* dans le monde romain, — Stilichon, — les sources des écrivains de l'histoire Auguste, — la guerre autour d'Alexandrie, — la province de Commagène.

²³¹ Notes p. 414.

²³² Notes p. 418.

tique araméenne; M. Mommsen avouait qu'il lui était impossible de juger cette partie du travail: «Les jeunes sont plus forts que nous», ajoutait-il en riant. Mais il était loin de se plaindre de ce que l'auteur aît mis tout en œuvre pour traiter la question qu'il avait choisie²³³.»

En dehors de la personnalité même de Mommsen, l'intérêt de son séminaire venait d'abord de la rapidité de son information. En rapport avec tout ce que la science de l'antiquité comptait de savants, en Allemagne et à l'étranger, il était en effet le premier informé de la moindre découverte comme de la plus importante. Camille Jullian en fut à plusieurs reprises le témoin.

«Découvre-t-on une inscription nouvelle de quelque importance, M. Mommsen ne peut s'empêcher d'en parler aux membres de son séminaire. On se rappelle les deux inscriptions africaines de Zama et du Moissonneur, dont il a été si souvent question à l'Académie des inscriptions et belles lettres^{233a}: M. Mommsen en montrait de magnifiques héliogravures à ses élèves, chose étonnante! cinq jours seulement après que de semblables reproductions avaient été présentées à l'Académie²³⁴.»

Il venait ensuite de la sûreté de son jugement. Ce qui faisait surtout l'intérêt du séminaire de Mommsen en effet c'était la correction à laquelle il y procédait des travaux de ses élèves. C'est là, dans la spontanéité d'un travail improvisé, que se manifestaient le mieux l'ampleur de son érudition, la vivacité de sa critique et sa verve naturelle.

«Dans le séminaire de M. Mommsen... la correction d'un travail dure deux heures et présente le plus haut intérêt. Certains mémoires doivent même être corrigés en deux séances, comme l'a été une longue étude sur les abrégés de Tite-Live. M. Mommsen lit le travail chez lui, de même que la «recension» écrite; il met en marge de l'un et de l'autre quelques notes très courtes, pour relever une erreur de fait ou critiquer l'appréciation d'un texte. Il ne donne jamais à l'étudiant, par écrit, un jugement d'ensemble sur son travail. Mais il le critique de vive voix pendant les deux heures que dure la conférence. L'auteur de la dissertation et son correcteur viennent se placer vis-à-vis du professeur; celui-ci donne le titre du travail, les noms de l'auteur et de son *Recensent*, et dit en quelques mots si le travail est bon ou mauvais, s'il témoigne de longues études ou s'il a été fait sommairement. Des

²³³ Notes p. 416.

^{233a} séances des 30 mars et 6 avril 1883 CRAIBL 1883 p. 24, 144 v. aussi séance du 15 juin 1883 p. 175.

²³⁴ Notes p. 421.

critiques sur le style, sur la mise en œuvre, sur la composition, M. Mommsen n'en fait à peu près jamais, comme du reste tous les professeurs allemands.

Il passe ensuite à l'examen des divisions du travail, expose ou blâme celles que l'élève a suivies, mais très rapidement, et entre dans l'étude du sujet lui-même, signale au fur et à mesure qu'ils se présentent les résultats nouveaux, ou les jugements erronés. M. Mommsen n'insiste pas sur les bonnes parties d'un travail, mais il refait entièrement celles qu'il trouve insuffisamment traitées et comble les lacunes. . . . Cependant M. Mommsen a toujours soin d'exposer la question; et, même lorsqu'il ne s'agit que de rectifier des erreurs secondaires, il trouve le moyen de donner quelques indications nouvelles sur la question; en tout cas, il lit toujours les textes qui la concernent. . . .

Quand le travail paraît à M. Mommsen insuffisamment traité, il le refait lui-même d'un bout jusqu'à l'autre; et alors, les deux heures sont consacrées à une véritable conférence, tout autrement intéressante que les lectures régulières de l'Université²³⁵.»

En définitive ce qu'offrait avant tout le séminaire de Mommsen, et c'est ce à quoi Camille Jullian fut le plus sensible, c'était la possibilité de voir se faire la science, de voir s'écrire devant soi cette multitude d'ouvrages, d'articles, de notes qu'il ne cessa de produire²³⁶. Devant ses élèves Mommsen pensait en quelque sorte tout haut. C'est le plus grand avantage qu'attendait Jullian de son séjour à Berlin, c'est l'intérêt primordial qui avait motivé son voyage, c'est ce qu'il devait en retenir surtout.

«M. Mommsen, écrivait-il dans son rapport, est peut-être le «philologue» contemporain auquel un texte ou un sujet peut suggérer le plus d'idées nouvelles. Sa pensée paraît, à tous ceux qui l'ont approché de près, comme en mouvement perpétuel; elle ne se repose jamais, si bien que chaque travail de son séminaire est pour M. Mommsen l'occasion, le motif de réflexions nouvelles sur un problème de la science de l'antiquité. A propos du travail sur les abrégés de Tite-Live, il nous a donné une étude fort ingénieuse et entièrement nouvelle sur les sources du *Breviarium* de Rufius Festus. Un étudiant avait examiné les panégyriques attribués à Eumène, une brochure venait de paraître sur le même sujet: M. Mommsen critique le travail et la brochure, fixe lui-même la date de tous ces panégyriques. Le travail sur les patriciens a été refait complètement, et l'on sait qu'il n'a jamais paru de dissertation quelconque à ce sujet. Ce sont donc en quelque sorte des études exposées par M. Mommsen au moment où il les compose; on assiste même pour ainsi dire

²³⁵ Notes p. 418-419.

²³⁶ Notes p. 420 n. 1.

à la formation, à la naissance d'un de ses articles, à la découverte par lui de quelque fait nouveau. Son séminaire est, pour qui s'occupe de l'antiquité, infiniment riche en révélations de toute sorte; et ceux qui ont pu assister à de telles leçons oublieront difficilement ces heures de vie scientifique et d'enseignement intime²³⁷.»

Mais déjà la fin de l'année universitaire était arrivée. Le maître et ses élèves se rassemblaient une dernière fois.

«Mardi soir, écrivait Camille Jullian à ses parents le jeudi 26 juillet, les élèves de M. Mommsen, moi compris, ont donné un dîner au professeur. C'était dans une salle d'une *Weinstube* (débit de vins) qu'à eu lieu cette touchante cérémonie. Je soupçonne l'organisateur du repas de s'être laissé entièrement voler par le restaurateur. Pour deux marks par tête, nous n'avions que du saumon, de l'oie rôtie (en cette saison!) du fromage et du beurre, le tout très mauvais et en petite quantité. Le vin se payait à part et ressemblait singulièrement à de la bière qui n'aurait pas de goût. Le plus ancien a porté à M. Mommsen un toast qui n'était ému en aucune manière. Le vieux professeur a répondu d'une façon très aimable en buvant à l'ancien monde, aux vieux romains qui réunissaient autour d'une même table les jeunes gens de toutes les nations. On s'est séparé très affamé et très altéré²³⁸.»

L'année berlinoise était terminée.

V L'Histoire des Institutions Romaines

L'histoire des institutions romaines. Le domaine s'était imposé à Camille Jullian dès la Rue d'Ulm. Influence de Fustel de Coulanges sans doute qui, comme directeur, y avait résolument orienté les études historiques vers les institutions²³⁹; influence plus directe d'Ernest Desjardins²⁴⁰ aussi, dont

²³⁷ Notes p. 420.

²³⁸ Berlin, 26 juillet 1883 Lettres p. 361-362. «Chaque année, écrivait Camille Jullian dans son rapport, les membres du séminaire de M. Mommsen se réunissent un soir chez lui, à sa table, et lui rendent quelques semaines après son invitation dans quelque débit de vin renommé. Le professeur traite alors les élèves en camarades, *comilitiones*, et boit à la jeunesse érudite d'aujourd'hui, en rappelant celle d'autrefois «qui vous valait, dit-il une fois, mais ne vous surpassait pas.» Notes p. 421.

²³⁹ Fustel de Coulanges écrivait à Geffroy: «Nous élèves se sont tirés des guerres médiévales comme ils ont pu. Cela n'avait pas été traité à l'Ecole, où l'on ne fait plus guère que l'étude des institutions. N'importe. Ils ont dû répondre passablement à une question qui était faite pour l'ensemble des candidats» B. N. Ms NAF 12922.

²⁴⁰ Camille Jullian lui a consacré une notice où, comme souvent les biographes, il se

il avait été l'élève à l'Ecole²⁴¹ et aux Hautes Etudes²⁴²; goût personnel enfin et surtout mais qui s'inscrivait dans un vaste mouvement scientifique né de la conjonction de plusieurs phénomènes et en particulier du renouveau de l'épigraphie²⁴³.

Le départ à Rome semble avoir été dû à l'influence de Gaston Boissier. Peut-être ne s'imposait-il pas tout à fait pour le genre d'études vers lesquelles s'était déjà orienté Jullian. Mais c'était là un privilège du major de l'agrégation d'histoire qui ne se discutait pas. Surtout, l'Ecole s'était alors, sous la direction d'Auguste Geffroy gagné à ces vues par Charles Giraud²⁴⁴, tournée vers l'épigraphie juridique et l'étude des institutions impé-

décrivait lui même et disait ses propres aspirations en retraçant son existence. Il écrivait notamment: «Il n'a jamais voulu séparer l'étude d'une inscriptions des faits historiques ou administratifs auxquels elle pouvait se rattacher: il n'a jamais aimé l'épigraphie pour elle-même, et il semble, à certains endroits de ses écrits, s'opposer aux épigraphistes de profession. ... ses préférences pour la géographie et l'épigraphie ne l'empêchèrent jamais de les regarder comme des sciences annexes ou mieux préparatoires à l'histoire proprement dite ... plus que personne chez nous, il a étudié sous ses mille faces l'administration civile et militaire des Romains et recommandé l'étude du droit ancien. De tous les pays qui ont obéi à Rome, M. Desjardins en a étudié deux spécialement: l'Italie, le centre de la civilisation antique, et notre pays à nous, la Gaule. Si le point de départ de ses études, — ses deux thèses, — a été l'Italie, il l'a vite abandonnée pour la Gaule, à qui il avait voué les plus fécondes et les plus laborieuses années de sa vie. ... Ce qu'il voulut connaître et faire connaître avant tout, c'était ce qu'il appelait «la patrie gauloise».» C. JULLIAN M. Ernest Desjardins *Revue historique* 1887 t. 33 p. 103-104.

²⁴¹ C'est une leçon dont le sujet lui avait été donné par Desjardins à l'Ecole Normale qui devait devenir sa thèse latine.

²⁴² Camille Jullian assista en 1879-1880, alors qu'il préparait l'agrégation, à la conférence d'*Epigraphie et Antiquités romaines* d'Ernest Desjardins à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Desjardins étudia cette année là dans sa conférence du mardi «les magistratures et les fonctions sénatoriales, les fonctions équestres, le service des finances ainsi que les fermes des contributions indirectes». Sa conférence du vendredi fut consacrée à l'étude des inscriptions relatives à l'administration municipale de la Gaule romaine et à la géographie de l'empire romain. Il y expliqua un certain nombre de monuments relatifs à la cité de Vienne, à Aquae (Aix-les-Bains) et aux bornes milliaires de la Gaule. Rapport sur l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Section des sciences historiques et philologiques 1879-1880 p. 163-164.

²⁴³ H. THÉDENAT *L'épigraphie romaine en France et ses progrès depuis dix ans* Paris Société bibliographique 1879; J. P. WALTZING *Le recueil général des inscriptions latines* (Corpus inscriptionum latinarum) et l'épigraphie latine depuis 50 ans Louvain Ch. Peeters 1892; R. MOWAT *Corpus inscriptionum latinarum* Vol. IX R. C. H. L. 1884 N. S. t. 17 p. 7-9.

²⁴⁴ Charles Giraud (1802-1881) Membre de l'Institut, Inspecteur général des facultés de droit.

riales. Jullian y succédait à Edouard Cuq²⁴⁵ et s'y trouvait avec deux autres agrégés de droit, Vigneaux²⁴⁶ et Poisnel²⁴⁷.

A son arrivée à Rome, Jullian avait hésité un instant sur la direction à prendre.

«J'hésite beaucoup, écrivait-il à ses parents le 2 décembre 1880, entre deux genres d'étude bien différents: ou continuer mes travaux anciens sur la fin de l'empire romain ou me mettre décidément, corps et âme, à étudier les Etrusques, chose absolument neuve, où tout est à découvrir, où l'on peut se ranger tout de suite hors de pair et arriver tout droit à Paris. Seulement il faut découvrir; il faut beaucoup de présomption pour aborder cette étude; mais aussi la gloire peut vous arriver plus vite. ... Je serai décidé avant huit jours²⁴⁸.»

Effectivement il était décidé dès la semaine suivante: il poursuivrait, sur le conseil de Geffroy, dans la direction où il s'était engagé à l'Ecole Normale. Il faisait part de sa décision à ses parents en ces termes:

«J'ai maintenant à peu près arrêté mon travail pour cette année-ci: je ne ferai pas ni de l'étrusque ni de l'osque; je séjournerai définitivement à Rome pendant mes années d'Ecole, indépendamment de quelque voyage qu'il me faudra faire dans la péninsule. Je continuerai mes études sur l'Empire romain au quatrième siècle, études déjà fortement entamées et où je compte bien aller très vite. Ce n'est pas très absorbant, mais on peut trouver pas mal de choses nouvelles. J'en ai déjà causé souvent avec M. Geffroy, qui est tout à fait de mon avis²⁴⁹.»

Dès lors il s'était attaché à ce seul domaine, faisant la connaissance des travaux allemands et découvrant Mommsen. Il devait conserver cette direction dix ans, jusqu'à ce que l'étude de la Gaule romaine l'amène à s'intéresser aux plus lointaines origines de notre passé national.

Le passé romain de l'Allemagne, Camille Jullian l'a à peu près méconnu. Venu à Berlin achever sa thèse et écouter Mommsen il ne pouvait lui accorder grande attention. Mais le fait étonne venant de lui qui a érigé en principe un

²⁴⁵ Edouard Cuq (1850-1934) Professeur-adjoint à la Faculté de droit de Bordeaux, membre de l'Ecole en 1878-1879.

²⁴⁶ Emile Vigneaux (1839-1921) Professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, membre de l'Ecole en 1880-1881.

²⁴⁷ Charles Poisnel-Lantillière (1850-1884). Agrégé à la Faculté de droit de Douai. A Rome dès 1880. Membre de l'Ecole de 1882 à 1884.

²⁴⁸ Rome, 2 décembre 1880 Lettres p. 38.

²⁴⁹ Rome, 9 décembre 80 Lettres p. 41.

mot de Geffroy prononcé au début de son séjour à Rome et dont il devait faire la règle de conduite de sa vie scientifique: travailler le sol où l'on se trouve.

Ses biographes y voient en général l'influence de Vidal de la Blache ce qui n'est pas exclu. Mais si l'on s'en tient aux propres déclarations de Jullian il ne fait pas de doute que cette orientation, qui a amené à l'étude incertaine du passé celtique celui qui aurait pu être un des très grands maîtres des institutions romaines, est due à l'influence de Geffroy.

Jullian le déclarait expressément dans le volume jubilaire de l'Ecole française de Rome où il rappelait l'œuvre de ses membres dans le domaine de l'histoire de l'empire romain.

«Si j'ai, écrivait-il alors, abordé l'Histoire administrative de l'Italie impériale, c'est à la suite d'une inoubliable conversation avec notre directeur d'alors (1880), Auguste Geffroy: «Où que vous ayez jamais à travailler» me dit-il, «travaillez sur le pays où vous vivez. Vous en ferez mieux l'histoire, en vous inspirant sur place des conditions du sol et des coutumes des hommes. Votre histoire sera plus complète et plus proche de la vérité, vivant plus près de la vie des générations disparues, et vous travaillerez avec une joie plus grande, et vous aimerez davantage le livre que vous ferez et les êtres dont vous parlerez. Vous allez passer deux années en Italie: faites de l'histoire italienne.» Je n'ai jamais oublié ce conseil, et, une fois enraciné dans la France, j'ai tenté de faire l'histoire de la Gaule²⁵⁰.»

Le passage a un aspect déclamatoire qui dans le contexte des émotions faciles d'un retour sur la jeunesse farnésienne peut permettre de douter de sa vérité et de sa profondeur. Mais il se retrouve presque exactement dans une lettre adressée à Geffroy dès 1894 qui ne permet plus de douter de la force de cette pensée pour Jullian.

Il écrivait alors de Bordeaux:

«Au fur et à mesure que les années s'écoulent, les leçons de l'Ecole de Rome me paraissent plus précieuses et plus utiles. C'est là surtout que l'on se forme, que l'on se sent travailler et penser. Vous m'y avez, entre autres conseils, donné un avis que je n'ai jamais oublié et qui a dicté toute ma conduite scientifique depuis douze ans: «travaillez le sol où vous êtes, aimez-le et instruisez vous de son histoire.» Peut-être n'avez-vous pas souvenir de cette parole, je me la rappelle encore, vivement et fortement. . .²⁵¹»

Cette parole que Jullian se rappelait si «vivement et fortement» en 1894

²⁵⁰ C. JULLIAN l'Histoire et l'archéologie de l'Italie et de l'Empire romain in L'Histoire et l'Œuvre de l'Ecole française de Rome Paris E. de Boccard 1931 p. 175-176.

²⁵¹ Bordeaux, (de la main de Geffroy: reçu le 2 août 94) B. N. Ms NAF 12935.

il semble qu'il n'en ait plus eu souvenir à Berlin en 1883. Il attacha en effet peu de prix à faire connaître en France les découvertes relatives à l'antiquité romaine faites en Allemagne durant son séjour. Elles furent pourtant nombreuses et auraient dû attirer son attention. Les travaux de terrassement, de construction et de canalisation qui s'effectuaient alors, sur les bords du Rhin en particulier, mettaient en effet au jour de nombreux monuments de valeur. Ce fut aussi à cette époque que des fouilles systématiques commencèrent à être faites, en particulier sur le *limes* romain et que de magnifiques publications furent entreprises²⁵². A tout cela il porta pendant son année à Berlin peu d'intérêt²⁵³. L'intérêt pour le sol allemand ne se fit vraiment jour qu'au terme de son année en Allemagne.

On ne peut pas dire en effet que Camille Jullian ait complètement ignoré cet aspect puisqu'il tint, à la fin de son séjour, à visiter les monuments romains des bords du Rhin avant de rentrer en France.

Alors qu'il séjourne à Hanovre il fait part de cette intention à ses parents²⁵⁴ et la met à exécution dès que, fin août, il se trouve débarrassé de son rapport sur les séminaires des universités allemandes.

«Je suis donc parti de Hanovre le samedi premier septembre, et j'ai voyagé toute la journée pour arriver à Cologne à six heures du soir. Je me suis hâté, naturellement, d'aller visiter la cathédrale, qui est une chose au dessus de toute imagination et, sans contredit, ce qu'il y a de plus beau par toute l'Allemagne. . . . J'ai couru le lendemain matin par la ville. J'ai vu les antiquités romaines du musée; car dès que l'on a passé sur la rive gauche du Rhin, on se retrouve en pays romain et gaulois. A trois heures, j'en avais fini avec Cologne et je partais pour Trêves. . . . J'avais l'intention de m'installer à Trêves pour tout ce mois. J'ai à cet effet cherché pendant deux jours des chambres meublées. Mais quand j'ai vu cette ville si sale, si laide, aux maisons étroites, sans jolies filles, et sans cafés, sans journal français, sans jardins, quand, d'autre part, je n'ai trouvé aucune chambre à ma convenance, je me suis impatienté et je suis parti, tirant au sort entre les villes agréables où je pouvais m'installer, Francfort, Bonn et Stuttgart, et le sort est tombé sur Stuttgart. Cependant je regrette un peu mon impatience. Probablement je me serais

²⁵² H. HAUPT *Allemagne. Travaux relatifs à l'histoire romaine* Revue historique 1881 N. S. t. 17 p. 386-387, 1883 t. 22 p. 114-119, 1885 t. 27 p. 122-135.

²⁵³ «C'est dans le Temps du lundi ou le Journal des Débats du mardi que se trouvent les communications que je fais à l'Institut, quand j'en fais. Il n'y en a pas souvent l'occasion, car le sol de l'Allemagne n'est pas, comme le sol romain, une terre classique, riche en antiquités.» Berlin, 8 février 1883 Lettres p. 303.

²⁵⁴ Hanovre, 16 août 1883 Lettres p. 366.

autant ennuyé, même plus, à Trèves qu'ici. Mais j'avais là de si belles antiquités romaines, des choses telles que Trèves ressemble bien plus à Nîmes qu'à une ville allemande: une porte à double rangée de fenêtres, de trente mètres de haut, un amphithéâtre, des bains, un palais impérial, une basilique; que de restes d'un passé glorieux, du temps où Trèves était la capitale d'une province gauloise et la résidence d'un César! Aussi bien, si la ville a les beautés de Nîmes, elle en a les ennuis, ce qui fait que je suis parti à la recherche d'un pays civilisé²⁵⁵.»

Camille Jullian regretta donc d'avoir quitté Trèves aussi rapidement et souhaite y retourner — ce qu'il devait faire quelques années plus tard²⁵⁶. Mais installé à Stuttgart pour un mois il tenta de mettre au moins son séjour à profit pour quelque article. Il souhaitait y étudier les fortifications de la frontière romaine.

«Je vais, écrivait-il à Fustel de Coulanges, me mettre à étudier ici le *limes* des champs décimatus, auquel le gouvernement wurtembergeois a consacré de magnifiques publications²⁵⁷. Je resterai dans ce but ici jusqu'au premier octobre²⁵⁸.»

Mais il ne semble pas avoir porté à cette étude beaucoup d'ardeur. Le 15 septembre il écrivait à ses parents: «J'ai bien quelque chose à faire avec les antiquités romaines du Württemberg. Mais la bibliothèque où je puis travailler est fermée à cinq heures²⁵⁹.» Et l'étude en resta là.

Ce périple raté, cette publication avortée ne peuvent donc compter comme la marque d'un intérêt réel pour le sol allemand. Et c'est un unique article que Jullian lui aura en définitive consacré.

Un seul article est donc directement issu du séjour de Camille Jullian en Allemagne. Mais cet article, s'il est bref, fut le grand événement scientifique de son année à Berlin et a son histoire.

Mêlé aux milieux archéologiques Jullian fut l'un des premiers à apprendre, fin 1882, la découverte d'un poisson d'or appartenant à l'art grec archaïque en Lusace. Il envoya aussitôt une note à Auguste Geffroy à ce sujet qu'imprima l'Académie des inscriptions dans le compte-rendu de ses séances.

²⁵⁵ Stuttgart, 8 septembre 1883 Lettres p. 371-372.

²⁵⁶ Lettre de Jullian à Geffroy Trier, den 6 septembre 1888 B. N. Ms NAF 12922.

²⁵⁷ Württembergische Vierteljahrshefte für Landesgeschichte, Stuttgart. La revue paraissait depuis 1878.

²⁵⁸ Stuttgart, 9 septembre 1883 B. I. Ms 5764.

²⁵⁹ Stuttgart, 15 septembre 1883 Lettres p. 375.

ces²⁶⁰. Or la découverte avait été tenue secrète en Allemagne et les journaux allemands démentirent l'information qui leur venait de France.

Il écrivait à ses parents le 1^{er} février 1883 :

« Vous vous rappelez la note que j'avais envoyée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, relative à un poisson en or qu'on avait trouvé dans la Lusace. Le plus grand des journaux de Berlin, avant-hier, a reproduit ma note, disant que ce poisson était un « canard », puisqu'il n'en avait jamais été question dans les journaux allemands. Vous comprenez mon ennui. Mais hier ce même journal publie une note rectificative très détaillée, qui confirme pleinement ce que j'avais dit. Les journaux allemands sont fort étonnés et fort ennuyés de ce que cette découverte (qui est d'une importance de premier ordre) ait été connue plus tôt en France qu'ici²⁶¹. »

et le lendemain à Fustel de Coulanges :

« J'avais annoncé il y a huit semaines à l'institut la découverte d'un poisson d'or (art grec archaïque) à Guben près de Francfort sur l'Oder. C'est une merveilleuse trouvaille, d'abord à cause de l'objet lui-même, puis parce qu'il a été rencontré presque aux portes de Berlin. Je ne comprends pas le mystère qu'on a voulu faire au sujet de la découverte; l'objet a été acheté par le musée: il n'est pas exposé, et nul n'en a encore parlé. Aussi les journaux allemands ont été fort mécontents d'apprendre cela par les journaux français et, sans me nommer, m'ont donné quelques coups de patte, disant que je me trompais du tout au tout. J'ai été un moment fort embarrassé, persuadé que j'avais induit en erreur l'Institut. Et cependant j'avais entendu raconter le fait par M. Schoene, le directeur du Musée, à M. Mommsen. Mais le lendemain du jour où j'avais lu cette très perfide note dans la Gazette de Voss, la même Gazette recevait une note très longue (émanant, à n'en pas douter, ou de M. Schoene ou de son collègue M. Conze) qui rectifiait l'assertion du jour et me donnait pleinement raison.

A l'aide de cette note et d'autres renseignements, j'ai rédigé une petite communication que je viens d'envoyer à M. Dumont. Il m'est toujours difficile de comprendre pourquoi on n'a pas donné à cette découverte toute la publicité désirable: il est cependant probable qu'on voulait la réserver pour une occasion solennelle, par exemple pour la solennité des Noces d'argent du

²⁶⁰ séance du 22 décembre Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions 1882 p. 279 (R. C. H. L. 1883 N. S. t. 15 p. 19-20).

²⁶¹ Berlin, 1^{er} février 1883 Lettres p. 302-303.

Kronprinz qui préoccupe tout Berlin et qu'on célébrera, je crois, le 28 février²⁶².»

La deuxième communication de Jullian fut lue à l'Académie le 2 février²⁶³. Peu après, le 7 février, il pouvait enfin admirer la trouvaille qu'il avait faite connaître au monde scientifique français et par là, bien involontairement, au public allemand. Il écrivait le lendemain à ses parents: «J'ai vu hier le poisson, qui est en or et une magnifique chose²⁶⁴.»

Ce rôle d'informateur Camille Jullian devait, en dehors de cette grande affaire, le tenir à trois reprises.

Le 22 décembre 1882 il faisait connaître à l'Académie des inscriptions l'arrivée à Berlin de sept caisses d'antiquités expédiées d'Olympie, contenant des objets trouvés en double au cours des fouilles²⁶⁵.

Le 1^{er} mars 1883 il écrivait à Florian Vallentin²⁶⁶, le fondateur du Bulletin épigraphique de la Gaule, une brève lettre à propos des manuscrits de la collection Hamilton achetés par le gouvernement prussien et dont l'un contenait une lecture de l'inscription des Thermes de Reims plus complète que celle qui était connue jusqu'alors²⁶⁷.

Enfin et surtout, le 1^{er} juin il envoyait au *Temps* une lettre signée C. J. dans laquelle il faisait part des résultats du voyage de Johann Schmidt en Afrique du Nord²⁶⁸. Mais ce n'était là que prétexte à exposer une idée qui était en fait semble-t-il une idée de Mommsen lui même, telle qu'il l'avait exprimée au cours de la fête de Winckelmann et sans doute à plusieurs re-

²⁶² Berlin, 2 Février 1883 B. I. Ms 5764.

²⁶³ séance du 2 février 1883 CRAIBL 1883 p. 8-9 (R. C. H. L. 1883 N. S. t. 15 p. 139); Détails complémentaires à la note lue par M. Geffroy dans la séance du 22 décembre 1882, et relative à la découverte d'un poisson en or faite en Allemagne dans le courant du mois d'octobre 1882 CRAIBL 1883 p. 46-47.

²⁶⁴ Berlin, 8 février 1883 Lettres p. 303.

²⁶⁵ CRAIBL 1882 p. 278; R. C. H. L. 1883 N. S. t. 15 p. 19.

²⁶⁶ Florian Vallentin (1851-1883) Procureur de la République à Carpentras, fondateur en 1881 du Bulletin épigraphique de la Gaule. Il devait mourir le 20 mai 1883 au retour d'un voyage en Italie.

²⁶⁷ C. JULLIAN L'Inscription des Thermes de Reims Bulletin épigraphique de la Gaule 1883 T. 3 p. 94.

²⁶⁸ En 1882 Johann Schmidt, alors professeur à Halle, parcourut l'Afrique du Nord de Tunis à Oran afin de vérifier les inscriptions nouvellement découvertes. Il publia à son retour dans l'*Ephemeris epigraphica* de 1884 un supplément de 1078 textes au Corpus. J. SCHMIDT Bericht an die Königliche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, über die im Auftrag derselben im Winter 1882/83 ausgeführte epigraphische Reise nach Algier und Tunis Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1883 p. 607-616.

prises depuis lors devant Jullian: la nécessité d'une grande revue épigraphique en France.

«M. le docteur Schmidt, de l'Université de Halle, écrivait Jullian, avait été chargé par l'Académie des sciences de Berlin d'une mission épigraphique dans l'Afrique septentrionale. La moisson qu'il en rapporte est fort riche: près de 4000 inscriptions latines qui vont être imprimées comme supplément au huitième volume du *Corpus inscriptionum latinarum*. . . . Toutefois, notre joie n'est pas sans mélange.

Le huitième volume du *Corpus* a rendu inutile le *Recueil des Inscriptions latines de l'Algérie*, de M. Léon Renier; le supplément rendra inutiles les derniers tomes des différentes revues algériennes. Et, quand l'*Ephemeris Epigraphica* (publiée à Berlin par la Commission du *Corpus*) se mettra à réimprimer toutes les inscriptions que nos explorateurs scientifiques découvrent en Algérie et en Tunisie, les revues où ils les éditent n'auront plus leur raison d'être pour les épigraphistes. . . . qu'on y songe un peu, les inscriptions algériennes paraissent dans toutes sortes de recueils: on pourrait en compter plus d'une demi-douzaine où elles se trouvent dispersées. Il est difficile de se les procurer, il est ruineux de s'y abonner . . . Le plus simple est évidemment de patienter quelques mois et d'attendre l'*Ephemeris epigraphica* ou les suppléments du *Corpus*.

Mais il y a quelque chose de plus pratique et de plus patriotique. Il faudrait, par exemple, qu'une de ces revues prît sur elle de rééditer *toutes* les inscriptions africaines parues dans *tous* les autres recueils. Pourquoi un de nos épigraphistes de profession, j'entends un de ceux qui ont déjà su découvrir et interpréter leurs découvertes, ne se chargerait-il pas d'éditer, au fur et à mesure de leur apparition ou de leur publication, les nouvelles inscriptions de la Gaule et de l'Afrique? Bien entendu, il importerait qu'une pareille entreprise fût secondée, sinon par les fonds du Ministère, du moins par les conseils de l'Institut. Elle ne rendrait pas inutiles les recueils d'Algérie ou de France: elle centraliserait leurs résultats épigraphiques, elle les compléterait l'un par l'autre, puisque aussi bien ils conserveraient leur caractère local et la liberté, la variété de leurs travaux. Ce serait donc notre *Ephemeris epigraphica*. . . .

Loin de nous la pensée de nous plaindre des uns et des autres! Ils ont fait leur devoir scientifique et on doit les remercier sans arrière-pensée. A nous de faire le nôtre! Jusqu'ici nos recueils ont surtout servi à préparer le *Corpus*, qui les a rendus inutiles. Le *Corpus* est achevé maintenant, ou peu s'en faut. Prenons au moins l'initiative de le continuer pour ce qui fut la Gaule et l'A-

frique romaines, pour ce qui est maintenant la France. Travaillons donc chez nous, si nous ne voulons pas que nos voisins viennent y travailler²⁶⁹.»

L'article provoqua aussitôt une polémique que Jullian n'avait certes pas recherchée mais qui n'était pas cependant imprévisible.

A la suite de son article en effet la *République française* du 19 juin publia une lettre adressée de Bône et signée M. S., d'un ton très vif, qui constituait une attaque en règle des jeunes savants envoyés en Tunisie par l'Académie des inscriptions.

Déjà, l'année précédente, le même journal avait donné un article du même correspondant sur le *Corpus inscriptionum latinarum Africae* où il s'en prenait très violemment à Mommsen et Wilmanns²⁷⁰.

A l'occasion de l'article de Jullian, qui était pourtant éminemment patriotique et préconisait pour l'épigraphie française les moyens de faire œuvre propre, il attaquait directement les jeunes archéologues français auxquels le ministère avait confié des missions épigraphiques en Tunisie, qu'il accusait de s'être mis au service de l'Allemagne.

«Il faut, écrivait-il, que l'on sache une bonne fois que plusieurs de nos chargés de mission, en Tunisie et ailleurs, sont les courtiers de l'Allemagne. C'est une bonne recommandation, dans une partie de ce monde savant, qu'un éloge, même dédaigneux, de M. Mommsen, et, sans être fier, on peut s'en servir pour obtenir, au retour, une prébende archéologique.» La correspondance se terminait par un éloge appuyé du Bulletin de correspondance africaine qui permet d'en supposer l'origine²⁷¹.

C'étaient là des accusations qu'une revue aussi germanophile que la Revue critique d'histoire et de littérature ne pouvait laisser passer sans y répondre. La Revue, jugeant que «cette lettre constitue une diffamation injurieuse autant qu'injuste à l'adresse des missionnaires de l'Académie des Inscriptions en Tunisie» et attachant «trop de prix à la dignité de la science et des savants français pour laisser, sans la traiter comme elle mérite, une pareille incartade» inséra en réponse la note, anonyme, d'un de ses collaborateurs.

«Si M. S. se permet de pareils propos, écrivait celui-ci, c'est simplement parce que les jeunes missionnaires de Tunisie font ce que l'intérêt de la science

²⁶⁹ A propos des inscriptions latines d'Algérie et de Tunisie. Lettre signée C. J. et adressée de Berlin le 1er juin 1883 Le Temps, samedi 9 juin 1883. Reproduite dans le Bulletin épigraphique de la Gaule 1883 T. 3 p. 208-209 et la Revue critique d'histoire et de littérature 1883 N. S. t. 16 p. 13-14.

²⁷⁰ M. S. Le VIII^e volume du Corpus inscriptionum latinarum La République française 19 décembre 1882.

²⁷¹ La République française 19 juin 1883.

exige qu'ils fassent; après avoir communiqué leurs découvertes à l'Académie des Inscriptions, qui les publie, ils ne refusent pas de les faire connaître au maître de l'épigraphie latine en Europe, à M. Mommsen, qui doit les publier à son tour dans le recueil général des inscriptions latines. En blâmant cette manière loyale de procéder, M. S. essaie de faire croire à ses lecteurs qu'il n'est inspiré, lui, que de sentiments patriotiques; mais il ne réussira à donner le change qu'à des naïfs et l'on reconnaîtra, sans grands efforts de perspicacité, qu'il obéit à de tout autres sentiments²⁷².»

L'essentiel des travaux de Camille Jullian fut donc consacré à des recherches que, à dire vrai, il aurait pu mener à bien partout ailleurs et d'abord à ses thèses.

Par un prodige de travail dont il n'est pas d'autre exemple dans les annales de l'Ecole française de Rome les thèses de Camille Jullian étaient presque achevées à son départ d'Italie²⁷³.

De Milan il écrivait le 17 octobre à Geffroy: «Je continue à mettre mes thèses sur pied. Elles seront déposées le 1^{er} janvier, j'ose l'espérer²⁷⁴.»

Et de Berlin, le 31, à Fustel de Coulanges: «Je finis ma thèse. Dans quelques semaines elle sera prête à être envoyée. Vous devinez, mon cher maître, avec quelle crainte je songe à sa destinée. Dieu veuille qu'elle ait au moins un parrain favorable²⁷⁵!»

Sa thèse française occupe alors le plus clair de son temps et mobilise toute son énergie. C'est d'elle surtout qu'il est question dans sa correspondance, bien plus encore que de l'enseignement de Mommsen.

«Je pousse vigoureusement ma thèse, écrit-il en novembre à ses parents. Je n'ai plus à m'occuper que de la sixième et dernière partie et de la préface²⁷⁶.»

Début décembre le travail était presque achevé et il s'inquiétait auprès de Fustel de Coulanges, à qui il demandait de bien vouloir parrainer ses travaux, de la marche à suivre pour déposer sa thèse auprès de la Sorbonne.

«Il me reste encore à traduire en latin ma thèse Des Protecteurs, et à transcrire une quarantaine de pages de la thèse française. Cette dernière sera donc entièrement prête dans une quinzaine. J'ai fait quelques mots de pré-

²⁷² R. C. H. L. 1883 N. S. t. 16 p. 15. Le Bulletin critique répondit par quelques lignes de l'abbé Thédénat Bulletin critique 1883 t. 4 p. 277.

²⁷³ Rome, 22 juin 1882 Lettres p. 242; Rome, 28 juin 1882 Lettres p. 244.

²⁷⁴ Milan, 17 octobre 1882 B. N. Ms NAF 12922.

²⁷⁵ Berlin, 31 octobre 1882, B. I. Ms 5764.

²⁷⁶ Berlin, 23/11, 1882 Lettres p. 275.

face, pour en expliquer l'objet et en délimiter le cadre. Je prends la liberté, Monsieur, de vous les envoyer²⁷⁷.

Je craindrai (sic) de vous importuner, Monsieur et cher maître, en vous priant de m'indiquer quelle formalité il me reste à remplir pour déposer mes thèses. Dois-je les envoyer directement à la Sorbonne, ou à celui qui voudra bien se charger de les lire? J'ignore absolument comment il faut procéder. Surtout, j'ignore qui assumera la tâche ingrate de lire ma thèse française: s'il m'était permis de souhaiter un lecteur, je voudrais que celui-là la jugeât à qui elle est dédiée. Mais, Monsieur je n'oserais jamais vous priver d'un temps que l'école [Normale] et la science revendiquent pour leurs à plus juste titre. La seule excuse que j'ai pour formuler ici ce souhait, c'est que je vous ai trop souvent entretenu de ma thèse, c'est aussi qu'elle est courte, très courte. J'ai voulu que l'idée principale apparût dès le commencement et pût-être suivie jusqu'à la fin: j'ai retranché tous les détails accessoires. Ce n'est pas un tableau complet de l'administration de l'Italie que j'ai voulu donner: il y a des lacunes; mais je ne pouvais les éviter sans détruire l'unité de mon travail²⁷⁸.»

Dès les premiers jours de 1883, la thèse française était terminée et il pouvait l'envoyer à Fustel de Coulanges²⁷⁹.

Celui-ci lui ayant répondu qu'il acceptait de la lire, Camille Jullian lui en exposait le sens général et tentait d'en excuser par avance les défauts.

«Merci, écrivait-il le 28 décembre, de votre lettre, trop gracieuse et trop bonne. Vraiment j'ai honte en pensant que je vais vous enlever de ce temps qui est si précieux. Je suis trop convaincu que ma thèse ne contient rien de nouveau. Les faits sont partout: je cherche à les apprécier autrement. Je suis de plus en plus persuadé de ma conclusion, très banale il est vrai, que la politique des empereurs a été éminemment conservatrice en Italie. Je ne vais pas jusque à (sic) dire que les villes étaient plus libres sous Justinien que sous Auguste: je ne le dis pas, ou du moins *je ne le dis pas encore*. Mais je crois que je pourrai le prouver un jour.

Quoique ma thèse soit finie, je revois chaque point. Si elle exige-ce qui n'est que trop certain — quelques remaniements, je serai (sic) prêt à les faire immédiatement. Il me semble, malgré ce que j'ai dit dans ma préface,

²⁷⁷ Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains 43 av. J. C.-330. Le texte définitif a été modifié, peut-être d'après les remarques de Fustel de Coulanges. B. I. Ms 5764.

²⁷⁸ Berlin, 3 décembre 1882 B. I. Ms 5764.

²⁷⁹ Berlin, 11 janvier 1883 Lettres p. 293.

que je devrai ajouter quelques pages sur les curies. Il me faut étudier des livres d'économie politique difficiles à trouver, par exemple les travaux de Rodebertus. Vous aurez la bonté de me dire, Monsieur, si je dois ajouter ces pages. Oh! que j'ai peur de votre jugement, et que je suis ému en envoyant ce manuscrit sur lequel j'ai travaillé trois ans et demi. Mon excuse est dans la conviction profonde que j'ai: c'est pour cela que j'ai écrit si peu, j'ai voulu élaguer tout ce qui n'ajoutait pas à cette conviction.

Le style est abominable. Lire toujours et toujours de l'allemand vous fait facilement oublier votre langue, surtout, quand, en ma qualité de Marseillais, je la parlais déjà si mal. Il y a certaines indications bibliographiques qui manquent en note. Il me faudrait attendre des journées pour me les procurer. Je pourrai facilement les ajouter quand le manuscrit me reviendra. Je ne suis malheureusement pas dans les conditions de travail qu'il faudrait pour ce genre de notes, et, pour avoir la date d'un livre, il me fait quelquefois attendre quatre semaines à l'Université. Pardonnez-moi donc d'avoir laissé quelques blancs dans les notes. . . .

Je traduis mes «*Protectores*» . . . Je travaille surtout l'allemand, je relis les livres où j'ai puisé ma thèse; je fais connaissance avec une infinité de brochures allemandes, qui ne m'apprennent rien²⁸⁰.»

«Et maintenant, écrivait-il à ses parents le même jour, me voilà face à face avec un des événements les plus importants de mon existence. M. Fustel de Coulanges vient de m'écrire qu'il accepte de lire et de juger ma thèse de doctorat. Je dois l'envoyer au doyen de la Sorbonne. Que d'émotion à la voir partir, et quel sort aura-t-elle? Me voilà pour huit mois d'émotions²⁸¹!»

Il ne lui restait alors qu'à traduire en latin sa thèse sur les *Protectores*.

Le 7 décembre 1882 il demandait à ses parents de lui envoyer un certain nombre d'ouvrages et en particulier un dictionnaire latin-français²⁸².

Ces livres étant arrivés le mardi 19 décembre «je me suis, écrivait-il, immédiatement mis à traduire ma thèse du français en latin, ce qui est bien la besogne la plus fastidieuse que vous puissiez imaginer²⁸³.»

Ce travail il l'entreprenait avec ardeur mais aussi avec peu d'intérêt.

Le 4 janvier il écrivait à ses parents: «Ma thèse latine m'ennuie. C'est un travail, en effet, bien assommant²⁸⁴.»

²⁸⁰ Berlin, 28 décembre 1882 B. I. Ms 5764.

²⁸¹ Berlin, 28 décembre 1882 Lettres p. 290.

²⁸² Berlin, 7 décembre 1882 Lettres p. 282.

²⁸³ Berlin, 21 décembre 1882 Lettres p. 286.

²⁸⁴ Berlin, 4 janvier 1883 Lettres p. 292.

Le 11: «Je continue à traduire ma thèse latine, ce qui continue également de m'agacer fort²⁸⁵.»

Le 18 enfin: «Je continue à traduire ma thèse latine²⁸⁶.»

A ce rythme dès le 25 janvier 1883 la traduction était terminée et il pouvait écrire: «Je vais avoir dans quelques heures l'esprit un peu plus libre. Ma thèse latine sera achevée, expédiée à Paris où elle rejoindra la thèse française. Il ne me restera plus qu'à attendre le jugement de ces messieurs de la Sorbonne²⁸⁷.»

Après trois années d'efforts constants il se trouvait alors rendu à la pleine liberté.

«Jeudi dernier, écrivait-il à ses parents le 1^{er} février, a été un très beau jour pour moi et très agréable... j'ai expédié à Paris ma thèse latine, et j'ai pu dire un dernier adieu à ma préparation au doctorat... Voilà donc mes travaux de trois années terminés²⁸⁸.»

Entre-temps, dès la fin janvier, Fustel de Coulanges, après avoir lu sa thèse française, lui avait envoyé une longue lettre pour lui faire part de ses observations. Camille Jullian y répondait le 2 février en ces termes:

«Monsieur et cher maître,

Je vous suis profondément reconnaissant de la peine que vous avez bien voulu vous donner de lire et de juger ma thèse! Que je serai heureux si elle n'était pas indigne de celui qui m'a fait entrer dans cette voie d'histoire et de science où il y a tant à faire pour l'amour de la vérité et aussi de la patrie...

Je vous remercie vivement, Monsieur, des critiques que vous voulez bien m'adresser. J'ai eu tort de ne point citer la *Notitia*: cela tient un peu à l'idée que je me fais de l'origine des manuscrits qui nous l'ont transmise: la *Notitia* n'est point, autant qu'il m'est permis de le croire, une pièce officielle, mais le résumé est la compilation de pièces officielles... Je compte d'ailleurs un jour reprendre toute cette question à propos des manuscrits du document.

Je me rendais bien compte, en effet, qu'il y avait une grande lacune dans ma thèse. Je lui ai évidemment donné une forme trop abstraite: l'étude de la vie municipale eût ajouté à l'intérêt, sans embarrasser le raisonnement. Mais je réservais cela pour la soutenance. — M. Friedländer, a dans la

²⁸⁵ Berlin, 11 janvier 1883 Lettres p. 293.

²⁸⁶ Berlin, 18/1 83 Lettres p. 296.

²⁸⁷ Berlin, 25 janvier 1883 Lettres p. 298.

²⁸⁸ Berlin, 1^{er} février 1883 Lettres p. 300.

Deutsche Rundschau de 1879, écrit un article sur la vie municipale en Italie, très complet, trop complet. Il est impossible de voir, d'après cet article, en quoi la vie municipale différerait en Italie et dans la province. C'est qu'en somme il n'y a qu'une différence: les *alimenta* qui n'existent qu'en Italie, et la sollicitude particulière que les princes ont apportée aux travaux publics en Italie.

Il m'a été impossible jusqu'ici de trouver trace d'assemblée provinciale en Italie, ce qui ne prouve pas qu'il n'y en a pas eu. Je crois, réflexion faite, qu'il y en a eu: mais il m'a été totalement impossible de le prouver. Je ne désespère pas d'arriver à le faire. Par exemple, cette assemblée religieuse entre les Ombriens et les Toscans, qui date d'avant la conquête romaine et que mentionne encore un rescrit de l'empereur Comtana, ne devint-elle pas aussi politique lorsque l'Ombrie et la Toscane formèrent une seule *provincia*. En tout cas, il me paraît indiscutable que c'est cette union religieuse des deux peuples qui a entraîné leur union administrative: c'est là un fait capital^{288a}.

J'ai adressé il y a une huitaine à Monsieur le Doyen ma thèse latine *De protectoribus et domesticis augustorum*. Elle doit déjà être en lecture. Elle est relativement longue: le sujet m'a en effet tout particulièrement intéressé, parce qu'il était entièrement nouveau. C'est un chapitre vraiment curieux de l'histoire des privilèges au quatrième siècle que cette constitution d'une garde-noble où l'on n'entre que chevalier ou clarissime, dont tous les membres ont le grade de primipile, reçoivent 3000 *aurei*; et sont employés par l'empereur aux plus délicates missions politiques. C'est une sorte de haute police d'Etat, dans la main de l'empereur qui s'en sert le plus souvent pour traiter les choses publiques un peu *contra jus et fas*, comme dit Ammien²⁸⁹.»

Dès lors une époque de la vie de Camille Jullian était terminée.

«Rien de particulier cette semaine, écrivait-il le 8 février à ses parents, je continue à travailler doucement en attendant le printemps. Je vais bientôt avoir de la besogne, avec l'impression de mes thèses. Je n'ai pas encore de nouvelles de ma thèse latine, mais je n'ai pas beaucoup d'inquiétude à ce sujet. M. Fustel vient de m'écrire au sujet de la thèse française, pour me dire qu'il en était très content. A l'heure qu'il est, j'estime que l'une et l'autre ont été visées et acceptées par le doyen et le recteur, et je me considère comme admissible au doctorat. Il ne me reste plus qu'à attendre sans m'impatienter le jour de la soutenance²⁹⁰.»

^{288a} L'idée est longuement développée dans la conclusion de sa thèse. C. Jullian *Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains* p. 208-210.

²⁸⁹ Berlin, 2 février 1883 B. I. Ms 5764.

²⁹⁰ Berlin, 8 février 83 Lettres p. 303-304.

Et le 15 février: «Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, j'ai commencé une existence des plus calmes et des moins agitées qu'il soit possible d'imaginer, puisque mes grands travaux sont finis et que les articles dont je m'occupe sont absolument sans importance²⁰¹.»

«Mes grands travaux sont finis.» Ce n'était là qu'une façon de parler car il lui restait à assurer le travail fastidieux de la correction des épreuves, rendu plus difficile encore par l'éloignement, sa thèse s'imprimant à Toulouse. Mais pour l'essentiel en effet il se trouvait libéré de la rédaction de sa thèse française et de la traduction de sa thèse latine, dont le poids avait pesé si lourd sur les premiers mois passés à Berlin.

Désormais il allait se consacrer entièrement aux enseignements de Mommesen et d'abord mettre à profit les vacances de l'université pour se rendre à Vienne auprès de Hirschfeld.

Son départ fut cependant, comme il l'expliquait à ses parents le 1^{er} mars, retardé par l'envoi tardif qui lui fut fait de ses thèses par la Sorbonne.

«Je ne suis pas encore parti, et à mon grand regret. C'est la faute à (sic) mes thèses. Avant de quitter Berlin, je croyais prudent d'en attendre le retour: je devais les corriger et les renvoyer à l'imprimeur. Il y a eu du retard, je ne les ai pas encore. M. Geffroy m'annonce qu'elles m'arriveront à la fin de cette semaine; si bien que je ne crois pas pouvoir partir avant dimanche au plus tôt. J'ai d'ailleurs un grand mois et demi devant moi jusqu'au premier avril pour faire mon voyage, et je ne regrette pas trop ce contretemps²⁰².»

Enfin la thèse française arrivait à Berlin, qu'il renvoyait aussitôt à l'imprimeur.

«Ma thèse française n'est arrivée que vendredi matin. J'ai été d'autant plus heureux de la recevoir qu'elle était suivie du visa du doyen et du recteur et du timbre de la Sorbonne portant: *vu et permis d'imprimer*. J'ai passé les deux journées de vendredi et de samedi à la revoir, à y ajouter quelques notes et à compléter certains chapitres. Comme j'avais les additions toutes prêtes, cette besogne ne m'a pas donné beaucoup de peine; j'ai eu surtout à coller des bouts de papier au bas des pages. Samedi soir, j'ai renvoyé de nouveau le manuscrit à l'éditeur, en le priant de l'envoyer le plus tôt possible à l'imprimeur. Voilà une affaire finie. Mais j'attends avec assez d'impatience ma thèse latine. M. Geffroy m'a écrit un mot à son sujet: il l'a lue ou plutôt il a donné son visa sans la lire, car il avait étudié ma thèse latine lorsque je

²⁰¹ Berlin, 15 février 1883 Lettres p. 305-306.

²⁰² Berlin, 1^{er} mars 1883 Lettres p. 307-308.

l'ai envoyée, il y a deux ans, à l'Institut comme mémoire d'Ecole de Rome. Je l'ai prié de me l'adresser à Prague, où j'irai la recevoir et la revoir²⁹³.»

Camille Jullian quittait alors Berlin. Comme prévu il trouvait à Prague sa thèse latine, qu'après avoir rapidement complétée il adressait à un de ses amis pour qu'il la relise et la corrige²⁹⁴.

Les thèses allaient s'imprimer lentement, les épreuves devant faire de Toulouse à Berlin et de Berlin à Toulouse un long chemin, sans cependant que les déplacements de Jullian aient eu en définitive trop d'incidence sur l'achèvement du travail.

Avant même leur soutenance, Geffroy leur assura dans la *Revue des Deux Mondes*, à l'occasion d'un article sur les travaux de l'Ecole française de Rome, une large publicité.

«La plupart des études d'antiquité romaine, écrivait-il dans le numéro du 1^{er} juin 1883, tendent naturellement aujourd'hui vers la période de l'empire parce que les récentes découvertes épigraphiques l'éclairent d'une lumière nouvelle, et parce que l'examen en est d'ailleurs d'un intérêt très général. Il n'y a pas une des grandes nations de l'Europe occidentale qui ne retrouve, en observant la lente formation de cette vaste monarchie administrative, quelqu'une de ses origines. Les travaux de M. Camille Jullian apporteront . . . de nouveaux traits au tableau de cette formation. . . il s'est servi avec succès des textes épigraphiques et juridiques: il a su acquérir, par un travail résolu et une sévère méthode, les connaissances que ne donne pas assez à l'avance notre éducation classique. En s'occupant de retracer la condition de l'Italie sous l'empire, depuis le partage en régions sous Auguste, il a proposé des conclusions qui paraîtront importantes et neuves sur les célèbres documens de géographie et de statistique attribués à cet empereur et à son ministre Agrippa. Il a recherché comment s'est faite l'assimilation de l'Italie à la condition provinciale. L'Italie a dû subir l'impôt, comme le reste de l'empire. Au lieu d'être gouvernée, comme autrefois, par des magistrats de Rome, elle s'est vu administrer par des délégués du prince. Elle a vu, du démembrement de ces magistratures supérieures désormais dédaignées, naître des curatelles auxquelles elle a été soumise; elle a perdu son immunité politique. Mais ces changemens n'ont fait que constituer la principale phase de l'évolution administrative et monarchique, au profit du bon ordre et du bien-être général; ces réformes ont été protectrices bien plutôt qu'oppressives; elles ont été les assises du ferme édifice social que l'invasion des bar-

²⁹³ Dresden, 7 (mercredi) mars 1883 Lettres p. 309-310.

²⁹⁴ Vienne 20 mars 1883 Lettres p. 319.

bares ne pourra renverser entièrement. — M. Jullian achève en ce moment à Berlin sa mission commencée en Italie. Ses divers mémoires aujourd'hui sous presse, et dont nos *Mélanges* ont publié des fragmens, paraîtront fort au courant de la science, et d'une critique précise, qui traduit des recherches vraiment personnelles et conduit l'auteur à des résultats nouveaux²⁹⁵.»

La thèse française²⁹⁶ caractérise bien la démarche intellectuelle de Jullian.

La question était d'emblée très nettement posée. «Il s'agit, écrivait-il, . . . de montrer surtout par quelle série de mesures les empereurs ont introduit en Italie les charges et l'administration de la province²⁹⁷.»

Dédiée à Fustel de Coulanges, elle tentait de prouver contre l'érudition allemande une hypothèse bien française.

«Il n'est point question, écrivait Jullian, dans les pages que M. Fustel de Coulanges a consacrées à l'empire romain de l'administration de l'Italie. Elles ont cependant plus servi à ce travail qu'aucun des livres qu'on vient de citer. On a répété bien souvent, en Allemagne surtout, que la transformation de l'empire romain en monarchie pure entraîna la perte des libertés municipales comme des libertés politiques. Mais la tyrannie au centre ne suppose pas toujours la tyrannie aux extrémités: autocratie n'est pas synonyme de centralisation. M. Fustel de Coulanges l'a montré. On s'est inspiré de ses idées et de ses leçons pour essayer d'étudier, après tant d'autres, l'administration de l'Italie; c'est avant tout un devoir de reconnaissance que de lui dédier ce livre, quelque imparfait qu'il soit²⁹⁸.»

Mais pour prouver cette thèse il faisait appel à une bibliographie allemande pour l'essentiel où se trouvaient cités, dans la seule préface, neuf fois Mommsen et trois fois Hirschfeld.

Camille Jullian partait d'une considération fort simple: l'Italie sous Auguste n'est pas une province, sous Constantin elle est province. Il tentait alors de déterminer la façon dont s'est fait le passage de l'un à l'autre état. C'était en définitive se proposer de décrire l'évolution qui fit passer l'Italie de la condition privilégiée qui était la sienne à la fin de la république

²⁹⁵ A. GEFFROY L'Ecole française de Rome. Ses premiers travaux I Antiquité classique R. D. M. 1883 3e P. t. 57 p. 677-678.

²⁹⁶ C. JULLIAN Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains 43 av. J.-C.-330 ap. J.-C. Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la faculté des lettres de Paris Paris E. Thorin 1883 in-8° de 216 p. Elle forme le fascicule 37 de la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome (1884).

²⁹⁷ Les transformations politiques de l'Italie p. 1-2.

²⁹⁸ Les transformations politiques de l'Italie p. 5.

au régime de droit commun qui s'y trouva substitué au IV^e siècle. Jullian mettait particulièrement l'accent dans cette évolution sur les transformations éprouvées par le système fiscal avec l'introduction d'impôts directs et indirects en Italie et surtout sur la création de nouvelles magistratures dans les villes qui firent subir une mutation profonde à l'ancienne organisation municipale.

La grande idée de Jullian, la thèse qu'il tentait de prouver, c'est que ce changement se fit insensiblement avec, de la part des empereurs, de grands ménagements pour l'Italie²⁹⁹. Il écrit en conclusion, d'une phrase dont nous avons vu la genèse dans sa correspondance, que la politique impériale «dans le gouvernement de l'Italie comme en toutes choses, fut éminemment conservatrice»³⁰⁰. Il importait sans doute que cela fut dit alors, après ce qu'avait écrit Mommsen. Mais l'idée est excessive cependant dans sa mise en œuvre. Dans sa volonté de s'opposer résolument aux thèses allemandes Camille Jullian est allé un peu loin dans sa réaction contre elles.

Par ailleurs Jullian semble voir parfois dans cette évolution l'exécution d'un «programme»³⁰². Il y aurait eu chez les empereurs, dès l'origine, volonté de parvenir à l'assimilation de l'Italie aux provinces³⁰². «Il est vraisemblable, écrit-il, que dès le premier jour, ils ont songé à l'égalité de tous les peuples soumis à la loi romaine, soit comme à un problème qu'il fallait résoudre pour simplifier l'administration de l'empire, soit comme à un devoir à remplir envers ceux qu'ils gouvernaient»³⁰³.» Or son ouvrage même semble prouver le contraire. Ce qui en ressort surtout en effet c'est l'absence de vues théoriques chez les empereurs qui, manifestement, agirent avant tout en fonction des circonstances. Ce qui d'ailleurs est parfaitement en accord avec le conservatisme qu'il leur attribue.

L'ouvrage, il faut bien le dire, n'est pas excellent. Sans doute l'érudition est-elle impeccable, la critique particulièrement sûre. On sent une maîtrise parfaite d'une documentation considérable. Mais le sujet est vaste, trop vaste pour une thèse de deux cents pages. Les documents invoqués sont trop nombreux, comme si l'auteur voulait sans cesse prouver. Les références aux

²⁹⁹ «cette perte de la liberté et de l'immunité fut atténuée par les précautions infinies que prirent les empereurs.» p. 211.

³⁰⁰ Les transformations politiques de l'Italie p. 214.

³⁰¹ «Le programme des empereurs» p. 39-44.

³⁰² «Le principe de l'assimilation de l'Italie aux provinces, Auguste le posa dès les premiers jours de la monarchie: les dernières conséquences n'en furent déduites que trois cents ans plus tard.» p. 211.

³⁰³ Les transformations politiques de l'Italie p. 39.

textes et aux ouvrages allemands sont multipliées sans grand profit. Surtout le style est d'une extrême sécheresse qui, ajoutée à une érudition trop peu discrète, rend la lecture souvent pénible. Cette thèse sans doute a été consultée. On peut douter qu'elle ait jamais été lue comme un livre neuf et important.

La thèse latine³⁰⁴, traduction d'une étude présentée en 1881 à l'Académie des Inscriptions comme mémoire de première année d'Ecole de Rome³⁰⁵, se proposait de fixer le statut et la condition des *Protectores* et des *Domestici* et, pour ce faire, soulevait une infinité de points de détail. Jullian rappelait dans la préface, datée de janvier 1883, qu'elle était issue d'un sujet traité à l'Ecole Normale et la dédiait à Ernest Desjardins³⁰⁶. Il recherchait d'abord à quelle époque les *protectores* avaient été institués et attribuait leur création à Gordien III. Il étudiait ensuite les divers noms qu'ils avaient portés, leurs fonctions, leur traitement, leurs privilèges, leur mode de recrutement, leur équipement, en un mot toute leur organisation. Il plaçait leur suppression sous le règne d'Heraclius. Ce qu'il y avait de plus neuf sans doute dans cette étude par ailleurs assez terne ce sont les deux appendices par lesquels Jullian la terminait. Dans le premier il tentait d'établir, à l'aide des inscriptions et des textes classiques, la série des *comites*. Dans le second il s'attachait à reconstituer, à l'aide des monuments sur lesquels ils sont représentés, le costume et l'armement des protecteurs. Il y a là un effort assez original qui marque bien l'intérêt qu'il porta alors à l'archéologie figurée.

Diverses questions, et en particulier la nomination de Camille Jullian dans une faculté et la négligence de Geffroy³⁰⁷, devaient retarder la soutenance et ce n'est que le 6 mars 1884 qu'il soutint ses thèses devant un jury où figuraient Fustel de Coulanges et Geffroy bien sûr, sous le patronage desquels il avait d'emblée placé ses travaux, mais aussi Himly, le doyen de la Faculté des lettres de Paris, Bouché-Leclercq, Pigeonneau, Lallier et Havet.

³⁰⁴ De protectoribus et domesticis Augustorum Thesim proponebat Facultate litterarum parisiensi Camille Jullian Parisiis E. Thorin 1883 in-8° 96 p.

³⁰⁵ G. PERROT Rapport de la Commission des Ecoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux écoles pendant l'année 1881 Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions 1881 p. 397-398.

³⁰⁶ «Hoc argumentum mihi olim in seminario, cui anno 1880 in Schola normali superiore praefuit Parisiis, vir clarissimus Desjardins suasit ut tractarem Cui hunc libellum dedicando, jucundo admodum officio erga magistrum discipulus fungor; hoc testimonium reverentissimi gratissimique animi accipere velit.» C. JULLIAN De protectoribus et domesticis Augustorum n. p.

³⁰⁷ Stuttgart, 8 septembre 1883 Lettres p. 370.

La soutenance, brillante, — Jullian obtint l'unanimité — porta surtout sur la thèse latine, assez vivement critiquée par Himly, et très accessoirement sur la thèse française. Les critiques cependant ne furent que de détail et ne firent que mettre plus en évidence encore le précoce talent d'un maître de vingt-cinq ans³⁰⁸.

Tout en suivant les cours de Mommsen et en achevant ses thèses, Camille Jullian trouva le temps de rédiger plusieurs articles. Ils n'intéressent cependant pas directement son séjour à Berlin. Il s'agit en fait de travaux commencés à Rome, directement liés aux recherches de ses thèses et qu'il n'eut alors qu'à terminer.

Le 18 janvier 1883 il écrivait à ses parents: «J'ai envoyé à M. Le Blant³⁰⁹ [alors directeur de l'Ecole française de Rome] deux petits articles pour le Bulletin de l'Ecole³¹⁰.»

Il s'agissait de deux articles, très brefs en effet, qui devaient paraître la même année dans le tome III des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*: «A propos du manuscrit Bianconi de la *Notitia Dignitatum*»³¹¹ et «La villa d'Horace et le territoire de Tibur»³¹².

Le premier était une réponse à une critique allemande anonyme parue dans la *Philologische Wochenschrift*³¹³ de sa «Note sur un manuscrit de la *Notitia Dignitatum*»³¹⁴. Jullian y persistait dans son opinion que les lettres S. C. portées par le manuscrit devaient bien être lues *Senatus Consulto* et non *Soderinus Cardinalis* comme le proposait son critique. Le second était issu d'une visite faite avec Gaston Boissier³¹⁵ à la villa d'Horace. Il y montrait que le territoire tiburtin faisait, à l'époque d'Auguste, partie de la Sabine.

Le 15 février il notait: «Les articles dont je m'occupe en ce moment sont

³⁰⁸ Thèses de doctorat ès lettres. Faculté des lettres de Paris (6 mars 1884). Soutenance de M. Camille Jullian R. C. H. L. 1884 N. S. t. 18 p. 53-57.

³⁰⁹ Edmond Le Blant (1818-1897) Membre de l'Institut, directeur de l'Ecole française de Rome de 1882 à 1888.

³¹⁰ Berlin, 18/1 83 Lettres p. 297.

³¹¹ A propos du manuscrit Bianconi de la *Notitia Dignitatum* M. A. H. 1883 3e a. p. 80-81.

³¹² La villa d'Horace et le territoire de Tibur M. A. H. 1883 3e a. p. 82-89.

³¹³ *Philologische Wochenschrift* 1882 p. 1546.

³¹⁴ Note sur un manuscrit de la *Notitia Dignitatum* M. A. H. 1881 p. 284-289.

³¹⁵ Gaston Boissier, dans l'article qu'il consacra à la villa d'Horace et dont l'élaboration avait été à l'origine de ce voyage, fait brièvement allusion aux résultats de Camille Jullian. G. BOISSIER Promenades archéologiques. La maison de campagne d'Horace *Revue des Deux Mondes* 1883 3e P. t. 57 p. 779 n. 1.

absolument sans importance. Je fais un travail sur les écrits géographiques de l'empereur Auguste pour les *Mélanges* de l'Ecole de Rome et un petit article sur les gardes du corps des premiers empereurs romains, qui servira de préface à ma thèse latine et qui paraîtra dans le *Bulletin épigraphique* de la Gaule³¹⁶».

L'article consacré au *Breviarium Totius imperii* de l'empereur Auguste³¹⁷, promis aux *Mélanges* depuis longtemps déjà, devait être terminé et envoyé quinze jours plus tard³¹⁸. Il ne s'agissait en fait que d'un passage découpé dans son mémoire de l'Ecole de Rome³¹⁹. Il voyait dans le *Breviarium* l'origine lointaine de la *Notitia*.

L'article sur «Les gardes du corps des premiers Césars»³²⁰, qu'il présentait comme la préface de sa thèse latine, traite en fait d'un objet un peu différent de celle-ci. Il s'y attachait en effet à la composition de ce corps, aux Germains et aux Bataves qui entouraient les premiers Césars, auxquels il n'accordait dans sa thèse que quelques lignes.

Dans un dernier article enfin, envoyé à la *Revue de philologie* le samedi 23 juin, il procédait à un essai très minutieux de reconstitution du *processus consularis* à partir du témoignage de trois écrivains: Ovide, Claudien et Corippe³²¹. L'étude, consacrée pour l'essentiel à la description par Claudien du cortège d'Honorius, est très caractéristique du goût de Jullian pour les études de détail sur l'histoire du Bas-Empire.

Ces travaux, qui marquent l'achèvement d'une œuvre entreprise ailleurs et pratiquement parvenue à son terme avant son arrivée à Berlin, représentent donc bien plus les préoccupations des années italiennes de Camille Jullian que celles de son année allemande³²².

Les comptes-rendus par contre, immédiatement issus de ses lectures de

³¹⁶ Berlin, 15 février 1883 *Lettres* p. 305.

³¹⁷ Le *Breviarium Totius Imperii* de l'empereur Auguste M. A. H. 1883 t. 3 p. 149-182.

³¹⁸ Berlin, 1er mars 1883 *Lettres* p. 309; lettre à Geffroy Berlin, 2 mars 1883 B. N. Ms NAF 12922.

³¹⁹ Jullian emprunta aux recherches faites en vue de son mémoire la matière d'un autre article, écrit à Rome mais qui devait paraître en 1884 seulement dans les «*Mélanges Graux*»: Les limites de l'Italie sous l'Empire romain *Mélanges Graux* Paris E. Thorin 1884 p. 121-126.

³²⁰ Les gardes du corps des premiers Césars *Bulletin épigraphique* de la Gaule 1883 p. 61-71.

³²¹ *Processus consularis* *Revue de philologie* 1883 N. S. t. 7 p. 145-163 v. Berlin, 28 juin 1883 *lettres* p. 354.

³²² Il commençait sans doute alors à préparer la série de travaux, dont plusieurs sont issus de ses thèses, qu'il devait publier dès son retour en France. cf. Liste des travaux de M. C. Jullian, Professeur à l'Université de Bordeaux B. N. Ln²⁷ 55344 p. 6.

Berlin, écrits au fil de la plume et aussitôt envoyés et imprimés, représentent bien mieux le sens de ses travaux d'alors dont ils serrent de plus près l'actualité. Par là ils sont, pour la connaissance des recherches de Jullian lors de son séjour, beaucoup plus intéressants.

Camille Jullian fut toujours un *liseur* infatigable. Et ses lectures il voulut les faire partager. Aussi a-t-on de lui, dispersés dans les revues, d'innombrables comptes-rendus.

A Berlin il lut beaucoup, cela va sans dire, et surtout des ouvrages allemands. Pour terminer les recherches de sa thèse d'abord, mais aussi par goût et par plaisir de lire. Le moindre événement³²³, le moindre intérêt³²⁴, même fugitif, est l'occasion d'un article aussitôt envoyé à la Revue critique. Ce sont surtout les littératures étrangères³²⁵ et les ouvrages allemands sur la littérature française³²⁶ qui retinrent son attention. Les comptes-rendus qu'il en donna montrent que s'il fut toute sa vie un grand travailleur, ce ne fut pas un savant confiné dans sa discipline mais l'homme d'une large culture.

Néanmoins c'est à la philologie classique et à l'histoire ancienne qu'il consacra l'essentiel de son temps. Aussi ses contributions à la Revue historique et à la Revue critique concernent-elles pour l'essentiel la critique des sources et l'histoire des institutions. En cela il est parfaitement l'élève de Mommsen dont l'activité se divisa constamment entre ces deux domaines.

C'est au premier surtout qu'il s'attacha, jugeant qu'«il n'est pas inutile de montrer en quoi consistent au juste ces travaux si fort en honneur, depuis dix ans, près des jeunes savants d'Allemagne»³²⁷.

³²³ D'un petit ouvrage d'introduction à la langue danoise lu à la veille de son départ pour un voyage de quelques jours au Danemark il tira un compte-rendu de trois pages. Manuel de la langue danoise par S. Broberg Copenhague A.-F. Hoest 1882 R. C. H. L. 1883 N. S. t. 15 p. 271-273.

³²⁴ Par exemple, sur les chants populaires de la Suisse: Dr. Ludwig TOBLER Schweizerische Volkslieder Frauenfeld J. Huber 1882 R. C. H. L. 1883 N. S. t. 16 p. 191-192.

³²⁵ Il consacra deux comptes-rendus à la littérature italienne: Giovanni Boccaccio, sua vita e sue opere del dottore Marco LANDAU traduzione di Camillo Antona-Traversi Napoli 1882 R. C. H. L. 1883 N. S. t. 15 p. 364-368; Giornale storico della letteratura italiana, diretto e redatto da Arturo GRAF, Francesco NOVATI, Rodolfo RENIER, Anno I, fascicolo I Roma—Torino—Firenze E. Loescher 1883 t. 16 p. 298-300; un à la littérature allemande: Etude sur le simplicissimus de Grimmelhausen, thèse française présentée à la Faculté des lettres de Paris par F. Antoine PARIS C. Klincksieck 1882 p. 69-77.

³²⁶ C. Humbert Deutschlands Urteil über Molière Oppeln Maske 1881 R. C. H. L. 1883 N. S. t. 16 p. 111-113; Voltaire-Studien, Beiträge zur Kritik des Historikers und des Dichters von Richard MAKRENHOLTZ Oppeln G. Maske 1882 p. 207-210.

³²⁷ C. Franklin ARNOLD Untersuchungen über Theophanes von Mytilene und Posidonius von Apamea R. C. H. L. 1883 N. S. t. 15 p. 243.

Dans ce domaine où il avait à Rome inauguré ses travaux par un important compte-rendu de l'ouvrage de Carl Peter *Zur Kritik der Quellen der älteren römischen Geschichte*, il donna dès le 20 novembre 1882 une critique assez vive du livre de Ever *Ein Beitrag zur Untersuchung der Quellenbenutzung bei Diodor* où il écrivait notamment que «conclure de ces ressemblances [entre les deux auteurs] qu'Hérodote est l'autorité de Diodore, et de ces différences que Diodore a travaillé avec indépendance sur les auteurs qu'il a consultés, c'est fonder une conjecture sur une hypothèse»³²⁸.

Au même moment il donnait à la Revue historique un compte-rendu de la brochure de Baumgartner *Über die Quellen des Cassius Dio für die ältere römische Geschichte* où celui-ci tentait de prouver, contre Nissen, que Dion a utilisé Polybe directement, sans l'intermédiaire de Tite-Live. Il jugeait qu'«Il faut savoir infiniment de gré à M. Baumgartner d'avoir cru à la véracité de Dion»³²⁹.

Il devait poursuivre dans ce sens au début de 1883 avec plusieurs autres comptes-rendus d'importance inégale: une très brève analyse de l'ouvrage de Leopold Cohen sur les emprunts d'Eustathe à Suétone et à Aristophane de Byzance³³⁰, un résumé de l'ouvrage de Vollgraff sur les sources grecques de l'histoire romaine³³¹ et un compte-rendu beaucoup plus fouillé et assez sceptique de l'ouvrage de Franklin Arnold sur les sources du livre qu'Appien a consacré aux guerres de Rome contre Mithridate³³².

La série de ces travaux se clôt le 9 avril 1883 avec une étude des Notes sur les lettres de Cicéron de Charles Nisard, consciencieusement mis à mal par son critique³³³.

En fait elle n'est pas tout à fait close puisque Jullian consacra le 18 juin un compte-rendu à l'édition d'Ennodius de Hartel, dont il jugeait qu'«elle continue dignement la série des publications de l'Académie de Vienne»³³⁴.

³²⁸ E. EVERS *Ein Beitrag zur Untersuchung der Quellenbenutzung bei Diodor* (Festschrift zu dem 50jährigen Jubiläum der Königsstädtischen Realschule zu Berlin) Berlin Winkelmann 1882 R. C. H. L. 1882 N. S. t. 14 p. 404-405.

³²⁹ *Ueber die Quellen des Cassius Dio für die ältere römische Geschichte*, von Ad. BAUMGARTNER Tübingen, Laupp, 1880 R. H. 1882 t. 20 p. 403-404.

³³⁰ Leopold COHN *De Aristophane Byzantio et Suetonio Tranquillo, Eustathi auctoribus* Leipzig Teubner 1881 R. H. 1883 t. 21 p. 173-174.

³³¹ *Greek Writers of roman history, some reflections upon the authorities used by Plutarch and Appianus*, by J.-C. VOLLGRAFF Leyden 1880; p. 404-406.

³³² *Untersuchungen ueber Theophanes von Mytilene und Posonius von Apamea* par C. Franklin ARNOLD Leipzig Teubner R. C. H. L. 1883 N. S. t. 15; p. 242-246.

³³³ *Notes sur les lettres de Cicéron* par Charles NISARD Paris Didot 1882; p. 281-283.

³³⁴ *Ennodii opera omnia*, ed. Hartel 1882 (Corpus scriptorum ecclesiasticorum, publié par l'Académie des sciences de Vienne vol. VI); p. 481-483.

Mais l'on est ici déjà à la limite de la critique des sources et de l'histoire de la fin de l'empire romain. Aucun auteur du commencement du VI^e siècle, à l'exception de Cassiodore, n'est en effet plus important qu'Ennodius pour l'histoire de l'Italie sous la domination des barbares et c'est ce qui avait amené Camille Jullian à s'intéresser à lui. Ce compte-rendu forme ainsi la transition qui mène à l'œuvre proprement historique.

Les travaux d'histoire romaine occupèrent en effet, à peu près également, l'autre moitié de son activité de lecteur. Comme les résultats cependant en passèrent directement dans ses thèses, ils n'ont pas donné lieu à un nombre aussi important d'articles.

Les ouvrages dont il rendit compte dans ce domaine sont d'abord ceux qu'il utilisa pour ses thèses au moment où il les achevait. C'est notamment le cas de son analyse du livre de Frantz Froehlich sur les troupes de garde sous la république romaine, sujet qu'il connaissait parfaitement et où il met en parallèle la brochure de l'auteur et un article de Mommsen paru dans l'*Hermès* en 1879³³⁵. C'est aussi celui de quelques ouvrages dont aucun cependant n'est d'un intérêt vraiment primordial.

Peut-être en raison du peu de loisir que lui laissaient ses thèses, Camille Jullian a en définitive peu écrit alors sur l'histoire des institutions romaines qui occupait pourtant tout son temps. L'année passée à Berlin fait en cela contraste avec les derniers mois à Rome, où il avait donné des compte-rendus très importants d'ouvrages fondamentaux sur l'histoire des institutions romaines comme les traductions allemande et française de l'*Etat romain* de Madvig ou le manuel de Mispoulet, et les premiers mois de son retour en France où, dès sa nomination à Bordeaux, il donnera à la *Revue historique* et à la *Revue critique* l'analyse d'un grand nombre d'ouvrages.

Un seul compte-rendu annonce le type de travaux auxquels Jullian allait s'adonner en France — les inscriptions romaines de la Gaule — : une étude, assez brève, de la Collection des monuments épigraphiques du Barrois de Maxe-Werly, œuvre d'amateur sans véritable intérêt mais qui lui permettait d'écrire qu'«on doit souhaiter que chacune des régions de la France possède des archéologues aussi consciencieux et aussi sages»³³⁶.

Un dernier compte-rendu enfin — imprimé par la *Revue critique* le 23 juillet, alors qu'il quittait Berlin — éclaire un peu l'avenir et fait pressentir

³³⁵ Die Gardetruppen der roemischen Republik, par le docteur Franz FROELICH, Aavau Sauerlaender 1882; p. 309-310.

³³⁶ Maxe-Werly Collection des monuments épigraphiques du Barrois Paris Champion 1883 R. C. H. L. 1883 N. S. t. 16 p. 81-82 (p. 82).

la direction dans laquelle Camille Jullian allait engager sa vie scientifique. Il s'agit d'une longue analyse de l'ouvrage de J. Jung, professeur à l'Université de Prague, *Die romanischen Landschaften des römischen Reiches, Studien über die inneren Entwicklungen in der Kaiserzeit*, paru à Innsbruck en 1881.

Le livre ne pouvait évidemment qu'intéresser profondément Jullian. C'était là son domaine géographique et historique, moins encore celui qu'il avait parcouru que celui vers lequel il voulait s'orienter. C'étaient là surtout les problèmes qui le préoccupaient et à travers l'étude desquels il cherchait sa voie.

Le compte-rendu, augmenté de notes nombreuses qui sont comme un résumé de la bibliographie fondamentale qu'il avait utilisé dans ses travaux depuis sa sortie de l'Ecole Normale, est très élogieux. Si Jullian y trouva beaucoup à critiquer en effet il y trouva surtout beaucoup à louer.

Le but de l'auteur d'abord lui semblait particulièrement neuf :

« Il s'est proposé, écrivait-il, de rechercher tous les éléments de civilisation apportés par la domination romaine, d'étudier la transformation du monde barbare en provinces, sous la triple influence de la langue, de l'administration et du droit; ou, pour emprunter une expression de la langue allemande qui reproduit parfaitement le dessein de l'auteur, de suivre « le processus de l'assimilation » au peuple romain des pays soumis par ses armes. M. J. est le premier qui ait entrepris un travail de ce genre: l'idée lui en fait honneur³³⁷. »

Au service de ce projet il avait mis surtout des recherches d'une ampleur exceptionnelle, si bien que « Les résultats auxquels a abouti le travail scientifique de ces trente dernières années sur l'administration provinciale romaine se trouvent concentrées et condensées dans ces cinq cents pages »³³⁸.

Enfin il avait su ne pas s'en tenir aux limites habituellement adoptées mais mener son étude fort tard, jusqu'à la fin du cinquième siècle.

« Un autre mérite du livre de M. J., écrivait Jullian, est d'embrasser une période de temps plus vaste que celle dans laquelle on a l'habitude de se cantonner. M. J. ne s'arrête ni à Dioclétien ni à Théodose: aussi bien ces deux règnes ne marquent rien de nouveau pour l'histoire du développement intérieur de la plupart des provinces³³⁹. »

Sans doute la mise en œuvre des matériaux ainsi réunis péchait-elle par manque d'ordre et de méthode mais Camille Jullian s'y arrêtaient assez peu.

³³⁷ Dr. Julius JUNG *Die romanischen Landschaften des römischen Reiches, Studien über die inneren Entwicklungen in der Kaiserstadt Innsbruck* R. C. H. L. 1883 N. S. t. 16 p. 65.

³³⁸ p. 66.

³³⁹ p. 66.

Sur un autre sujet, à propos d'un autre livre, il n'aurait pas manqué de tancer l'auteur. Ici il se contente de rapporter et de déplorer le fait. C'est qu'il y avait pour lui plus important, l'existence même de l'ouvrage, la direction dans laquelle il s'engageait. Celui-ci recouvrait en effet un domaine vers lequel tout le ramenait, auquel il avait déjà travaillé, auquel il comptait travailler plus encore: la «romanisation» des provinces occidentales de l'empire romain.

La fin du compte-rendu surtout est intéressante en ce que les idées de Jullian y apparaissent avec netteté. La conclusion de son analyse résume à la fois l'hypothèse de base de sa thèse française et montre en train de se former l'idée majeure qui animera toute son œuvre sur la Gaule romaine.

«M. J. a été évidemment trop préoccupé de montrer tout ce qu'il y avait de romain dans les provinces; il n'a pas fait assez sa place à l'élément local, indigène. Pour avoir une idée exacte et complète de l'assimilation à Rome des pays conquis, il fallait réunir tous les faits qui révélaient la persistance des coutumes ou des habitudes nationales: c'eût été une contre-épreuve nécessaire. Elle aurait pu, je crois, modifier les résultats de M. Jung. Que dire de l'étonnante persistance de la langue gauloise, dont on peut suivre la trace depuis l'époque des Antonins jusqu'au règne de la dynastie théodosienne? du maintien des cultes indigènes, déguisé sous une bizarre adaptation? de la perpétuité des anciennes divisions géographiques? A côté de la politique de «romanisation», il y a aussi eu chez les empereurs romains une tendance à respecter les traditions aussi bien provinciales que municipales . . . Il est certain que, non pas par l'effet des lois et des violences, mais par la simple force de l'habitude, l'assimilation est devenue un jour aussi complète que le montre M. Jung. Mais la question est de savoir de quelle manière, sous quelles influences, et surtout avec quelle lenteur elle s'est produite. N'était-elle pas achevée quand est tombé l'empire? ou n'a-t-elle pas été, comme il est plus vraisemblable, continuée et terminée par le christianisme? Une pareille histoire est encore à faire. . .³⁴⁰»

Dans ces comptes-rendus se marquent très nettement deux traits: la sûreté du jugement et l'opposition aux thèses allemandes.

Camille Jullian est déjà un érudit, sûr de lui et à même de soutenir une polémique. Il y a constamment, dans ses analyses d'ouvrages, une certaine vivacité de la critique dans la tradition des revues auxquelles il adressait ses

travaux. Il n'a pas connu, s'estimant leur égal dans la science, le respect de ses aînés.

Rendant compte des *Prolegomena zur Geschichte Roms* de Kuntze, doyen de la Faculté de droit de Leipzig et auteur d'un manuel connu de droit romain, il n'hésitait pas à écrire que «c'est d'un bout jusqu'à l'autre, un livre d'imagination, ou, plutôt, de haute fantaisie»³⁴¹.

Il ne craint pas non plus de donner des leçons, sans égard pour la personnalité de ceux dont il analyse les ouvrages.

Les quelques lignes par lesquelles il répondait, au moment de son arrivée à Berlin, à la lettre adressée à la Revue critique par Ch. Morel³⁴², auteur d'une traduction de l'Etat romain de Madvig dont il avait donné le compte-rendu³⁴³, ont l'autorité des propos définitifs d'un savant confirmé³⁴⁴.

Dans ce sens il ne fit jamais mieux que dans son analyse de l'ouvrage de Saalfeld sur César en Gaule où, prenant vivement l'auteur à parti, il renvoyait par ailleurs dos à dos Mommsen et Napoléon III sur cette question. La vivacité de la réaction de Jullian, qui s'abstient de toute discussion scientifique, étonne et la lecture de ces quelques lignes surprend, tant elles sont éloignées de sa manière habituelle. Jusqu'au moment où, relisant son œuvre ultérieure, on mesure ce que représenta pour lui, personnellement, la défaite devant César. Le passage vaut d'être lu tant il annonce, au delà de l'érudition, une certaine forme d'histoire inspirée, d'histoire vivante et souffrante avec ceux qu'elle évoque, qui fut celle de Camille Jullian.

«Suétone, écrit-il, reproche à Jules César d'avoir regardé la Gaule comme le champ de triomphes que réclamait son ambition... Contre cette accusation, bien timide pourtant, ont à la fois protesté Napoléon III et M. Mommsen. L'historien allemand déclare que c'est une vraie faute contre l'histoire de considérer les campagnes de César... comme une préparation aux luttes civiles et un acheminement à la dictature; Napoléon III voit dans la guerre de Gaule une entreprise nationale inspirée par l'amour de la gloire la plus pure et la plus élevée... M. Saalfeld, dans une brochure écrite à l'occasion d'une fête universitaire, s'élève contre ce césarisme à outrance. Si Jules César est un politique et un capitaine de premier ordre, il ne peut ce-

³⁴¹ Dr. J.-E. KUNTZE *Prolegomena zur Geschichte Roms* Leipzig Hinrichs 1882; p. 1-3 (p. 3).

³⁴² Lettre de M. Ch. Morel (Genève, 26 octobre 1882) R. C. H. L. 1882 N. S. t. 14 p. 432-434.

³⁴³ J.-N. MADVIG *L'état romain, sa constitution et son administration*, traduit par Ch. Morel Paris Vieweg T. 1er; p. 322-325.

³⁴⁴ 27 novembre 1882 R. C. H. L. 1882 N. S. t. 14 p. 434-435.

pendant avoir droit ni à la reconnaissance ni aux sympathies d'un honnête homme. Ses expéditions, iniques dans leurs motifs et atroces dans leur conduite, n'ont eu d'autre but que «d'en imposer»; le seul crime de ses adversaires fut le patriotisme. M. S. a raison. Si des deux livres qu'il attaque, l'un est un livre de science, tous deux n'en sont pas moins des écrits à tendances, des œuvres de combat. Sans parti-pris, on ne parlera pas à propos de Jules César de son amour désintéressé pour la gloire, de son brillant exil, de sa mission patriotique. Nous aimons à voir que ces mots et que l'esprit qui les dicte ont choqué M. S.; nous regrettons seulement qu'il se soit abstenu de toute discussion présentant quelque intérêt scientifique... Un commentaire historique eût plus servi à la thèse de M. S. que de longues considérations morales³⁴⁵.»

Il est enfin un autre caractère de ces compte-rendus qu'il faut envisager dans la perspective plus vaste de l'ensemble de l'œuvre écrite par Camille Jullian de sa sortie de l'Ecole Normale à sa nomination à Bordeaux: l'opposition aux travaux allemands.

Plus important encore en effet que le détail de ces travaux est l'esprit qui les anime: le conflit avec la science allemande. Cet esprit d'ailleurs — il faut le savoir d'emblée pour ne pas attribuer à une seule attitude personnelle ce qui est un mouvement intellectuel vaste et profond dans la France de la fin du XIX^e siècle — Camille Jullian l'avait lentement acquis auprès de ses maîtres. Admiration et défiance, c'est ce qu'il avait vu et entendu à l'Ecole Normale et à l'Ecole de Rome. Fustel de Coulanges Rue d'Ulm³⁴⁶, Geffroy au Palais Farnèse, Dumont Rue de Grenelle lui avaient appris qu'il y avait une revanche à préparer, que c'étaient des armes qu'il fallait aller chercher en Allemagne sans jamais se laisser séduire par elle. Toute l'œuvre de Jullian se ressent de cela.

Cette leçon Camille Jullian l'avait comprise. En Allemagne il était chez «l'ennemi». Il s'y posait en adversaire. Le 28 décembre 1882 il écrivait à Fustel de Coulanges:

³⁴⁵ C. Julius Caesar, Sein Verfahren gegen die gallischen Staemme, von Dr. SAALFELD, Hannover, Hahn, 1881 R. H. 1883 t. 21 p. 173.

³⁴⁶ Ce n'est pas sans éprouver des sentiments très contradictoires que Fustel de Coulanges avait vu partir son élève à Berlin. Le 25 mars 1883 il écrivait à Jules Simon, pensant sans aucun doute à Jullian: «Je vois le prestige que l'esprit allemand exerce sur notre jeunesse, j'en vois le danger, et je souhaiterais que la science française, la vraie et bonne science, trouvât quelque part des encouragements et une direction.» J. SIMON Notices et portraits Paris Calmann-Lévy 1892 p. 35.

«Que je voudrais avoir ajouté quelque chose à l'érudition française, que je voudrais que vous n'eussiez pas à rougir de moi. Je n'ai pas écrit pour les Allemands, j'ai écrit contre eux et pour nous. Ils font tout pour enlever à la science son caractère international, je suis le très triste témoin de choses très tristes. Mon Dieu! que nous valons mieux qu'eux. Ma thèse sera méprisée et baffouée, s'ils s'en occupent! Mais c'est, encore une fois, pour notre France que j'écris puisqu'ils n'admettent pas que les Français écrivent pour eux. Que de choses j'aurais à dire sur leur «Sekretirung» (sic) de nos travaux! Enfin, s'ils ne faisaient que se taire³⁴⁷!»

Et le 2 février 1883: «Vous ne sauriez croire quelle (sic) bonheur j'ai à causer avec mes chers professeurs. J'ai une peur terrible qu'on ne me dise que je les ai oubliés pour ceux d'Allemagne. M. Mommsen m'a dit un jour: on vous reprochera en France d'avoir suivi mes cours. . . . Je suis persuadé du contraire, mais je suis et veux être convaincu d'une chose, c'est qu'on ne me reprochera jamais d'avoir imité l'Allemagne de m'être inspiré d'elle et de l'avoir jamais aimée. Comme M. Vallentin me l'écrivait l'autre jour, on doit faire de l'épigraphie *pro patria adversus hostem*³⁴⁸.»

Cet esprit alors animait tous les jeunes universitaires français. Dans le domaine des institutions romaines et de l'épigraphie surtout où l'Allemagne avait tout centralisé à Berlin, où il n'y avait d'autre choix que de collaborer au *Corpus* ou de ne pas exister, où en un mot Mommsen régnait en maître absolu, la situation était plus perceptible encore. On ne pouvait être alors ce qu'on était que par rapport à cet ensemble allemand qui écrasait la science de l'antiquité de la masse de ses recherches et avant tout par rapport à Mommsen qui le dirigeait en *imperator unicus* comme devait l'écrire plus tard Julian.

Gustave Bloch, qui terminait alors sa thèse sur les origines du sénat romain, écrivait le 1^{er} mai 1881 à Geffroy:

«Voulez-vous d'un bout d'article sur la légende de Coriolan³⁴⁹? C'est une réfutation du travail tout à fait sceptique publié autrefois sur le même sujet par Mommsen dans l'*Hermes* et inséré depuis dans le tome deux des *Römische Forschungen*^{349a}. Ou bien trouvez-vous qu'il y a quelque im-

³⁴⁷ Berlin, 28 décembre 1882 B. I. Ms 5764.

³⁴⁸ Berlin, 2 février 1883 B. I. Ms. 5764.

³⁴⁹ G. BLOCH Quelques mots sur la légende de Coriolan M. A. H. 1881 p. 215-225.

^{349a} L'article de MOMMSEN, Die Erzählung von Cn. Marcius Coriolanus, publié en 1870 dans l'*Hermes* (T. 4 p. 1-26), avait été reproduit en 1879 dans le deuxième tome des *Römische Forschungen* (p. 113-152).

prudence à partir en guerre contre le monstre? Pourtant je crois bien avoir raison contre lui³⁵⁰.»

Camille Jullian, s'il ne l'exprimait pas de la même manière, procédait exactement dans le même esprit d'admiration et d'opposition à Mommsen.

L'admiration ne se cache pas. Des études de Mommsen sur les sources de Diodore, où il tentait de retrouver dans ses récits l'ouvrage de Q. Fabius Pictor³⁵¹, il jugeait qu'elles offraient «un modèle de restauration ingénieuse et brillante»³⁵². Tenter de revenir après Mommsen sur une étude déjà faite par lui, lui semblait une entreprise vouée d'avance à l'échec, sinon sur quelques très minces points de détail. On est en reprenant ce qu'il a fait a peu près obligé de le répéter; le combattre est presque impossible³⁵³.

Mais s'il ne dissimule pas sa profonde admiration pour un savoir aussi parfaitement maîtrisé, Jullian n'oublie pas qu'il est allé en Allemagne dans un esprit d'hostilité. C'est très clair et très net: il ne veut rien devoir à Mommsen. Une méthode sans doute, des faits peut-être; quant à ses thèses il s'agit très exactement d'en prendre le contrepied.

L'occasion s'était présentée dans sa thèse française sur l'administration de l'Italie impériale où Jullian avait très clairement voulu combattre Mommsen.

«Ce qui m'a jadis fait choisir ce sujet de thèse, écrivait-il à Fustel de Coulanges, c'est parce que les allemands seuls avaient traité cette matière, et l'avaient, disaient-ils, parfaitement épuisée. J'en ai parlé à M. Mommsen; il m'a répondu, avec son franc parler ordinaire: «c'est un sujet impossible ou ridicule.» Je puis dire, en tout cas, que si je me suis aidé de leurs travaux, ç'a été, à peu près partout, pour les combattre, et la nouvelle étude à laquelle je soumetts ma thèse ici, au milieu d'eux, ne m'a persuadé pas encore (sic) que j'avais eu tort de ne pas me mettre dans leur camp³⁵⁴.»

Elle se présenta, de façon plus immédiate encore, dans son étude des *Protectores*.

Il semble d'abord, quoiqu'il en ait dit par la suite, avoir largement emprunté à Mommsen. Fin décembre il écrivait en effet très clairement à Fustel de Coulanges:

³⁵⁰ Lyon, 1 mai 1881 B. N. Ms NAF 12915.

³⁵¹ Fabius und Diodor et Die gallische Katastrophe parus dans l'Hermès et réimprimés, avec d'importantes additions, dans le 2e volume des Römische Forschungen en 1879.

³⁵² Compte-rendu de E. EVER Ein Beitrag zur Untersuchung der Quellenbenutzung bei Diodor R. C. H. L. 1882 N. S. t. 14 p. 404 n. 1.

³⁵³ Compte-rendu de F. FROELICH Die Gardetruppen der roemischen Republik R. C. H. L. 1883 N. S. t. 15 p. 309.

³⁵⁴ Berlin, 2 février 1883 B. I. Ms 5764.

«Je traduis mes «*Protectores*»: M. Mommsen a fait deux ou trois leçons sur ce sujet, non publiées, j'en profite³⁵⁵.»

Mais dès février le ton change. Il ne veut plus rien lui devoir.

«Il s'est trouvé, écrit-il, que ce sujet avait intéressé M. Mommsen: il se propose d'écrire là-dessus. Il l'a fait traiter par un membre de son séminaire. Je n'ai en rien changé ma thèse, toute prête d'ailleurs depuis un an: cependant sur un certain nombre de points, je ne peux pas être de l'avis de M. Mommsen³⁵⁶.»

Si Camille Jullian proclamait si hautement ne rien lui avoir pris c'est peut-être qu'il avait perçu que cela pourrait lui être reproché plus tard. Et de fait la question fut soulevée lors de la soutenance et il dut se défendre d'avoir emprunté quoi que ce soit à Mommsen.

Présentant sa thèse à l'Académie des Inscriptions son maître Ernest Desjardins rapportait ainsi l'incident:

«L'origine première de ce travail est une leçon faite par l'auteur à l'Ecole normale en troisième année, juin 1880, ainsi qu'il le rappelle dans son avant-propos. Les encouragements qu'il avait reçus alors l'engagèrent, pendant son séjour à Rome, à donner à cette leçon la forme et le développement qui lui ont permis d'en faire une thèse.

Elle était déposée à la Sorbonne avant le départ de M. Jullian pour l'Allemagne, en novembre 1882³⁵⁷. Les dates ont un grand intérêt ici, car un des juges, à la soutenance, s'est étonné d'avoir vu, dans le dernier numéro de l'*Ephemeris epigraphica*, fasc. V, paru le 15 février dernier, un article de M. Mommsen (p. 121—141) intitulé *Protectores Augusti*³⁵⁸.

Les dates précédentes ont été rappelées, et il a été établi: 1^o que ces deux études étaient complètement indépendantes l'une de l'autre, et que, d'ailleurs, le travail de M. Jullian était incontestablement antérieur à celui de M. Mommsen; 2^o Qu'il en diffère absolument, il est facile de s'en convaincre en le lisant: le travail de M. Mommsen est une réunion de notes sur le sujet. Celui de M. Jullian est une monographie de la question, avec un chapitre sur les *protectores honoraires*, qui manque dans l'autre; . . . Il ne suit pas les *protectores* dans leurs diverses fonctions et il ne s'occupe pas du *Comes do-*

³⁵⁵ Berlin, 28 décembre 1882 B. I. Ms 5764.

³⁵⁶ Berlin, 2 février 1883 B. I. Ms 5764.

³⁵⁷ La thèse ne fut en fait déposée que début 1883.

³⁵⁸ Mommsen publia en 1884 dans l'*Ephemeris epigraphica* une série d'Observations epigraphicae sur l'organisation militaire des Romains (V p. 105-249) Le second des quatre articles s'attachait à l'origine, la carrière et le rang des *Protectores Augusti*.

mesticorum. En revanche, il présente la transcription complète de toutes les inscriptions relatives aux *protectores*.

L'origine du mémoire de M. Mommsen est un sujet donné par lui à traiter dans son *Seminarium* en 1882. Les deux études, rapprochées et complétées l'une par l'autre, permettent de connaître à fond aujourd'hui cette question, aussi intéressante que neuve, de ces espèces de gardes du corps des empereurs³⁵⁹.»

Cependant Camille Jullian estima n'être pas encore entièrement lavé du soupçon d'avoir pu emprunter quelque chose à Mommsen et il jugea devoir réaffirmer, à nouveau et en français, contre lui ses propres thèses pour s'en démarquer plus nettement encore. Il le fit dans un article paru dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* où il revenait sur la question pour maintenir contre Mommsen ses précédentes conclusions. Il tentait de plus d'y rattacher l'institution des protecteurs à l'ensemble de l'organisation militaire du IV^e siècle³⁶⁰.

«J'ai eu, écrivait-il, l'occasion, il y a plus d'un an, de faire imprimer une monographie du sujet, travail que M. Mommsen ne pouvait ni ne devait connaître. Ecrites à une longue distance l'une de l'autre, les deux études ont paru en même temps. Qu'il me soit donc permis de revenir sur cette question, à laquelle le nom et l'autorité de M. Mommsen donnent aujourd'hui un nouvel intérêt.

Les résultats auxquels M. Mommsen est arrivé concordent rarement avec les miens. La note qui va suivre est destinée moins à justifier les uns et à critiquer les autres qu'à soumettre à un second examen l'ensemble du sujet³⁶¹.»

Suivait un article constamment critique à l'égard de Mommsen, jugé d'égal à égal avec une rare sévérité, où chaque page venait souligner un désaccord voire relever une erreur comme si Jullian voulait avant tout, bien plus encore que comparer leur vues, accuser sans cesse la différence de ses thèses avec les siennes.

³⁵⁹ séance du 28 mars 1884 *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions* 1884 p. 179-180.

³⁶⁰ Notes sur l'armée romaine du quatrième siècle à propos des *protectores augustorum* *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* 1884 N. S. t. 1 fasc. 1 p. 59-85. Pour souligner encore le sens qu'il convenait de donner à cette étude il écrivait dans une note: «Je tiens à déclarer hautement ici que ces deux travaux sont entièrement indépendants l'un de l'autre, et à protester une fois pour toutes contre les assertions de ceux qui me reprochent d'avoir copié M. Mommsen ou reproduit ses leçons, et aussi et surtout de ceux qui prétendent ou qui prétendent que M. Mommsen s'est approprié mes résultats. Cet article démontrera suffisamment, je l'espère, le mal-fondé et l'indignité de l'une et l'autre accusations.»

³⁶¹ Notes sur l'armée romaine p. 59.

« Nous ne pouvons donc, écrivait-il en conclusion, même après la lecture du travail de M. Mommsen, si intéressant et si original à tous égards, renoncer à aucune des conclusions auxquelles nous étions arrivé, des thèses que nous avons posées³⁶². »

Ainsi le séjour de Camille Jullian à Berlin, entrepris dans l'idée que leur enseignement pouvait servir à combattre les savants allemands, l'a avant tout fortifié dans sa volonté de lutter contre eux scientifiquement.

VI Un « modèle allemand » ?

Il a cherché en Allemagne un modèle pour la réforme de notre enseignement supérieur³⁶³ écrit A. Grenier de Camille Jullian. C'est sans doute beaucoup dire. L'intérêt porté par lui aux universités allemandes fut en effet assez faible, moindre sans doute que chez plusieurs des ses contemporains.

D'une manière générale en effet Jullian, venu à Berlin suivre les leçons de Mommsen, tenu d'achever rapidement des thèses, sollicité par plusieurs articles, vivant dans un milieu très étroit et très français, prêta assez peu d'attention à la vie universitaire. Alors qu'il s'étend volontiers dans ses lettres sur la vie dans la capitale allemande, l'Université en est à peu près complètement absente.

C'est que Jullian participa fort peu à la vie de l'Université. Assez curieusement pour un étudiant étranger, les étudiants allemands sont totalement absents de son univers. Peut-être en partie parce qu'il se sentait déjà plus jeune chercheur qu'étudiant — et de fait il fréquenta les jeunes collaborateurs de Mommsen, Dessau et Pick. Mais cela n'explique pas tout. En tout état de cause, il ne parvint pas à nouer avec ses camarades de cours de relations cordiales³⁶⁴.

Alors que les articles publiés alors en France s'étendent volontiers sur la vie étudiante, réelle ou supposée, dans les universités allemandes — avant tout pour en faire apparaître avec plus de relief l'absence en France — il n'en fait nulle mention.

Pas un mot chez lui pour évoquer les étudiants allemands, si ce n'est, peu après son arrivée, sous l'aspect caricatural de leur mise vestimentaire.

³⁶² Notes sur l'armée romaine p. 84.

³⁶³ A. GRENIER Camille Jullian p. 9.

³⁶⁴ Berlin, 3 mai 1883 Lettres p. 336.

«Je ne m'imagine guère les étudiants allemands s'amusant autrement que devant beaucoup de verres de bière. Quelles têtes que les leurs! que de cheveux hérissés, que de barbes incultes, et quelle couleur de barbes! Quels chapeaux surtout! Je ne parle pas des étudiants qui appartiennent à des corporations et qui ont des casquettes qui bleues, qui rouges, qui vertes, crânement portées avec des redingotes noires³⁶⁵.

Rien de plus amusant que de voir leurs têtes: toutes les nuances du blond, depuis le blanc mat jusqu'au jaune serin et au rouge fauve, sont représentées dans ces longues chevelures. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est la forme des chapeaux. Les mous affectent des proportions invraisemblables... Il y a en outre le costume des étudiants incorporés dans une société: costumes uniformes, redingote, gants noirs, pantalons noirs. Mais les casquettes sont inouïes. J'en ai compté ce matin dix espèces différentes: les unes sont rouge écarlate, d'autres bleues de ciel, violettes, jaunes d'or, d'autres enfin d'un vert pomme à faire crier tous les perroquets. Quelques-unes, au lieu d'être plates, se relèvent en képis, mais en képis dont le fond, au lieu d'être horizontal, viendrait se rabattre verticalement sur l'oreille. Et l'on dit toujours que les peuples du midi aiment les couleurs voyantes³⁶⁶! »

C'est tout. Pas d'autre allusion à l'Université, à son organisation, ses professeurs, ses étudiants.

Seul événement notable — seul événement noté en tout cas — de cette année passée à l'Université de Berlin: l'inauguration, le 28 mai 1883, du monument dédié aux frères Humboldt.

«Lundi l'Université était fermée: on inaugurait les monuments des deux frères de Humboldt, devant la place de l'Opéra. Comme étudiant, j'ai pu assister à la fête, étant d'ailleurs fort mal placé. J'ai pu voir l'empereur et son héritier, plaisir qui m'arrive fort souvent. Ce qu'il y avait de plus curieux était le costume des étudiants faisant partie de corporations: habits noirs et par-dessus des écharpes bigarrées, pantalons gris, petites, toutes petites casquettes, si petites qu'on ne sait vraiment comment elles peuvent tenir sur la tête, gants énormes en peau, longues épées dont la pointe est cassée et qu'ils agitent en criant *hoch* à chaque moment important de la cérémonie. Tout cela est fort grotesque et d'un autre âge. Les professeurs étaient habillés de noir avec le béret rouge, noir ou jaune. Dans la tribune diplomatique on voyait les costumes autrement beaux des attachés militai-

³⁶⁵ Berlin, 28 octobre 1882 Lettres p. 263-264.

³⁶⁶ Berlin, 16 novembre 1882 Lettres p. 272.

res. On a prononcé des discours, qu'il m'a été impossible d'entendre; on a joué des airs de toute sorte et on a beaucoup crié³⁶⁷.»

L'intérêt porté par Camille Jullian à la vie universitaire à Berlin, et plus généralement à l'enseignement en Allemagne, fut donc assez faible. Mais il fut cependant amené, à la demande de ses maîtres, à s'intéresser à deux aspects particuliers qui retinrent constamment son attention au cours de son séjour: le recrutement des professeurs d'histoire des gymnases et les séminaires philologiques et historiques des universités.

C'est d'abord à l'enseignement secondaire qu'il s'attacha. Geffroy, son ancien directeur à l'Ecole de Rome, était en effet en tant que président du jury d'agrégation d'histoire, fonctions qu'il occupa de nombreuses années³⁶⁸, particulièrement intéressé par le recrutement des professeurs à l'étranger. Préparant un article sur la réforme de l'agrégation³⁶⁹, il demande à Camille Jullian de lui faire parvenir quelques notes.

La contribution de Jullian dans ce domaine, en réponse à cette demande, n'est pas dépourvue d'intérêt. Il y exprime en effet très nettement des certitudes que l'on retrouvera dans son jugement sur les universités.

La première et la plus forte de toutes — elle est exprimée dès le début de son séjour mais il ne variera pas dans son opinion — est que la France n'a rien à apprendre de l'Allemagne. Paradoxe bien sûr pour un étudiant qui avait tout mis en œuvre pour venir y chercher un complément, jugé indispensable, à sa formation.

Il écrivait à Geffroy: «Je vous rédigerai... une note, M. le directeur, sur le recrutement des professeurs d'histoire des gymnases. En principe, je crois notre agrégation excellente, comme toutes nos institutions d'enseignement; et rien ne m'est plus antipathique que cette fureur d'imiter l'Allemagne. Les cadres sont excellents, le malheur est qu'ils sont vides. En particulier, pour l'agrégation, n'offre-t-elle pas autant de garanties que les examens pour entrer dans l'enseignement, ou la partie la plus forte n'est pas l'épreuve orale³⁷⁰.»

L'étude, rapidement rédigée, fut envoyée à Geffroy dès le 13 décembre³⁷¹. Jullian y exprimait avant tout l'idée que ce qui faisait la force de

³⁶⁷ Berlin, 31 mai 1883 Lettres p. 344.

³⁶⁸ L. OLLÉ-LAPRUNE Notice sur Auguste Geffroy p. 27-31.

³⁶⁹ A. GEFFROY Le concours d'agrégation d'histoire. Ses dernières transformations Revue Internationale de l'Enseignement 1885 t. 9 p. 329-340, 402-425.

³⁷⁰ Berlin, 15/11 82 B. N. Ms NAF 12922.

³⁷¹ Berlin, 14/12 1882 Lettres p. 283.

l'enseignement allemand c'était la spécialisation des études. Il le disait à nouveau à Geffroy, à la réception de la lettre que celui-ci lui avait adressée pour le remercier de son envoi et lui faire part de ses projets de réforme de l'agrégation, en ces termes:

«C'est en effet ce qui me paraît la principale réforme à introduire dans l'agrégation: la thèse cessant de devenir un terrain commun. Je me convainc chaque jour davantage que ce qui fait la force des Allemands, de leur enseignement comme de leur science, c'est qu'on exige d'eux, à n'importe quel examen, une spécialité: c'est qu'on veut que les élèves s'intéressent à autre chose qu'aux manuels, et que les maîtres aient quelque occupation en dehors de leurs leçons, occupation qui vivifie leur enseignement, ou, au moins, soutient leur activité. Tant qu'on nous obligera en France à savoir également un peu de tout, l'enseignement ne fera pas un pas en avant, et notre science demeurera stationnaire. Il ne semble qu'à l'agrégation je donnerais le pas à un bon épigraphiste sur ceux qui connaîtraient à fond l'ensemble de l'histoire. On fera de cet épigraphiste un professeur d'histoire ancienne dans un lycée: il sera un maître excellent, et demeurera un bon épigraphiste: c'est ce que sont tous les maîtres de gymnase ici³⁷².»

Il exprimait une autre idée, étroitement liée à celle-ci et qui lui paraissait fondamentale, dans le compte-rendu d'une brochure récente: la force de l'enseignement secondaire allemand réside en ce que le professeur est aussi, même modestement, un chercheur.

Il écrivait notamment:

«Nous voulons... faire remarquer une chose qui a son importance pour notre enseignement en France: la préoccupation constante que cette note révèle d'assurer aux professeurs de gymnases un certain nombre d'heures libres pour leur permettre de continuer leurs travaux personnels. «Si le maître, y est-il dit, ne continue pas à s'instruire lui-même, s'il n'est pas tenu en éveil par l'excitation scientifique il se réduit à n'être plus qu'un simple manœuvre.» Ce qui fait la force de l'enseignement secondaire en Allemagne, c'est, ne l'oublions pas, cette activité scientifique et littéraire des professeurs de gymnases: plus d'un savant célèbre n'a été longtemps ou n'est encore que professeur dans une petite ville. Nous ne le savons pas assez. En revanche, les Allemands savent bien que c'est là leur force³⁷³.»

Ces idées se retrouvent dans l'étude qu'il a consacrée, à la demande

³⁷² Berlin, 18/11 1882 B. N. Ms NAF 12922.

³⁷³ Die Wünsche der preussischen Gymnasial-Lehrer 1882 in-8 Grünberg en Silésie Revue Internationale de l'Enseignement 1883 t. 6 p. 1239-1240.

d'Albert Dumont, lui même hostile admirateur de la science allemande, aux séminaires des universités³⁷⁴.

Si Camille Jullian porta peu d'intérêt à l'université allemande, il faut en effet en excepter un sujet: les «séminaires» que Dumont, alors directeur de l'enseignement supérieur, lui avait demandé d'étudier lorsqu'il lui avait accordé l'autorisation de se rendre à Berlin pour y suivre l'enseignement de Mommsen et dont l'étude constituait le but officiel de sa mission.

Le sujet n'était pas neuf. Dès 1876 en effet Charles Graux avait souligné que «les séminaires forment le cœur de l'Université allemande»³⁷⁵.

En 1879 surtout Fustel de Coulanges avait attiré l'attention sur l'intérêt des séminaires, où il ne voulait voir cependant qu'une institution semblable aux conférences de l'Ecole Normale.

«Les Allemands, écrivait-il, ont senti ce qui manque à leurs cours, comme nous sentons ce qui manque aux nôtres. Aussi ont-ils institué un mode nouveau d'enseignement. A côté des cours publics, qui demeurent à l'usage de la masse des étudiants, ils ont établi ce qu'ils appellent du nom très expressif et très juste de *séminaires*; c'est là qu'ils sèment et produisent leurs professeurs et leurs érudits. Ces séminaires sont de très petits groupes d'étudiants choisis qui se réunissent auprès d'un maître. Figurez-vous dans une petite chambre, garnie de livres, sept ou huit jeunes gens assis autour d'une table et le professeur à la même table. Ce professeur ne fait pas un cours; il ne lit pas un cahier; la plupart de temps ce n'est pas lui qui parle. Il a, quelques jours à l'avance, indiqué le sujet dont on s'occuperait dans la réunion. Un des élèves, désigné par lui, a étudié le sujet; il a fait des recherches, il a lu et comparé les textes; il a réuni les opinions des érudits sur la matière et il a dû se faire aussi une opinion. C'est lui qui parle, ou bien il lit un travail écrit. Quand il a fini, les autres élèves argumentent, discutent, relèvent les méprises, signalent les lacunes, attaquent de leur mieux les conclusions de leur camarade. Puis le professeur intervient; il accepte ou rectifie les résultats obtenus; il approuve ou blâme, il termine enfin la discussion. On voit que de cette manière c'est l'élève lui-même qui travaille et non plus

³⁷⁴ Le «but qu'on doit se proposer en soutenant une thèse, écrivait-il dans un compte-rendu de la Revue critique, [doit être de] *s'habiller* pour l'ordre d'enseignement auquel on se destine... C'est là évidemment la première réforme à demander pour le doctorat *se-lettres*. Etude sur le Simplicissimus de Grimmelhausen, thèse française présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Fred. Antoine R. C. H. L. 1883 N. S. t. 16 p. 68.

³⁷⁵ Son article ne parut cependant qu'en 1883. Ch. GRAUX L'Université de Salamanque en 1875 Revue Internationale de l'Enseignement 1883 t. 5 p. 533.

seulement, comme dans le cours, le professeur. L'élève n'a pas écouté, il a cherché. Il n'a pas reçu une connaissance, il l'a trouvée. Peut-être n'a-t-il pas appris un aussi grand nombre de faits qu'il s'en peut accumuler dans la leçon d'un professeur expérimenté, mais il a appris comment on trouve les faits, et cela vaut encore mieux. Il a pris une notion juste de la science. Il s'est habitué à lire, il sait surtout comment il faut lire; il sait par quelles opérations d'esprit on dégage d'un ou plusieurs textes une vérité. De ses deux années de séminaire il n'emportera probablement pas un volumineux cahier de notes, mais il sera en voie de devenir, suivant ses goûts, ou un philologue, ou un historien, ou un philosophe, ou un jurisconsulte³⁷⁶.»

Ce passage remarquable, où Fustel de Coulanges exprime parfaitement l'idée même — l'idéal — du séminaire, est évidemment important dans la mesure où Jullian, élève de troisième année à l'Ecole Normale, préparait alors l'agrégation sous sa direction. Ces idées se retrouvent d'ailleurs très exactement dans son article.

Fustel de Coulanges cependant, en parlant du séminaire allemand, le faisait en homme qui n'avait jamais vu fonctionner l'institution en Allemagne et jugeait d'après autrui. Son analyse reposait en effet sur la lecture de trois rapports parus l'année précédente dans les *Etudes* de la Société de l'enseignement supérieur.

Le plus important, dû à Edmond Dreyfus-Brisac, rédacteur en chef de la revue, était une étude approfondie de l'Université de Bonn³⁷⁷ où il consacrait une large place aux séminaires «institution éminemment originale et appelée à rendre les plus grands services»³⁷⁸.

Il y notait la modestie des moyens et, dans les travaux, l'usage d'un latin médiocre et l'absence de méthode et d'idées générales; mais aussi le dévouement des professeurs, le zèle des étudiants et surtout le goût du travail et de la science.

«Je ne sais, concluait-il, rien de plus remarquable et de plus digne d'être imité³⁷⁹.»

³⁷⁶ FUSTEL DE COULANGES De l'enseignement supérieur en Allemagne d'après des rapports récents *Revue des Deux Mondes* 1879 3^e P. t. 34 p. 831. Il avait lui même créé dès 1868 à Strasbourg une conférence analogue aux séminaires de universités allemandes. J. PARMENTIER M. Fustel de Coulanges à Strasbourg *Revue politique et littéraire* 1889 t. 44 p. 524-526.

³⁷⁷ E. DREYFUS-BRISAC L'Université de Bonn Société pour l'étude des questions de l'enseignement supérieur *Etudes* de 1878 p. 1-158.

³⁷⁸ L'Université de Bonn p. 74.

³⁷⁹ L'Université de Bonn p. 85.

Dans le même numéro les *Etudes* publiaient deux autres rapports sur les universités allemandes qui traitaient de façon approfondie des séminaires. Si l'article consacré à l'Université de Heidelberg n'offre rien de bien original, l'article de Montargis et Seignobos sur l'Université de Göttingen par contre, très personnel et très critique, mérite de retenir l'attention.

Dans les séminaires historiques, écrivaient les auteurs³⁸⁰, l'accent est mis sur les exercices critiques qui servent de base à l'histoire. «La critique [y] règne donc absolument . . . la connaissance des faits (l'histoire pragmatique), et, ce qui est plus grave, l'étude des institutions, des mœurs, etc., l'histoire véritable, n'y paraît presque jamais. De même l'histoire littéraire est exclue des séminaires philologiques. Le résultat est que l'étudiant, dans la faculté de philosophie, se perd dans des travaux de détail et n'acquiert aucune connaissance d'ensemble. Il s'initie à la partie technique de la science, paléographie, lecture des documents, critique des textes; mais il demeure incapable d'apprécier l'importance des questions et les liens qui les unissent; le sens et l'esprit de l'histoire et de la littérature lui restent fermés³⁸¹.»

Cette spécialisation exagérée, concluaient-ils, fait courir à la culture générale des dangers sérieux. Elle forme des savants et non des professeurs, des spécialistes et non des historiens³⁸².

A une date plus récente encore, en 1881, Charles Seignobos, devenu maître de conférences à la Faculté des lettres de Dijon, dans un article consacré à l'enseignement de l'histoire en Allemagne, venait d'étudier avec quelque détail l'organisation des séminaires historiques des universités. Il y a dans son étude plusieurs traits que l'on retrouvera dans celle de Jullian, soit convergence des observations soit peut-être influence du premier sur le second.

Avant tout il mettait l'accent sur l'importance des séminaires dans l'enseignement supérieur allemand.

«Le professeur, écrivait-il, . . . sait que parler pendant trois quarts d'heure devant un auditoire muet, inconnu et mélangé n'est pas un moyen fort efficace de répandre la méthode et l'intelligence historiques sans lesquelles les faits ne sont rien. Il sait que la science est affaire de pratique et qu'elle ne se déverse pas du haut d'une chaire. Pour bien connaître le chemin qui mène à la vérité, il faut l'avoir cherché soi-même, s'être égaré souvent et avoir ainsi

³⁸⁰ L'étude des séminaires historiques est manifestement due à Ch. Seignobos qui devait revenir à plusieurs reprises sur les idées exprimées ici.

³⁸¹ MONTARGIS et SEIGNOBOS *L'Université de Goettingue Etudes* de 1878 p. 192.

³⁸² *L'Université de Goettingue* p. 193.

appris à le distinguer des voies dans issue. Guider les jeunes gens dans cette recherche est la mission propre du professeur. Il s'acquitte donc des cours publics comme d'une obligation et réserve son zèle pour les exercices particuliers.

Les *séminaires* d'histoire sont, dans la plupart des Universités, une création privée des professeurs, et ne sont pas soutenus par l'Etat. Dans ces dernières années cependant quelques Facultés, Greifswald, Tubingue, Bonn, Leipzig, ont dû à l'initiative énergique du Professeur de Noorden et à son zèle ardent pour l'enseignement de l'histoire, la création de *séminaires historiques d'Etat* analogues aux *séminaires de philologie*. Les fonds accordés à ces institutions servent à entretenir une bibliothèque à l'usage des membres du séminaire, parfois à accorder des prix aux meilleurs travaux. Le séminaire est placé sous la direction de deux ou trois professeurs que se partagent les élèves. Ce sont là les seules différences entre les séminaires d'Etat et les séminaires privés.

Les étudiants qui fréquentent un séminaire sont presque tous dans leur troisième année d'Université; ils y entrent rarement en seconde année, et c'est le principe de presque tous les professeurs de n'admettre aucun nouvel arrivant. . . . Le nombre des étudiants admis varie de dix à vingt; il ne peut guère augmenter sans faire perdre au séminaire son caractère de réunion intime.

D'ordinaire le professeur tient son séminaire le soir, à six heures, dans sa maison; la séance dure de une à deux heures. L'usage, presque partout, est que les étudiants, en sortant, se rendent ensemble à la brasserie; c'est ainsi qu'un lien personnel se forme entre les élèves d'un même professeur.

Les exercices oraux sont le pivot de l'enseignement du séminaire. Ils comportent une variété infinie soit dans le choix des sujets, soit dans la façon des les présenter; et les professeurs allemands estiment qu'on ne peut rien dire de général de leurs séminaires. Assurément, ils sont plus frappés des différences de forme que des analogies de nature. A la longue, l'étranger parvient à distinguer quelques caractères essentiels³⁸³. »

Ce sont ces traits essentiels que tentait ensuite de dégager Charles Seignobos. L'un d'eux le frappait tout particulièrement: le contact direct avec les

³⁸³ Ch. SEIGNOBOS L'enseignement de l'histoire dans les universités allemandes *Revue Internationale de l'Enseignement* 1881 t. I p. 576-577. Sur ce rapport v. Cl. Digeon *La crise allemande de la pensée française* p. 376-377; W. R. Keylor *Academy and Community. The Foundation of the french Historical Profession* Cambridge, Mass. Harvard U. P. 1978 p. 75-77.

sources. L'avantage principal des séminaires c'était en effet selon lui de faire connaître et d'apprendre à manier les documents.

«Il y a, écrivait-il, dans ces exercices sévères sur des documents originaux, conduits sans rhétorique ni faux brillant et avec un désir sincère d'atteindre la vérité, une discipline salubre pour les jeunes gens. Ils y apprennent d'abord que l'histoire ne se trouve pas toute faite dans les livres de seconde main et qu'on doit la chercher soi-même dans les documents: car elle est affaire de critique, non d'autorité. Ils font connaissance avec les collections de ces documents et s'exercent à les manier³⁸⁴.»

Leur inconvénient c'est que le culte excessif du document interdisait d'aller au delà. Si dans le séminaire on apprenait à l'étudiant à connaître les documents et à en apprécier la valeur, rien par contre ne venait lui apprendre à écrire l'histoire. On jugeait en effet «par une sorte d'étrange respect» que cela ne s'enseignait pas³⁸⁵.

«On préfère le jeter tout de suite au milieu des documents, lui apprendre en détail où ils se trouvent, d'où ils proviennent, à quels signes extérieurs on reconnaît les bons des mauvais. Il devient vite habile dans ces opérations. Plus tard il sera bon peut-être à ramasser et à préparer des matériaux: mais ne sera-t-il pas incapable de les mettre en œuvre? Et quand tous auront reçu cette éducation, qui donc se chargera de bâtir l'édifice³⁸⁶.»

Seignobos concluait que les séminaires ne remplissaient que médiocrement et incomplètement leur rôle à l'égard des étudiants et c'est un jugement en définitive négatif qu'il exprimait en terminant.

«Au Séminaire, écrivait-il, on leur enseigne seulement la technique. Ils l'apprennent docilement; peut-être arrivent-ils à y surpasser leurs maîtres. Mais leur croissance intellectuelle s'arrête. Ils ne s'habituent pas à voir au-dessus des détails et ne parviennent jamais à composer une œuvre d'ensemble³⁸⁷.»

Tels étaient quelques uns des modèles³⁸⁸ dont disposait Jullian au moment d'entreprendre son étude.

³⁸⁴ L'enseignement de l'histoire p. 585.

³⁸⁵ L'enseignement de l'histoire p. 586-587.

³⁸⁶ L'enseignement de l'histoire p. 588.

³⁸⁷ L'enseignement de l'histoire p. 589.

³⁸⁸ En 1882 Maxime Collignon, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, avait évoqué très brièvement, dans un article paru dans la Revue Internationale de l'Enseignement, l'organisation des séminaires dans le domaine de l'archéologie classique. M. COLLIGNON L'enseignement de l'archéologie classique et les collections de moulages dans les universités allemandes R. I. E. 1882 t. 3 p. 259-263.

Camille Jullian n'a pas apporté à ce travail, qui lui avait été demandé et non point entrepris de sa propre initiative, un intérêt passionné. Faite sérieusement mais sans grande curiosité son enquête s'est bornée à peu de chose. En dehors des impressions que lui avait laissé le séminaire de Mommsen, il a rassemblé quelques documents administratifs et a tiré parti des informations qu'il avait pu recueillir à Berlin et au cours de ses déplacements. Mais il n'a pas tenté d'étude d'ensemble.

Pour réunir les documents de son étude, Jullian assista à Berlin aux séminaires de philologie de Vahlen et d'épigraphie grecque de Kirchhoff, dont il semble cependant n'avoir suivi que rarement les exercices, peut-être une seule fois. C'est ainsi qu'au cours du semestre d'été 1883 il assista au séminaire royal de philologie à une explication de Juvénal³⁸⁹.

Par ailleurs il se renseigna auprès de Hirschfeld à Vienne, de Lipsius et Overbeck à Leipzig et de Ivan Müller à Erlangen sur l'organisation des séminaires qu'ils dirigeaient. Il demanda enfin à son ami Chastand, qui était allé poursuivre ses études à Tübingen, des renseignements sur les séminaires de cette université.

En dehors de cette information directement puisée aux sources, il fit enfin largement usage de l'étude de E. Dreyfus-Brisac sur l'Université de Bonn, plusieurs fois citée dans son article³⁹⁰.

Mais si son enquête a été limitée et si son article est en définitive, bien plus qu'un rapport sur les séminaires philologiques et historiques, une étude du séminaire de Mommsen, il y a dans cette évocation très vivante de la vie universitaire allemande quelque chose de spontané, de direct, de vrai en un mot, qui suscite constamment l'intérêt. Sans doute la documentation aurait-elle pu être plus abondante, sans doute aurait-il pu fréquenter plus souvent d'autres séminaires afin d'avoir un point de comparaison avec celui de Mommsen, sans doute aurait-il pu tenter de donner une vue d'ensemble qui manque ici, et cependant la lecture de ses *Notes* fait oublier ces lacunes tant elles ont de spontanéité et de vérité.

Camille Jullian a su en effet, avec un remarquable talent d'évocation, rendre admirablement la vie des séminaires. C'est avant tout son témoignage personnel qu'il veut apporter, avec ce qu'il peut avoir inévitablement de subjectif, mais aussi avec cette spontanéité de méridional qui fut l'un des traits marquants de sa personnalité. Il dit ce qu'il a vu, comme il l'a vu, avec

³⁸⁹ Notes sur les séminaires p. 408; Berlin, 11 juillet 1883 Lettres p. 358.

³⁹⁰ L'article est résumé dans son carnet de cours qui contient par ailleurs une note, sans doute de Pick, sur le séminaire de Mommsen B. I. Ms 5749.

une extrême justesse de ton qui nous rend véritablement présents les événements auxquels il assista.

Surtout il y a constamment dans son rapport une sincérité sans détours — qui est la marque de sa jeunesse sans doute, mais aussi et d'abord de son caractère — qui lui fait exprimer son témoignage avec une liberté de ton que l'on chercherait vainement dans plusieurs de ceux qui virent le jour alors. Il dit ce qu'il pense avec une franchise absolue qui n'exclut pas qu'il ménage les personnes et les institutions mais qui ne lui permet pas de taire ses sentiments.

«J'ai essayé, écrivait-il à Mommsen après son retour en France, de parler de l'Allemagne en toute franchise, en conciliant ce que je dois à ceux qui m'ont envoyé et à ceux qui m'ont reçu. Je ne sais si j'y aurai réussi³⁹¹.»

Sans aucun doute il y a réussi. Et, plus encore, il y est parvenu sans que cette vie et cette liberté de ton, tout à l'opposé de ce que l'on pourrait attendre d'un rapport officiel, ne l'empêche d'aller au fond des choses. Il a en effet parfaitement pénétré au cœur du problème avec une prescience qui étonne et force l'admiration de la part d'un jeune étudiant de vingt-quatre ans.

Contrairement à la plupart des études contemporaines qui insistent sur l'ampleur des moyens mis en Allemagne à la disposition des universités, ce n'est pas sur l'aspect matériel que Jullian met l'accent. Ce qui le frappe c'est le dévouement des professeurs, le sérieux des étudiants et la qualité de leur travail et surtout l'esprit scientifique qui les anime.

Les moyens des séminaires sont généralement, contrairement à l'opinion reçue, assez peu importants³⁹².

Si chacun d'eux a sa bibliothèque courante — qui paraît à Jullian être une institution particulièrement heureuse — celle-ci n'est jamais très riche.

«Le séminaire philologique de Berlin a sa petite bibliothèque; elle n'est pas bien riche, puisqu'elle ne date que de 1874 et ne possède qu'un budget annuel de 200 marks (250 francs); elle tient toute entière dans une demi-douzaine d'armoires qui sont disposées, partie dans la salle où ont lieu les conférences, partie dans le corridor qui y aboutit³⁹³.»

³⁹¹ Bordeaux, 9 Déc. 84 Deutsche Staatsbibliothek Berlin. Nachlaß Mommsen.

³⁹² Il s'agit ici des séminaires d'Etat, institutions publiques de caractère officiel chargées, au moins dans le principe, de former des professeurs pour les gymnases. Les séminaires privés, simples cours *privatissimes* souvent faits chez le professeur lui-même, disposaient de moyens bien plus modestes encore.

³⁹³ Notes p. 303.

Par ailleurs les professeurs ne reçoivent, en dédomagement du temps qu'ils consacrent à leur séminaire, qu'une somme infime.

«Une certaine somme est assignée aux directeurs comme rémunération. Cela est fort juste: les cours des séminaires d'Etat sont publics, c'est-à-dire entièrement gratuits; ceux qui les suivent ne payent point d'honoraires au professeur... Cette rémunération s'élève, à Berlin, à 300 marks (375 francs) par an pour chaque directeur. Evidemment, c'est une somme dérisoire³⁹⁴.»

Enfin le budget séminaires est fort peu important et ne s'élève que rarement à plus d'un millier de Thalers, 2240 marks à Berlin.

Seule exception, mais de taille, le séminaire archéologique et épigraphique de Vienne, dirigé par le professeur Hirschfeld pour l'épigraphie et le professeur Benndorf pour l'archéologie, dispose de moyens considérables: son budget est de 3840 florins, ses directeurs reçoivent 400 florins chacun et la bibliothèque, qui n'avait alors que sept ans, est «réellement très riche»³⁹⁵.

Ce n'est donc pas dans l'ampleur de leurs moyens que réside le secret de l'activité des séminaires et de la valeur de leurs travaux. C'est dans le dévouement des professeurs et le sérieux des étudiants. C'est aussi dans la qualité de certains des exercices qui s'y font.

C'est surtout au dévouement des maîtres qui les dirigent que les séminaires doivent d'être ce qu'ils sont. Malgré la lourde charge qu'il représente pour lui chaque professeur tient en effet à honneur d'avoir son séminaire. Camille Jullian le note dans son étude à deux reprises.

«Aucun maître, écrit-il, n'est tenu d'avoir un séminaire. Il est à remarquer que pas un des professeurs d'histoire et de philologie de l'Université de Berlin ne se refuse à ce qu'ils considèrent tous comme un devoir... Tous les professeurs de l'Université tiennent en effet à surveiller et à diriger de près les travaux de ceux des étudiants qui ont quelque ambition scientifique, et ils s'acquittent de la tâche qu'ils se sont eux-mêmes imposée avec une conscience et une régularité au dessus de tout éloge³⁹⁶...»

C'est un honneur qu'une telle place, et le professeur, que la nature de son enseignement appelle à diriger un séminaire, se trouve suffisamment récompensé de sa peine par cet amour de la jeunesse studieuse et ce dévouement à la science qui sont la gloire la plus saine et la plus persistante des universités allemandes³⁹⁷.»

³⁹⁴ Notes p. 294.

³⁹⁵ Notes p. 305-308.

³⁹⁶ Notes p. 403-404.

³⁹⁷ Notes p. 294.

Pour autant les séminaires ne sont pas à l'abri de toute critique, loin de là.

En ce qui concerne les séminaires philologiques, l'usage du latin semble à Camille Jullian être plus de nature à entraver les travaux des élèves qu'à les faciliter. Il s'agit là d'une survivance du passé qui n'a plus sa raison d'être et devrait disparaître.

« Cette disposition, qui date de la fondation des plus anciens séminaires, n'a pas été modifiée depuis un siècle et se retrouve encore dans les statuts les plus récents. Nous sommes si peu habitués, en France, à nous servir du latin comme d'une langue d'enseignement, qu'on ne peut s'empêcher de s'étonner et de sourire lorsqu'on assiste pour la première fois aux exercices d'un séminaire. Ces mots et ces formules de *profecto, nego, minime, concedo*, des phrases comme *jam tu non respondes ad ea quae dicta sunt*, ou *non recte haeres in tua sententia*, nous replacent dans un temps bien éloigné de nous, et c'est en Allemagne moins que partout que l'on s'attendrait à retrouver ces restes d'une routine qui n'a plus sa raison d'être³⁹⁸. »

Les explications d'auteurs y sont par ailleurs médiocres. L'examen des textes est trop minutieux, s'éternise sur des problèmes de détail et manque d'ampleur. La critique grammaticale et historique en est absente³⁹⁹.

Enfin l'usage constant dans les séminaires, aussi bien philologiques qu'historiques, que tout travail écrit d'un de ses membres soit corrigé par un autre étudiant et qu'une controverse (*disputatio*) soit engagée entre eux à ce sujet est sans profit réel.

« Ces « disputes » n'ont nulle part la moindre importance, quoique la tradition en soit maintenue avec un soin religieux: il y a aussi peu de discussion à propos des travaux écrits qu'il y en a trop à propos des explications d'auteurs... »

Ce qui enlève toute importance à ces sortes d'exercices, c'est le peu d'application que le correcteur apporte à la lecture et à la critique du travail qui lui est remis. Je ne sais s'il se donne toujours la peine de le lire d'un bout à l'autre; mais certainement il n'étudie jamais le sujet pour son propre compte. Sa « recension » consiste presque uniquement à faire l'analyse du travail et à présenter d'insignifiantes critiques de détail... Mais je n'ai jamais entendu un *Recensent* indiquer avec justesse les erreurs et les points faibles du travail, comme le professeur le faisait après lui. Les critiques sont considérées comme une corvée et personne n'y attache la moindre valeur, ni le professeur, ni l'auteur de travail, ni surtout le correcteur⁴⁰⁰. »

³⁹⁸ Notes p. 407.

³⁹⁹ Notes p. 409-410.

⁴⁰⁰ Notes p. 411-412.

Mais si les explications d'auteurs, dans les séminaires philologiques, et les argumentations des étudiants sont souvent médiocres, par contre les travaux écrits, et c'est là que réside la force des séminaires et que se manifeste l'utilité de l'institution, sont de grande valeur.

«C'est grâce aux travaux qu'ils composent dans les séminaires que l'on peut dire des étudiants allemands qu'ils commencent à devenir des savants et des érudits dès l'Université même⁴⁰¹.»

Ces travaux sont en effet, si l'on considère surtout qu'ils sont le fait de débutants, dans l'ensemble excellents. Sans doute la forme y est-elle constamment négligée; mais la science y est parfaitement maîtrisée. C'est déjà l'œuvre de jeunes savants.

«Tous ces travaux, il s'en faut de beaucoup, ne sont point des chefs-d'œuvre. De ceux que j'ai lus ou que j'ai entendu corriger, aucun ne s'élevait au-dessus de la moyenne. Mais hâtons-nous de dire que c'était une très bonne, une très forte moyenne; ces jeunes gens de vingt à vingt-deux ans, qui ont étudié tout au plus six semestres à l'Université, donnent infiniment plus qu'on n'est en droit d'exiger d'eux. On ne saurait imprimer tel quel aucun de ces mémoires; mais il suffirait de quelques retouches pour faire de plusieurs d'entre eux de solides articles d'érudition, et il y a dans tous les éléments d'une bonne étude.

Il est impossible, il est vrai, de trouver dans ces dissertations de séminaires certaines qualités que nous exigeons avant tout des travaux scientifiques: l'ordre, la clarté, la méthode. A plus forte raison, il n'y existe ni artifices de composition, transitions, résumés, conclusions un peu générales, ni aucune mise en œuvre⁴⁰².

Mais, si on laisse de côté ces questions de forme, dont ne se préoccupent ni les élèves, ni les maîtres, on n'a guère qu'à louer dans la plupart de ces travaux. Les sujets sont examinés avec un soin infini; aucun des textes nécessaires pour les traiter n'est oublié; tous les ouvrages où on les trouve déjà étudiés ont été mis à profit. Les auteurs sont toujours consultés dans les meilleures éditions critiques, et les élèves, dans l'interprétation d'un texte, commencent par se rendre compte de la manière dont il nous est parvenu, des différentes leçons des manuscrits: c'est là, comme le leur répètent si souvent les professeurs, le commencement de toute science, et avant tout de la science de l'antiquité⁴⁰³.»

⁴⁰¹ Notes p. 412.

⁴⁰² Notes p. 414-415.

⁴⁰³ Notes p. 416.

La préparation et la rédaction de ces travaux — qui sont quelquefois écrits en latin, et dont l'étendue atteint souvent cent, cent cinquante pages in 4° — exigent donc beaucoup de temps et de nombreuses lectures. Ils témoignent avant tout d'une forte instruction classique, aussi forte que les plus difficiles peuvent l'exiger de jeunes gens de vingt ans. Sans doute, nous avons affaire à une élite; mais, enfin, c'est une élite nombreuse, et, pour parler franchement, pourvue de plus de moyens, bien mieux préparée à la vie scientifique que les meilleurs de nos élèves de l'Ecole Normale ou de nos boursiers de Facultés. . . .

Sans doute encore, il est inutile de le dire, ces travaux trahissent de l'inexpérience; les jugements sont souvent audacieux, les conclusions arbitraires, les affirmations hasardées. Mais peut-il en être autrement? Ces défauts, qui d'ailleurs ne se rencontrent pas chez tous les étudiants des séminaires, sont le résultat d'une qualité infiniment précieuse, et que ces jeunes gens possèdent tous au plus haut point: le désir de trouver une solution nouvelle, de dire quelque chose de nouveau sur les sujets les plus travaillés⁴⁰⁴.»

Enfin, une fois les travaux écrits exposés oralement par leur auteur, vient la correction par le professeur qui constitue un apport essentiel du séminaire.

Mais le grand avantage, la contribution décisive des séminaires allemands, c'est qu'ils obligent les étudiants à considérer l'antiquité comme un tout et à s'assurer la maîtrise des diverses sciences qui concourent à sa connaissance.

Camille Jullian revient à plusieurs reprises sur cette idée qui lui paraît fondamentale.

«C'est, écrit-il, . . . un principe de l'éducation philologique en Allemagne que l'étude du grec et du latin doit marcher de front . . . On peut dire que ce principe est et sera longtemps encore une des forces des Ecoles allemandes: d'une part, il maintient l'instruction générale à une hauteur moyenne fort élevée; de l'autre, il donne à l'Allemagne des hommes comme M. Hubner, de Berlin, M. Schaefer, de Bonn, M. Bormann, de Marbourg, bien d'autres encore, qui, suivant les besoins de l'Université, peuvent enseigner tour à tour l'histoire grecque et la philologie latine . . .

C'est surtout aux séminaires que l'on doit cette unité de la philologie allemande, qui se retrouve à tous les degrés de l'enseignement⁴⁰⁵.»

Et plus loin «Ce qui fait la force de ces étudiants des séminaires, ce qui

⁴⁰⁴ Notes p. 417.

⁴⁰⁵ Notes p. 296.

ressort clairement de la lecture de ces travaux, ce n'est pas seulement, par exemple, que les jeunes épigraphistes de l'Allemagne en savent plus, beaucoup plus que les nôtres, c'est encore qu'ils connaissent aussi bien la philologie que la science des inscriptions, c'est que philologues et épigraphistes parlent avec une égale compétence de l'épigraphie grecque et de l'épigraphie latine. En France, un grammairien n'est point nécessairement un épigraphiste, et l'historien ou le juriste ne veulent souvent être ni l'un ni l'autre. Il n'en est pas de même en Allemagne, grâce surtout aux séminaires: qu'ils s'appellent épigraphiques, archéologiques ou philologiques, on y travaille sur tout ce qui peut aider à la connaissance de l'antiquité. C'est là la vieille tradition allemande, et les travaux qui se font dans les séminaires, en particulier dans celui de M. Mommsen, montrent que la génération nouvelle suit encore fidèlement les conseils et l'exemple de ses maîtres⁴⁰⁶.»

Mais il semble à Camille Jullian que la grande époque des séminaires est en voie de se terminer. Plusieurs signes lui paraissent marquer qu'une évolution se fait qui met en danger leur organisation et leur esprit même.

Dans l'organisation des séminaires tout d'abord une innovation récente, la suppression des membres extraordinaires et leur remplacement par un proséminaire en formant la subdivision inférieure, tend à leur faire perdre les traits caractéristiques qui en faisaient la valeur.

«Cette institution des proséminaires, avec leurs deux divisions, d'histoire ancienne et d'histoire moderne, de grec et de latin, avec la distinction entre membres boursiers et non boursiers, surtout avec cette permission que l'on accorde aux élèves d'être des demi-savants et de suivre des cours élémentaires, dénature sans profit aucun l'organisation des séminaires; la différence entre membres ordinaires et extraordinaires suffisait, et il n'était pas utile de faire de cette dernière catégorie une classe préparatoire indépendante de la première. On tend ainsi peu à peu à substituer à l'enseignement universitaire, scientifique et uniforme, l'éducation des gymnases, méthodique, progressive et à demi-routinière⁴⁰⁷.»

Mais c'est surtout l'esprit même qui animait les séminaires qui tend à disparaître. Chez les étudiants, comme le remarquait déjà Seignobos⁴⁰⁸, l'esprit scientifique tend à céder devant le désir de faire des études immédiatement rentables⁴⁰⁹.

Aussi, conclut Jullian, si partout les séminaires se multiplient et se déve-

⁴⁰⁶ Notes p. 417.

⁴⁰⁷ Notes p. 310.

⁴⁰⁸ Ch. Seignobos *L'enseignement de l'histoire* p. 564.

⁴⁰⁹ Notes p. 424.

loppent, si de nouvelles créations voient constamment le jour et si les séminaires existants se donnent des moyens sans cesse accrus⁴¹⁰, c'est peut-être pourtant à la fin d'un âge d'or à laquelle on assiste — à laquelle il pense, en 1882-1883, avoir assisté. Pour lui si les moyens sont enfin venus, tardivement, l'inspiration initiale, qui est l'essentiel, est déjà en train de se perdre.

«Je ne sais, écrit-il, si ces efforts des gouvernements et des professeurs ne témoignent pas que l'âge héroïque des séminaires est passé. Nous avons déjà pu noter que l'enseignement n'y est pas toujours ce qu'il devrait être et qu'il tend, quoique avec une certaine lenteur, à perdre son caractère scientifique. Les besoins de l'enseignement se sont accrus aujourd'hui aussi bien en Allemagne qu'en France; et, d'autre part, les élèves de ces dernières années n'ont pas les préoccupations purement scientifiques de ceux de 1815 et de 1850. Le mal dont nous souffrons et qui ronge nos Facultés de province, commence à envahir l'Allemagne, la Prusse surtout: pour beaucoup d'étudiants, l'examen et, au delà, la position sont le but unique auxquels ils visent à l'Université. Dans les séminaires, la direction est encore très forte, très savante: le professeur ne se laisse pas déborder par les désirs des élèves; mais si cette direction venait à se relâcher, les séminaires redeviendraient vite ce qu'ils étaient autrefois. Les professeurs ont déjà lieu de craindre que la vie administrative ne tue la vie scientifique⁴¹¹.»

L'institution en tout cas dût lui sembler digne d'être imitée puisqu'à son retour, alors qu'à Stuttgart il venait d'apprendre que la Faculté d'Aix que Fustel de Coulanges avait demandée pour lui ne lui serait pas accordée, il écrivait:

«Je comptais y créer un petit séminaire analogue à ceux que j'ai étudiés en Allemagne et sur lequel j'envoie un rapport à M. le ministre, et faire avec les boursiers de licence quelques excursions aux monuments de nos Alpes⁴¹².»

De son étude il ressortait en définitive selon lui que: «C'est donc surtout dans les séminaires que réside le mouvement scientifique d'une Université allemande⁴¹³.»

En terminant son rapport Camille Jullian tentait de dégager l'esprit de

⁴¹⁰ M. LENZ *Geschichte der königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin* Dritter Band Halle a. d. S. 1910 p. 212, 216, 255-256.

⁴¹¹ Notes p. 424.

⁴¹² Stuttgart, 9 septembre 1883 B. I. Ms 5764.

⁴¹³ Notes p. 420 «Actuellement, les séminaires sont la pépinière des philologues et des historiens. Ils ont joué un beau rôle pendant ce siècle, et c'est d'eux en grande partie qu'est sorti l'épanouissement de la science allemande.» Notes p. 423.

l'institution, en particulier en la comparant à ce qui existait alors en France. Sa pensée se résume admirablement dans ce passage en quelques mots essentiels — la science surtout, le patriotisme aussi — qui permettent de la connaître parfaitement.

«Quoi que disent les statuts, on ne saurait... regarder le séminaire public comme préparant à l'enseignement des gymnases; cette préparation n'y est jamais considérée que comme étant à l'arrière-plan: le but auquel tendent les professeurs sinon tous les élèves est avant tout scientifique. Les séminaires fortifient les candidats aux fonctions publiques; ils ne les y préparent pas. *L'enseignement y est indépendant de toute perspective, de toute préoccupation d'examen, et c'est ce qui en fait la force et le mérite.* Les directeurs veulent et doivent ignorer à quelle carrière leurs élèves se destinent. Il est bien certain que la plupart, — au moins les trois quarts, — se préparent aux examens d'Etat *pro facultate docendi*. Mais on ne s'inquiète pas de le savoir, et ni les bourses ni les prix ne sont réservés à ces candidats: l'Etat n'aide pas de son argent les membres des séminaires parce qu'ils seront un jour ses employés, parce qu'ils pourront lui rendre des services, mais surtout parce qu'ils pourront en rendre à la science et à la patrie.

Il n'en est pas moins vrai qu'il est singulièrement utile aux maîtres des gymnases d'avoir passé par les séminaires des Universités, de même qu'il est bon en France qu'un professeur de lycée soit sorti de l'Ecole normale. Le rôle que joue cette dernière dans notre enseignement, dont le caractère est surtout *littéraire et philosophique*, les séminaires le jouent dans l'enseignement allemand, qui est plutôt *scientifique et philologique*. Et leur avantage sur l'Ecole normale est que celle-ci n'est ouverte qu'à un petit nombre, et que les séminaires des Universités allemandes comptent deux à trois milliers de membres. C'est donc grâce à eux que beaucoup parmi les maîtres des gymnases sont de véritables savants. On tient, en Allemagne, à ce que ces maîtres n'aient pas seulement des aptitudes professionnelles: on veut qu'ils travaillent pour leur propre compte, et l'on estime avec infiniment de raison que les études personnelles, loin de nuire à l'enseignement d'un professeur, l'animent au contraire et le vivifient. C'est à cette idée, malheureusement si peu répandue en France dans nos lycées et nos collèges, que répond l'institution des séminaires.

On voit donc quelle différence il faut établir entre les séminaires allemands et nos conférences de licence et d'agrégation, — l'institution de nos Facultés qui s'en rapproche le plus. Cependant, s'il était question d'établir chez nous quelque chose d'analogue, ces conférences pourraient bien servir

de cadres: il suffirait de peu pour en faire de vrais séminaires. Elles possèdent, comme les séminaires en Allemagne, des membres ordinaires jouissant de *stipendia* (les boursiers), et des membres extraordinaires (les étudiants libres): c'est parmi ces derniers que l'on peut recruter, dans une certaine mesure, les membres ordinaires, les futurs boursiers; on le pourrait bien davantage, si on obligeait les candidats aux bourses de l'Etat à assister une année à la conférence comme auditeurs libres.

Il restera toujours cette différence essentielle entre nos conférences et les séminaires allemands, que ces derniers font de la science, et que celles-là préparent à des examens d'Etat. Mais il est si facile de remédier à ce mal! il est si aisé de faire de la science sans que les élèves aient le droit de se plaindre qu'on néglige la préparation aux examens! Rien n'empêche d'expliquer toujours un auteur, d'étudier un sujet inscrit sur les programmes de licence et d'agrégation: car tous les auteurs peuvent être expliqués scientifiquement, tous les sujets peuvent être la matière d'un enseignement érudit. Il suffit que les professeurs le veuillent et se préoccupent moins d'examens et de concours que de science et d'érudition. Si cela était nos conférences de Facultés n'auraient rien à envier aux séminaires des universités allemandes⁴¹⁴.»

Tout Jullian est là — le Jullian de 1883 mais aussi dans une large mesure celui de l'avenir, le jeune maître de Bordeaux en particulier. Mais au delà de ses sentiments personnels c'est la pensée de toute une génération qu'il exprime, de cette génération de 1880 qui voulut porter dans l'enseignement supérieur français jusque là «littéraire et philosophique» l'esprit «scientifique et philologique» de l'Allemagne.

La conclusion de cette étude, Camille Jullian l'avait déjà tirée le 3 décembre 1882, un mois après son arrivée.

Il écrivait alors à Fustel de Coulanges:

«Je vais profiter de mes loisirs pour étudier les universités allemandes. Je me convainc chaque jour que nos institutions en France sont excellentes, et que nous n'avons rien à prendre, rien à envier à nos ennemis — sauf la patience et le sérieux qu'ils apportent dans tout ce qu'ils font. ... Voilà ce qui manque chez nous, ce ne sont pas les écoles, ni les examens, ni les programmes. Leurs méthodes ne sont pas supérieures aux nôtres, [ni] les travaux des séminaires — à part d'insignifiantes différences⁴¹⁵.»

⁴¹⁴ Notes p. 422-423.

⁴¹⁵ Berlin, 3 décembre 1882 B. I. Ms 5764.

Ainsi, contrairement à ce qu'écrivait A. Grenier, ce n'est pas un modèle qu'a trouvé Camille Jullian en Allemagne; si du moins l'on entend par là un ensemble d'institutions que l'on pourrait reproduire, un ensemble de moyens qu'il suffirait de mettre en œuvre. Ce qui fait pour lui la grandeur des universités allemandes ce n'est pas l'argent, ce n'est pas une certaine forme d'organisation, c'est la passion de savoir.

En portant ce jugement, Camille Jullian allait dans une certaine mesure à contre-courant des nombreux rapports qui virent le jour alors et soulignent à l'envie les moyens qui sont mis à la disposition des universités, l'importance de leur budget, la taille de leurs bâtiments, l'ampleur de leurs bibliothèques. Pour lui le problème n'est pas là, pas seulement là. Ce qui est en cause ce n'est pas l'importance des moyens matériels, c'est l'esprit différent qui anime, en Allemagne, les études supérieures.

Le jugement est sans doute trop absolu. Il n'en a pas moins une rare valeur parce que, sans trop s'attacher à ce qui est immédiatement perceptible, il va directement au fond du problème, à l'esprit des universités allemandes, l'esprit scientifique.

VII *Le retour*

Le 2 août 1883 Camille Jullian assistait au cinquante-quatrième et dernier cours de Mommsen⁴¹⁶. Le 7 août il quittait Berlin à minuit pour Hanovre.

«Si vous me demandez maintenant ce que je suis venu faire à Hanovre, écrivait-il à ses parents à son arrivée, je ne saurais vous le dire bien exactement. D'abord j'ai été invité à y venir pour apprendre un peu d'allemand; c'est ici qu'on a la meilleure prononciation. Puis Rébelliau m'a écrit que je pouvais peut-être travailler pour son compte avec les manuscrits de Bossuet⁴¹⁷. Enfin il faut bien que je connaisse la vie de la province en Alle-

⁴¹⁶ B. I. Ms 5749.

⁴¹⁷ Rébelliau, un de ses camarades de promotion de l'Ecole Normale, préparait alors sa thèse sur Bossuet historien du protestantisme. Jullian devait rapidement constater qu'en fait il n'y avait à peu près rien à la bibliothèque de Hanovre. «Ce matin, écrivait-il à ses parents le 9 août, je suis allé à la bibliothèque, où j'ai constaté avec désespoir qu'il n'y avait rien à faire ou à peu près rien avec les manuscrits de Bossuet.» (Lettres p. 364.) Il y trouva néanmoins l'occasion d'un article «A propos des lettres de Bossuet à Leibnitz» où, comparant les manuscrits à l'édition qu'en avait donné Foucher de Careil en 1859, il constatait que celle-ci laissait gravement à désirer. Revue critique d'histoire et de littérature 1883 N. S. t. 16 p. 352-353.

magne, comme j'y ai connu la vie de la capitale⁴¹⁸. «... Quant à demander un congé, je ne puis vraiment pas y songer. D'abord je crois que je n'en ai vraiment pas besoin, puisque ma mission a fini avec les cours de l'Université, qu'elle m'imposait de suivre; puis j'ai encore à travailler ici: je veux finir une étude sur les séminaires des universités et je veux visiter en détail les monuments romains des bords du Rhin... En tout cas, je suis à Hanovre jusqu'aux derniers jours de ce mois-ci et plus du tout mécontent d'y être venu⁴¹⁹.»

C'est à Hanovre que le 1er septembre il achevait de rédiger le rapport sur les séminaires historiques et philologiques en Allemagne dont l'étude constituait le but officiel de sa mission. Il le concluait en jugeant qu'«Il est donc permis à un étudiant français qui a vécu une année dans les universités allemandes de rentrer dans sa patrie plein de confiance en l'avenir⁴²⁰.»

Il quittait «à regret» Hanovre le même jour, visitait Cologne, Trêves, Metz, Strasbourg et, après avoir hésité entre Francfort, Bonn et Stuttgart, s'installait à Stuttgart⁴²¹. Il devait y passer un mois avant de regagner la France.

Faisant le bilan de son année à Berlin il écrivait à Fustel de Coulanges:

«Cette année d'Allemagne m'aura été, je crois, bien utile. Je puis dire que j'ai vécu de la vie d'étudiant tout en étant assez intimement mêlé à la vie des professeurs⁴²².»

Le 30 octobre 1883, après de brèves vacances auprès des siens, Camille Jullian partait pour Bordeaux où il venait d'être nommé chargé de cours⁴²³. Le 20 novembre il y prononçait la leçon inaugurale de son cours complémentaire d'histoire et d'antiquités latines sur «l'Administration provinciale et municipale de l'empire romain»⁴²⁴; première étape d'une carrière qui devait le mener au Collège de France, à l'Académie des Inscriptions et à l'Académie française.

Les biographes de Camille Jullian ne font à cet épisode de sa jeunesse,

⁴¹⁸ Hanovre 9 août 1883 Lettres p. 362.

⁴¹⁹ Hanovre 16 août 1883 Lettres p. 366.

⁴²⁰ Notes sur les séminaires p. 424.

⁴²¹ Stuttgart, 8 septembre 1883 Lettres p. 370-371.

⁴²² Stuttgart, 9 septembre 1883 B. I. Ms 5764.

⁴²³ P. COURTEAULT Camille Jullian à Bordeaux *Revue philomatique de Bordeaux et du Sud Ouest* 1934 p. 49-50.

⁴²⁴ L'administration provinciale et municipale de l'empire romain. 1ère leçon (20 novembre 1883) Toulouse A. Chauvin 1884 (Faculté des lettres de Bordeaux. Cours complémentaire d'histoire et d'antiquités latines. Année scolaire 1883-1884). De cette leçon inaugurale Fustel de Coulanges, à qui il l'avait envoyée, lui écrivait: «Tous mes remerciements, mon cher ami, pour cette bonne leçon d'ouverture. Il y a là plusieurs choses qui

dans une existence aussi riche de faits et d'idées, qu'une très petite place et ne consacrent à cette période importante que quelques lignes, insistant en général assez peu sur la place de cette année berlinoise dans la formation de sa pensée.

Aucun en tout cas ne l'a ignorée et, plus encore, aucun n'est resté indifférent face à elle; si ce n'est peut être René Cagnat qui ne connaissant manifestement pas directement cette époque se garde de tout jugement et se contente d'écrire dans la notice qu'il lui a consacré que «les deux thèses étaient terminées à la fin du séjour de Jullian à Rome, mais elles n'étaient point encore déposées en Sorbonne. Avant de se soumettre à l'épreuve définitive il voulut se perfectionner encore et demanda une mission en Allemagne où pendant deux semestres, il suivit les cours de Mommsen»⁴²⁵.

Les autres notices ont surtout voulu faire revivre le climat de ce séjour, mettant au premier plan les relations orageuses — ou supposées telles — d'un maître au faîte de sa gloire et d'un étudiant étranger de vingt-trois ans, précoce sans doute mais peut-être pas cependant au point de tenir tête à Mommsen et d'entamer avec lui un dialogue de cette nature.

Georges Radet, qui connut très intimement Jullian, évoque «Berlin, où détaché en mission durant deux semestres (1882-1883), il travailla sous l'impérieuse et agressive férule de Mommsen, dans une intimité orageuse, mais féconde»⁴²⁶.

Aimé Puech souligne qu'«Il crut nécessaire... d'aller connaître à Berlin l'enseignement de Mommsen, de ce Mommsen dont il admirait, comme il convenait, le labeur, la science et le talent, mais en faisant plus d'une réserve sur sa méthode et surtout en s'inspirant, dans l'appréciation des faits et le jugement des hommes, d'un esprit plus large et plus humain»⁴²⁷.

Paul-Marie Duval enfin, dans la notice publiée lors de la réédition du *Vercingétorix* de Jullian, écrit brièvement:

«Il va compléter sa formation pendant un an à Berlin sous la direction de Mommsen... dont il admire profondément la science mais discute âprement les idées maîtresses»⁴²⁸.

ont pu surprendre quelques auditeurs, heurter quelques préjugés. Vous avez bien fait. Du premier coup vous avez placé l'auditoire sur le terrain scientifique.» B. I. Ms 5764.

⁴²⁵ R. CAGNAT Notice sur la vie et les travaux de M. Camille Jullian *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions* 1934 p. 315.

⁴²⁶ G. RADET Camille Jullian (1859-1933) *Revue des Etudes Anciennes* 1934 t. 36 p. 5.

⁴²⁷ A. PUECH Jullian (Camille) *Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure* 1935 p. 38.

⁴²⁸ P.-M. DUVAL *Bio-Bibliographie de Camille Jullian* in C. Jullian *Vercingétorix* Paris Hachette 1963 p. 303.

Ainsi c'est surtout sur les tensions sinon les conflits entre le maître et son élève — sur lesquelles Camille Jullian ne nous apprend lui-même à peu près rien — qu'est mis l'accent dans ces notices.

Peut-être y a-t-il là une part de vérité, mais la valeur scientifique du séjour s'y efface malheureusement derrière l'aspect anecdotique.

Seul jerôme Carcopino a voulu s'attacher avant tout à la place de son année berlinoise dans la formation de Camille Jullian.

Evoquant «les initiateurs géniaux de sa jeunesse», il écrit:

«A Berlin, Théodore Mommsen lui avait révélé l'étendue et la précision de l'érudition allemande. Mais à Paris, auparavant, Fustel de Coulanges et Vidal-Lablache, avec leur clarté, leur rigueur, leur réalisme, lui avaient montré la manière française de d'en servir⁴²⁹.»

C'est dire à la fois trop et trop peu. Trop, car la «révélation» de l'érudition allemande avait été le fait d'une démarche personnelle de Jullian dont le séjour auprès de Mommsen n'avait été que l'aboutissement. Elle aurait sans doute été aussi forte par la seule lecture de son œuvre. Trop peu, car l'affirmation de cette influence est aussitôt suivie, pour la minimiser, du rappel de celles de ses maîtres parisiens, qu'il vaudrait mieux d'ailleurs en rapprocher que lui opposer.

Dans une autre notice, plus importante, Carcopino a voulu dire, mais sans disposer des éléments pour le faire, ce qu'avait été le séjour auprès de Mommsen. A beaucoup d'égards c'est plus une contribution à la construction d'un mythe qu'un récit des réalités. Et c'est peut-être en cela surtout qu'elle doit retenir l'attention.

«Jullian, écrit-il aurait aisément réussi, s'il l'eût souhaité, à prolonger d'un an son séjour au Palais Farnèse. Mais la vue des chantiers de fouilles, la visite des musées d'Italie l'avaient surtout convaincu que d'archéologie et l'épigraphie sont des sciences minutieuses et dangereuses» et qu'un nouvel effort lui était indispensable, moins pour en éviter les périls que pour leur arracher leurs derniers secrets. Il obtint une bourse d'études pour l'Université de Berlin et pendant l'année 1882-1883, il appartint, avec le grand historien italien Ettore Pais, au séminaire de Théodore Mommsen. Cerveau encyclopédique, celui-ci accomplissait sa fonction avec la régularité d'une force de la nature, et ignorant la fatigue aussi bien que le repos, le géant de l'érudition allemande soumettait ses «séminaristes» à dure et salutaire épreuve. Il les convoquait dès l'aube[!], et, entre cinq et six heures du matin,

⁴²⁹ J. CARCOPINO Camille Jullian (1859-1933) *Revue Archéologique* 1934 6e S. t. 3 p. 96.

suivant la saison, leur assignait les besognes de la journée. [!] Celle-ci, d'ailleurs, ne finissait qu'au souper, lorsqu'elle ne se prolongeait pas en discussions, autour de la lampe, jusqu'aux approches de minuit. [!] D'autres eussent fléchi sous l'énormité du fardeau. Le bourreau de travail qu'était Jullian apprit, dans cet entraînement intensif, à travailler encore davantage; et si, dans son for intérieur, il condamnait déjà dans Mommsen les défauts qu'il lui reprochera dans sa notice de 1904, l'abus de l'abstraction, l'indigence des vues concrètes, et surtout cette ontologie de la race qui, en dotant arbitrairement de réalité historique de purs fantômes, devait, en entrant dans la pratique, conduire, par ses faux axiomes, aux conséquences les plus inhumaines, il n'a jamais renié l'admiration que lui inspirait tant de puissance et d'abnégation intellectuelles; il n'a jamais cessé de professer sa reconnaissance pour le Titan qui, en l'associant à son labeur forcené, l'avait, en quelques mois, rompu aux difficultés de la philologie, aux subtilités de l'exégèse juridique, à la technique si spéciale, et d'un maniement si délicat en dépit de son automatisme apparent, de l'épigraphie latine. En rentrant en France, Jullian avait terminé son apprentissage. Personne ne contestait sa supériorité⁴³⁰.»

En définitive le jugement le plus mesuré et le plus vrai est celui d'Albert Grenier, son successeur au Collège de France, qui écrivait dans la *Revue historique*:

«Ses deux années de Rome terminées, il faisait... preuve d'originalité en prenant le chemin de Berlin où, pendant un an, il allait suivre l'enseignement de Mommsen. «Je tiens à honneur, écrivait-il plus tard, d'avoir été à la fois d'élève de Fustel de Coulanges et celui de Mommsen.» Mais, en face du dictateur de l'histoire romaine, Jullian avait su conserver l'indépendance de sa pensée. Lorsque mourut Mommsen, il eut l'occasion d'exprimer ici même, dans cette *Revue*, son opinion sur lui. Il dit toute l'admiration que lui inspirait la science et l'infatigable activité du grand savant mais sans craindre de formuler quelques réserves sur le caractère trop abstrait qu'il donnait à l'histoire, ni de protester contre certaines tendances outrancières de ses théories⁴³¹.»

Ainsi dans l'ensemble les notices qui ont été consacrées à Camille Jullian ont tendu tout à la fois à surestimer et à rabaisser la valeur de son séjour allemand.

⁴³⁰ J. CARCOPINO *Camille Jullian Annales de l'Université de Paris* 1934 9e a. n. 4 p. 310-311.

⁴³¹ A. GRENIER *Camille Jullian (1859-1933) Revue historique* 1934 t. 173 p. 254.

Influence décisive ou séjour sans lendemain? Ce que Camille Jullian rapportait d'Allemagne c'est à l'intéressé lui même et à son œuvre qu'il faut le demander.

Ce qu'il gardait de son séjour à Berlin c'est d'abord un souvenir embelli, et parfois déformé, de cet épisode de sa jeunesse.

«Les mois que j'ai passés, en 1882-1883, à l'Université de Berlin, devait-il écrire en 1914, sont restés parmi les plus précieux de ma vie⁴³².» Et il évoquait alors un monde idéalisé par le recul du temps, bien différent de celui qu'il décrivait dans ses lettres de jeunesse. «Il régnait dans cette Université, écrivait-il, un tel entrain pour le travail, une telle ardeur pour la science, une si bonne camaraderie! . . . Autour de Mommsen et de Pick, je n'ai rencontré que bonnes figures et accueil encourageant . . . Le même accueil m'attendait dans les bibliothèques merveilleusement organisées . . . Quelles bonnes heures passées là⁴³³!»

Mais c'est aussi sans doute et surtout une influence qu'il faut maintenant tenter de déterminer.

On peut dire que de son séjour auprès de Mommsen Camille Jullian tira trois leçons ou, plus exactement, qu'il y vit se confirmer trois orientations.

Il en conserva en premier lieu le sentiment d'avoir reçu la forte empreinte de la formation allemande. Il y a là à la fois admiration pour la solidité du travail allemand⁴³⁴, conviction de la nécessité de s'en inspirer⁴³⁵, mais aussi, plus profondément, conscience d'être du nombre de ceux qui ont été initiés à la science allemande. Il appartient désormais au cercle des élèves voire des collaborateurs de Mommsen⁴³⁶.

⁴³² Préface p. VIII.

⁴³³ Préface p. VII, IX.

⁴³⁴ Il souligne à propos de la thèse de HENZE *De civitatibus liberis quae fuerunt in provinciis populi Romani* (Berlin, 1892) «les qualités de précision et d'exactitude auxquelles les thèses allemandes nous ont habitué» R. H. 1893 t. 52 p. 182.

⁴³⁵ A propos des Assemblées provinciales dans l'empire romain de Paul GIRAUD (Paris, Impr. Nationale, 1887) il écrit: «La méthode est excellente: le point de départ est toujours le texte, et les conclusions ne dépassent pas les prémisses; la langue est sobre et précise. En même temps, s'inspirant des habitudes allemandes, M. G. multiplie les notes, les renvois et les statistiques. Son livre est donc, en même temps qu'une œuvre solide d'histoire, une monographie sûre et complète.» R. H. 1889 t. 41 p. 401.

⁴³⁶ v. le compte-rendu du Tome XII du C. I. L. (*Inscriptiones Galliae Narbonensis Latinae*) dans le *Journal des Savants* 1889 p. 114-124, 370-379, 496-505. Manifestement il se sent l'égal de Hirschfeld, dont il discute le travail avec une bienveillante autorité. Bien qu'il ne se nomme pas, il se place au nombre des collaborateurs directs de Mommsen au même titre que Boissevain, professeur à l'Université de Groningue, ou Pais, professeur à l'Université de Palerme, dont il avait fait la connaissance à Rome et Berlin (p. 499).

Dans les années qui suivirent son retour les comptes-rendus de Jullian concernèrent pour l'essentiel des ouvrages allemands. Et à propos de ceux-ci le nom de Mommsen revient constamment sous sa plume pour rappeler une idée du maître ou suggérer un parallèle. Son œuvre, parfaitement connue, jusque dans ses moindres détails, est sans cesse sollicitée⁴³⁷.

Dans ces comptes-rendus il dit la nécessité d'une connaissance approfondie de la science allemande — mais d'une connaissance critique —, blâme ceux qui la maîtrisent mal ou incomplètement⁴³⁸, félicite ceux qui la possèdent et, plus encore, ceux qui, la possédant, la combattent⁴³⁹.

Le renouveau de la science française de l'antiquité ne peut être atteint selon lui qu'en s'inspirant de l'Allemagne. Ce sont surtout ses outils de travail qu'il faut lui prendre, afin de les mettre au service d'une science vraiment française. En particulier, et c'est une idée sur laquelle il devait souvent revenir, il faut lui emprunter sa parfaite organisation du travail collectif dont le *Corpus* constitue un remarquable exemple.

«Quel que soit le mérite et l'activité des savants allemands, écrivait-il dans le *Journal des Savants* à propos du *Corpus*, ils savent (et n'oublions pas que c'est le secret de leur force), ils savent ne point travailler seuls, et si grande que soit la part de l'auteur dans une œuvre d'histoire comme dans un simple recueil, celui qui élève là bas un édifice scientifique a toujours derrière lui une légion d'ouvriers⁴⁴⁰.»

L'influence allemande fut donc reçue par Jullian de façon très contradictoire, avec un mélange d'admiration et de défiance qui le poursuivit toute son existence.

«Que ne fera t-on pas un jour, écrivait-il en 1913, du mélange de l'esprit

⁴³⁷ En 1884 à propos de la *Geschichte der roemischen Kaiserlegionen* de PFITZNER (R. H. t. 25 p. 158) et du *Sénat de la république romaine* de WILLEMS (R. C. H. L. N. S. t. 18 p. 276-277); en 1888 à propos du 6e tome de la *Roemische Geschichte* de IHNE (R. H. t. 37 p. 172); en 1889 à propos des *Assemblées provinciales* de P. GUIRAUD (R. H. t. 41 p. 402); en 1893 à propos de la thèse de Henze *De civitatis liberis* (R. H. t. 52 p. 183)...

⁴³⁸ Dans son compte-rendu des *Institutions politiques des romains* de MISPOULET il blâme celui-ci de son manque d'originalité et de critique à l'égard des travaux allemands, soulignant qu'il ne connaît que les manuels et ignore les monographies et les ouvrages importants. *Institutions politiques des Romains* t. 2 *L'administration* de J.-B. Mispoulet (Paris A. Durand et Pedone Lauriel 1883) R. C. H. L. 1884 t. 17 p. 307.

⁴³⁹ Rendant compte de l'*Etude sur le Jus italicum* de Edouard BEAUDOUIN, professeur à la Faculté de droit de Grenoble (Paris Larose 1883) il écrit: «Somme toute, si M. Beaudouin a beaucoup profité des travaux allemands, il les discute autant qu'il les connaît.» R. C. H. L. 1884 t. 17 p. 101.

⁴⁴⁰ *Corpus Inscriptionum Latinarum* t. XII *Journal des Savants* 1889 p. 500.

français et de l'esprit germanique, chacun ayant sa vertu propre, et droit tous deux à une égale admiration⁴⁴¹.»

Mais s'il lui arriva de rêver parfois à une impossible conciliation des sciences française et allemande de l'antiquité c'est l'esprit d'hostilité qui devait rester constamment prépondérant et son patriotisme se révéla tout entier avec la guerre⁴⁴².

Son séjour à Berlin le confirma ensuite dans la conviction, héritée de Fustel de Coulanges⁴⁴³, de l'importance d'une connaissance approfondie du droit romain pour l'étude des institutions romaines, dans la volonté de conjuguer droit, histoire et philologie⁴⁴⁴.

Ouvrant le 20 novembre 1883 son cours complémentaire d'histoire et d'antiquités latines, il commençait ainsi sa première leçon :

« Nous consacrerons ces conférences du mardi à l'étude de l'administration provinciale et municipale de l'empire romain. Ce n'est pas à dire qu'il y sera seulement question du gouvernement des provinces et des villes, des pouvoirs des proconsuls ou des légats, de l'autorité des magistrats municipaux. Sans doute, ce sera le fond de notre sujet, ou, mieux, le cadre de notre cours. Mais il est impossible de se rendre compte de la manière dont un pays est administré, si l'on n'examine, au préalable, quelles sont les conditions sociales, politiques ou juridiques de son sol et de ses habitants, quel est le droit qui le réagit. La nature de notre enseignement nous obligera à faire ici beaucoup de droit romain. A Rome, il fallait être bon avocat pour pouvoir bien administrer; nous imiterons les Romains: nous étudierons leur droit pour comprendre leur gouvernement⁴⁴⁵. »

Enfin, et surtout peut-être, il y fortifia cette pensée, héritée elle aussi de Fustel de Coulanges, que de minutieuses recherches devaient longuement préparer les synthèses et qu'il fallait « prendre pour premier maître le document et le texte »⁴⁴⁶.

⁴⁴¹ Préface à A. HEUMANN *Le mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880* Paris Mercure de France 1913 p. 26.

⁴⁴² *Aimons la France. Conférences: 1914-1919* Paris Bloud et Gay 1919.

⁴⁴³ Lettre à Fustel de Coulanges Rome, 31 décembre 1881 B. I. Ms 5764; Notes sur les séminaires p. 414.

⁴⁴⁴ « Die Notwendigkeit der Verbindung juristischer und philologischer Fertigkeiten, écrit le professeur L. Wickert de Mommsen, ist das zentrale Dogma seines wissenschaftlichen Glaubensbekenntnisses. » L. WICKERT Theodor Mommsen. Grösse und Grenzen in Drei Vorträge über Theodor Mommsen Frankfurt am Main V. Klostermann 1970 p. 38.

⁴⁴⁵ L'administration provinciale et municipale de l'empire romain p. 5.

⁴⁴⁶ 31 juillet 1896. Lettres de Camille Jullian à Henri d'Arbois de Jubainville avec une introduction et des notes par M. Toussaint Nancy Berger-Levrault 1951 p. 13.

C'est elle qui l'orienta vers l'épigraphie⁴⁴⁷ à laquelle il devait consacrer l'essentiel des dix années qui suivirent⁴⁴⁸.

«Si depuis 1883 jusqu'à maintenant, écrivait-il à Henri d'Arbois de Jubainville en 1896, j'ai fait volte face vers l'épigraphie, croyez que c'est à dessein, et dans un dessein très net et très réfléchi. Je me suis dit que je ne ferais jamais de bonne histoire si je ne savais, au moins comme un autre, en publier les documents⁴⁴⁹.»

Ainsi sa formation d'historien de l'antiquité romaine se trouvait-elle profondément enrichie par son année auprès de Mommsen.

On ne saurait dire cependant du séjour de Camille Jullian à Berlin ce qu'il écrivit lui même de celui de son maître Fustel de Coulanges à Strasbourg:

«Le séjour du grand historien en la capitale de l'Alsace fut décisif dans sa vie; il détermina la nature de ses études et l'allure de son génie⁴⁵⁰.»

Allant vers ce que jusque là il ressentait confusément il avait à Berlin concrétisé auprès de Mommsen son aspiration à une étude approfondie de l'histoire des institutions de l'empire romain.

Mais à Bordeaux l'étude du passé national devait le prendre tout entier⁴⁵¹ et orienter désormais décisivement son existence.

⁴⁴⁷ «L'archéologie et l'épigraphie, devait-il écrire plus tard à propos de l'ouvrage d'Isidore GILLES Les voies romaines et massiliennes dans le département des Bouches-du-Rhône, sont des sciences minutieuses et dangereuses; elles demandent plus de patience que d'imagination.» Bulletin épigraphique 1885 p. 21.

⁴⁴⁸ Inscriptions de la Vallée de l'Huveaune Vienne Savigné 1886; Inscriptions romaines de Bordeaux Bordeaux Gounouillon 1887-1890 2 volumes.

⁴⁴⁹ 10 avril 1896. Lettres de Camille Jullian à Henri d'Arbois de Jubainville p. 10-11.

⁴⁵⁰ Fustel de Coulanges à Strasbourg Revue de France 1924 p. 173.

⁴⁵¹ P. d'ESPEZEL L'œuvre historique de M. Camille Jullian Paris Bloud et Gay s. d. p. 1-2.

*Lettres de Camille Jullian
à Fustel de Coulanges, Geoffrey et Mommsen*

I. A Fustel de Coulanges

1.

Rome, 22 Décembre 1880

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu me permettre de vous entretenir quelquefois de mes travaux et de mes espérances. Je profite aujourd'hui de cette permission, qui est aussi un peu celle de vous demander quelques conseils. Après deux mois de voyages, de repos, et aussi de réflexions, je suis arrivé à Rome, très décidé à me mettre tout de suite à l'étude. Je n'ai renoncé à aucun des projets dont j'ai eu l'honneur de vous parler: loin de là! et je suis plus que jamais convaincu qu'un examen scrupuleux et attentif des textes du quatrième siècle permettrait de rectifier bien des erreurs, de combattre plus d'un préjugé. Je vais prendre, point par point, tous les chapitres de la *Notitia Dignitatum*, et, en faire, par les textes et les inscriptions, le commentaire historique. Je trouve là plus d'un sujet de mémoire; j'y trouve aussi des sujets de thèse, un surtout qui me plaît beaucoup, Sur les privilèges au Quatrième Siècle. Pour le moment, je m'occupe avant tout des Mémoires que l'Institut nous demande; il est probable que j'en remettrai deux cette année; l'un sur l'Origine des divisions provinciales de Dioclétien et de la *Notitia*, qui sera le commentaire de la Liste de Vérone; l'autre sur le Service Militaire du Palais de l'Empereur.

Ce dernier travail me préoccupe beaucoup en ce moment. Je tiendrais à lui donner un caractère *local*, je veux dire à chercher dans les monumens du quatrième siècle des représentations, qui me permettraient de commenter ainsi les vignettes de la *Notitia*. Jusqu'ici malheureusement j'ai trouvé très peu de représentations de *Domestici* et de *Protectores*. Il est certain cependant que les dyptiques consulaires nous en fourniraient: mais ils sont si rares! J'ai vu celui d'Aoste, ceux de Muneies et de Milan, et ils m'ont été très-précieux: mais c'est bien peu.

J'apprends que l'Orient byzantin nous en fournirait un plus grand nombre. On me dit que M. Lebarbier, qui en 1855 a été envoyé au Mont Athos, s'est occupé de ces dyptiques. Mais M. Geffroy ignore ce qu'il est devenu, et je serais bien aise de savoir, Monsieur le Directeur, si M. Lebarbier vivant encore, pourrait nous fournir quelque utile renseignement.

Ces recherches, qui sont du domaine de l'archéologie figurée, vont de pair avec l'étude des textes. En attendant d'avoir recueilli un plus grand nombre de reproductions de dyptiques, je dépouille les Pères de l'Eglise, où l'on trouve des textes si précieux pour l'Histoire Administrative de l'Empire Romain!

J'ose espérer, Monsieur le Directeur, que ces études commencées à l'Ecole Normale, et dont la première idée m'est venue aux cours de la Sorbonne, que ces

études placées ainsi sous vos auspices, ne vous seront pas indifférentes. Permettez-moi de vous remercier d'avance de l'intérêt que vous voudrez bien leur accorder, et de vous présenter l'expression de mon dévouement et de mon plus profond respect.

Camille Jullian

2.

Rome, 20 Novembre 1881

Monsieur et cher Directeur,

Mes amis et nouveaux collègues, Diehl et Salomon, m'ayant dit que vous ne m'aviez pas oublié à leur départ, je profite de l'occasion que m'offrent les remerciemens que je vous dois, pour vous entretenir un peu de mes travaux. — Excusez, je vous prie, la liberté que je prends: mais j'ai, maintenant plus que jamais, besoin de conseils; et ce n'est pas seulement parce que vous connaissez si bien ce dont je vous parle que j'adresse (sic) à vous, mais encore et surtout, parce que personne n'accueillera mieux que vous les demandes d'un élève d'autrefois.

Je n'ai pas renoncé à mon travail sur les «Clarissimi» je l'ai renvoyé, mais pour un an à peine. Cette année je compte achever un travail qui peut me servir de thèse et qui est plus approprié à ma condition d'«Italien» — «L'histoire de l'administration de l'Italie, d'Auguste à Aurélien» — Je cherche surtout à signaler toutes les libertés qui ont été laissées aux villes et aux anciennes et traditionnelles communautés; — le pouvoir central se dérochant, et n'agissant à partir de Nerva et de Trajan que pour empêcher la ruine de l'Italie, intervenant malgré lui et toujours d'une façon provisoire; — les vieilles associations religieuses (XV *populi Etruriae*) se perpétuant. J'ai une partie à peu près rédigée et qui peut ne pas être la moins importante: histoire des divisions administratives de l'Italie; les provinces italiennes de Dioclétien correspondent, à moins d'un mille près, aux anciens Etats. Je crois que les résultats donnés par la géographie comparée ont une véritable valeur politique.

Vous voyez quel serait à peu près le sens de ma thèse: que l'Italie de Dioclétien n'est pas une province, un département dans le sens moderne du mot: qu'elle a ses libertés, ses conseils provinciaux, ses traditions et que le gouvernement les autorise et les encourage; — que nous ne sommes pas du tout sous une monarchie absolue. Je prends la contre-partie (sic) du *StaatsRecht* de Mommsen (II p. 990).

Voudriez-vous être assez bon, Monsieur et Cher Maître, pour me dire votre avis. J'en suis fort impatient. S'il était favorable je pourrais, dans huit mois au plus, déposer ma thèse. Pas mal de pages sont rédigées et les notes du reste sont à demi complètes.

Ce travail fait (ma thèse latine est achevée: sur les troupes privilégiées de l'Empire Romain) je pourrais aborder mes «Clarissimi». Il faudra alors plusieurs années pendant lesquelles je viendrai vous importuner souvent.

Cela me fournira l'occasion de vous remercier des bontés que vous avez toujours eues pour moi et de l'affectueux intérêt que vous m'avez voulu témoigner. Aussi croyez bien, je vous en prie, à mes sentimens de profond respect et de sincère attachement.

Camille Jullian

3.

Rome, palais Farnèse,
31 Décembre 1881

Monsieur et cher Maître,

En vous priant d'agréer mes vœux bien sincères de nouvelle année, je viens vous remercier de votre lettre qui m'a été si précieuse et si douce, par les conseils que vous m'y donnez, par l'affection que vous m'y témoignez. Oui, Monsieur le Directeur, vous avez bien raison de prendre la défense de notre Ecole. On y travaille et on sait y travailler. Surtout, on a conscience du rôle que l'on peut être appelé à jouer dans le développement scientifique de notre pays: on sent que l'on remplit, en travaillant, une mission patriotique. Vous pouvez être sur (sic) que pas un de nous n'y manquera.

Vous l'avouârai-ja (sic) avec la naïveté d'une ardeur orgueilleuse? Si j'ai choisi comme sujet de mon premier grand travail l'Italie sous les Empereurs, c'est parce que j'avais en face de moi des adversaires très sérieux et très allemands. C'est un peu, c'est peut-être beaucoup par patriotisme que je me suis très nettement donné pour tâche de revoir tout ce que l'Epigraphie et l'Historiographie berlinoises ont fait depuis 20 ans. Mon travail sur l'Italie, ma thèse sera le contre-pied de celle de Mommsen, que les Empereurs ont tout fait pour abaisser, niveler, opprimer les libertés municipales. Je cherche à montrer que leur politique, au moins pour l'Italie, a été au contraire très libérale: et j'ai déjà beaucoup, beaucoup de faits. D'abord les *curatores*: naturellement j'adopte votre explication qui est la vraie: les villes les ont demandées (sic), les empereurs les ont accordées (sic) malgré eux, et n'en ont jamais fait qu'une mesure provisoire. A partir de S. Sévère, les *curatores* sont des magistrats municipaux ordinaires, mais nommés par le Sénat et parmi les sénateurs. — D'ailleurs il y a à distinguer les cur. ord. equestri donnés par les Empereurs des *curatores v. c.* dans la nomination desquels l'Empereur n'entrait pour rien et qui était (sic) des grands propriétaires du territoire: cela est mon point de vue nouveau. — Les *Juridici* de Marc-Aurèle n'enlèvent aucune prérogative judiciaire aux *II viri j. d.* mais aux prêteurs de Rome: d'ailleurs ce même Marc-Aurèle accorde la *tutoris datio* aux magistrats municipaux. — Je ne viendrai pas vous prendre votre temps, Monsieur, en vous énumérant tous les faits que je recueille chaque jour: p. ex. le soin qu'ont les Empereurs de n'envoyer aucun magistrat d'ordre administratif en Italie; et quand ils créent les *alimenta* ils les confient aux

seuls fonctionnaires de cet ordre existant en Italie, aux *curatores viarum!* fait bizarre et qu'on ne peut expliquer que par cette politique impériale.

Je voudrais que vous me disiez votre avis sur toutes ces questions: qui puis-je consulter que vous pour un travail si difficile et auquel je me livre de toute la force de mon âme? Je crois que dans six ou sept mois l'ouvrage sera prêt, au moins comme thèse: naturellement, une étude complète sur l'Italie serait infiniment plus longue et si je songeais à passer ma thèse en 1882, je ne donnerais qu'un extrait; intitulé La Politique Impériale en Italie pendant les trois premiers siècles. Me permettez-vous, Monsieur et cher Maître, de vous en offrir dès maintenant l'humble dédicace?

Je désirerais aussi, — pardon de vous importuner, — quelques conseils purement matériels: si je puis demander une 3^e année d'Ecole, ou si l'on ne songe pas déjà à me placer quelque part en France. Dans ce dernier cas, il me serait agréable de ne quitter l'Italie que vers le mois de novembre. J'ai pas mal de choses à finir à Milan et à Vérone, pour les mss de la Notitia.

Bien entendu, Monsieur le Directeur, que je lis, relis et commente les livres de droit, les textes comme les traités: mon travail est presque uniquement un travail de droit.

En vous remerciant encore, monsieur et cher Maître, de vos conseils qui me sont si utiles, je vous prie d'agréer la sincère expression de mon profond et respectueux attachement.

Camille Jullian

4.

Rome, 10 Mai 1882

Monsieur et cher maître,

Je viens de nouveau recourir à vous, comme toutes les fois qu'il s'agit d'une décision à prendre, ou d'un travail à commencer. C'est sur l'une et l'autre chose que je viens vous demander un conseil: je désirerais aller en Allemagne l'an prochain, et je considère ce désir moins encore comme un projet de voyage que comme un but de travail.

Il me semble qu'une année passée à Berlin me serait plus profitable qu'une troisième année d'Ecole de Rome. Je ne fais pas ici, je l'avoue, des travaux *topiques* pour lesquels le séjour de l'Italie me soit indispensable. Je crois avoir vu tout ce qu'il y avait à voir pour me faire mieux comprendre l'antiquité et son histoire. Maintenant, pour mettre en ordre tous ces matériaux, ne sera-t-il pas bon que j'aille suivre à Berlin des leçons de droit, de paléographie et de philologie qui me font défaut à Rome et que je ne puis aller chercher à Paris! que j'aurais voulu, par exemple, me faire pendant une année, l'élève de M. Bréal. Cette instruction qui me manque, il ne m'est permis de la demander qu'à l'Allemagne.

Puis, de quelle utilité une connaissance approfondie de la méthode de travail et

des principes d'enseignement de nos rivaux d'Allemagne? Cela m'aiderait, dès le moment, dans mes études; cela me soutiendrait, pour l'avenir, dans mes fonctions de professeur. Je vous avoue un peu que je considère mon *métier* d'historien, — ainsi que disent les Italiens, — comme un devoir de patriotisme. Il ne s'agit pas seulement d'aller en Allemagne en admirateur et en étudiant; mais aussi, pardonnez-moi le mot, en espion.

L'idéal serait de demeurer membre de l'Ecole et d'être autorisé à aller suivre, durant un semestre, les cours de l'université de Berlin. Une mission pure et simple aurait le désavantage, très réel pour moi de n'être payé que 2000 francs, et il me serait très difficile de l'accepter dans ces conditions.

Je vous demande pardon, Monsieur et cher Maître, de vous entretenir d'espérances qui, dans la manière dont j'en parle, ressemblent fort à des sollicitations. C'est à vous de juger si ma résolution ne vous paraît point blâmable et indigne de tout appui.

Ma thèse s'avance assez rapidement: les deux tiers en sont rédigés. J'espère que le troisième sera terminé vers la fin du mois de juillet. Mon mémoire, à peu près fini maintenant, me permet de m'y consacrer tout entier. Je n'ose croire, quelques efforts que je fasse, que mon travail en Italie méritera vos suffrages et que vous en agréerez le contenu comme je vous ai prié d'en accepter la dédicace.

Mes camarades Salomon et Diehl vous présentent leurs regrets (sic). Veuillez aussi agréer l'expression sincère de mon profond et respectueux attachement.

Camille Jullian

5.

Berlin, Kronenstrasse, 22

31 octobre 1882

Monsieur et cher maître,

Me voici, enfin! à Berlin. Ce m'est un bien vif plaisir de l'apprendre à mes chers maîtres; qui ont bien voulu m'encourager et m'aider dans mon entreprise. C'est la dernière année que je passe à l'étranger: il faudra la bien employer, et m'y rendre digne du poste qu'on me confiera l'an prochain. Je ne comprends pas encore assez l'allemand pour pouvoir suivre avec fruit les cours de l'université; mais je m'exerce à fond. Je finis ma thèse. Dans quelques semaines elle sera prête à être envoyée. Vous devinez, mon cher maître, avec quelle crainte je songe à sa destinée. Dieu veuille qu'elle ait au moins un parrain favorable!

Veuillez croire, Monsieur et cher Maître, à la sincère expression de mon profond et respectueux dévouement.

Camille Jullian

6.

Berlin, Kronenstrasse, 22, III

3 Décembre 1882

Monsieur et cher maître,

Je serai heureux et honoré de faire la connaissance de M. Karériou (?) et je vous remercie de songer à me distraire ainsi de ma solitude.

M. Mommsen m'a en effet bien accueilli. Il m'a invité avant-hier à une réunion, qui était en même temps un banquet, où l'on célébrait la fête de Winckelmann: il y avait là des noms connus qu'il m'a été précieux de voir, M. Curtius, M. Schoene, M. Conze, le ministre de l'instruction publique, des princes, et à peu près tous les professeurs de l'Université, Grimm, Waitz, Robert. M. Mommsen a bien voulu me faire leur connaissance et me placer, à table, à côté de lui. Sa conversation est très instructive, cela va sans dire, mais aussi infiniment gaie et naturelle.

Je suis ses cours, quoique je sois encore assez embarrassé pour les comprendre. Mais à partir d'aujourd'hui, je puis me livrer tout entier à l'allemand. Il me reste encore à traduire en latin ma thèse Des Protecteurs, et à transcrire une quarantaine de pages de la thèse française. Cette dernière sera donc entièrement prête dans une quinzaine. J'ai fait quelques mots de préface, pour en expliquer l'objet et en délimiter le cadre. Je prends la liberté, Monsieur, de vous les envoyer.

Je craindrai (sic) de vous importuner, Monsieur et cher maître, en vous priant de m'indiquer quelle formalité il me reste à remplir pour déposer mes thèses. Dois-je les envoyer directement à la Sorbonne, ou à celui qui voudra bien se charger de les lire? J'ignore absolument comment il faut procéder. Surtout, j'ignore qui assumera la tâche ingrate de lire ma thèse française: s'il m'était permis de souhaiter un lecteur, je voudrais que celui-là la jugeât à qui elle est dédiée. Mais, Monsieur, je n'oserais jamais vous priver d'un temps que l'école normale et la science revendiquent pour leurs à plus juste titre. La seule excuse que j'ai pour formuler ici ce souhait, c'est que je vous ai trop souvent entretenu de ma thèse, c'est aussi qu'elle est courte, très courte. J'ai voulu que l'idée principale apparût dès le commencement et pût être suivie jusqu'à la fin: j'ai retranché tous les détails accessoires. Ce n'est pas un tableau complet de l'administration de l'Italie que j'ai voulu donner: il y a des lacunes, mais je ne pouvais les éviter sans détruire l'unité de mon travail. — J'espère que ma thèse latine sera traduite dans le courant de janvier.

Je vais profiter de mes loisirs pour étudier les universités allemandes. Je me convainc chaque jour que nos institutions en France sont excellentes, et que nous n'avons rien à prendre, rien à envier à nos ennemis, — sauf la patience et le sérieux qu'ils apportent dans tout ce qu'ils font. Avant-hier j'entendais un capitaine d'infanterie lire une dissertation sur le rôle de Mycènes dans l'antiquité grecque: il avait une carte sous les yeux, et, le sabre en main, il démontrait que Mycènes occupait une position militaire de premier ordre. Voilà qui doit nous faire souffrir, nous autres Français: où trouver, dans l'armée, des hommes capables de discuter ainsi, et très savamment, des points les plus ardues de l'antiquité grecque. Il y a des sol-

datés qui suivent les cours de M. Mommsen, et ils prennent des notes avec une étonnante ardeur. Voilà ce qui manque chez nous, ce ne sont pas les écoles, ni les examens, ni les programmes. Leurs méthodes ne sont pas supérieures aux nôtres, [ni] les travaux des séminaires — à part d'insignifiantes différences.

Je parlerai de M. Guiraud à Mommsen dès que je retrouverai l'occasion de lui adresser la parole. M. Mommsen suit avec beaucoup de soin ce que nous faisons. Il a ses correspondants à Paris qui sont très bien renseignés. C'est lui-même qui m'a appris la démission de M. Geffroy, que je niais effrontément devant lui. Il a ajouté «le poste de directeur de l'Ecole de Rome est très important — pour nous, car il faut que les deux Ecoles se connaissent très intimement» M. Mommsen lit la Revue critique, il est abonné à toutes nos revues archéologiques ou épigraphiques. On se demande comment, député au Reichstag, et très banqueteur de sa nature, habitant à une heure de Berlin et ne venant ici qu'en tramway, il trouve le temps de suffire à tout.

Je vous demande pardon, Monsieur et cher maître, de mon bavardage. Je suis si éloigné ici de tout ce que j'aime, que vraiment j'ai toujours de la peine à finir une lettre qui me rapproche du meilleur et du plus vénéré de mes maîtres. Veuillez, Monsieur, agréer l'expression de mon profond respect et de mon sincère dévouement.

Camille Jullian

7.

Berlin, Grosse Hamburgerstrasse, 24, I
28 décembre 1882

Monsieur et cher maître,

Merci de votre lettre, trop gracieuse et trop bonne. Vraiment j'ai honte en pensant que je vais vous enlever de ce temps qui est si précieux. Je suis trop convaincu que ma thèse ne contient rien de nouveau. Les faits sont partout: je cherche à les apprécier autrement. Je suis de plus en plus persuadé de ma conclusion, très banale il est vrai, que la politique des empereurs a été éminemment conservatrice en Italie. Je ne vais pas jusque à (sic) dire que les villes étaient plus libres sous Justinien que sous Auguste: je ne le dis pas, ou du moins *je ne le dis pas encore*. Mais je crois que je pourrai le prouver un jour.

Quoique ma thèse soit finie, je revois chaque point. Si elle exige ce qui n'est que trop certain — quelques remaniements, je serais (sic) prêt à les faire immédiatement. Il me semble, malgré ce que j'ai dit dans ma préface, que je devrai ajouter quelques pages sur les curies. Il me faut étudier des livres d'économie politique difficiles à trouver, par exemple, les travaux de Rodebertus. Vous aurez la bonté de me dire, monsieur, si je dois ajouter ces pages. Oh! que j'ai peur de votre jugement, et que je suis ému en envoyant ce manuscrit sur lequel j'ai travaillé trois ans et demi. Mon excuse est dans la conviction profonde que j'ai: c'est pour cela que j'ai écrit si peu, j'ai voulu élaguer tout ce qui n'ajoutait pas à cette conviction.

Le style est abominable. Lire toujours et toujours de l'allemand vous fait facilement oublier votre langue, surtout, quand, en ma qualité de Marseillais, je la parlais déjà si mal. Il y a certaines indications bibliographiques qui manquent en note. Il me faudrait attendre des journées pour me les procurer. Je pourrai facilement les ajouter quand le manuscrit me reviendra. Je ne suis malheureusement pas dans les conditions de travail qu'il faudrait pour ce genre de notes, et, pour avoir la date d'un livre, il me faut quelquefois attendre quatre semaines à l'Université. Pardonnez-moi donc d'avoir laissé quelques blancs dans les notes.

J'avais songé à faire recopier ma thèse pour lui donner un aspect plus présentable. Mais j'ai trop de motifs pour reculer devant cette dépense.

Je traduis mes *«Protectores»*: M. Mommsen a fait deux ou trois leçons sur ce sujet, non publiées, j'en profite. Je travaille surtout l'allemand, je relis les livres où j'ai puisé ma thèse; je fais connaissance avec une infinité de brochures allemandes, qui ne m'apprennent rien.

Permettez-moi, Monsieur et cher maître, de vous remercier une fois encore, et de tout mon cœur. Que je voudrais avoir ajouté quelque chose à l'érudition française, que je voudrais que vous n'eussiez pas à rougir de moi. Je n'ai pas écrit pour les Allemands, j'ai écrit contre eux et pour nous. Ils font tout pour enlever à la science son caractère international, je suis le très triste témoin de choses très tristes. Mon Dieu! que nous valons mieux qu'eux. Ma thèse sera méprisée et baffouée, s'ils s'en occupent! Mais c'est, encore une fois, pour notre France que j'écris puisqu'ils n'admettent pas que les Français écrivent pour eux. Que de choses j'aurais à dire sur leur *«Sekretirung»* (sic) de nos travaux! Enfin, s'ils ne faisaient que se taire!

Permettez-moi aussi, Monsieur, de vous présenter mes souhaits de bonne année et de croire à mes sentiments de profonde reconnaissance et de respectueux attachement,

Camille Jullian

8.

Berlin, Grosse Hamburgerstrasse, 24, I

2 Février 1883

Monsieur et cher maître,

Je vous suis profondément reconnaissant de la peine que vous avez bien voulu vous donner de lire et de juger ma thèse! Que je serai heureux, si elle n'était pas indigne de celui qui m'a fait entrer dans cette voie d'histoire et de science où il y a tant à faire pour l'amour de la vérité et aussi de la patrie. Ce qui m'a jadis fait choisir ce sujet de thèse, c'est parce que les allemands seuls avaient traité cette matière, et l'avaient, disaient-ils, parfaitement épuisée. J'en ai parlé à M. Mommsen; il m'a répondu, avec son franc parler ordinaire: «C'est un sujet impossible ou ridicule.» Je puis dire, en tout cas, que si je me suis aidé de leurs travaux, ç'a été, à peu près partout, pour les combattre, et la nouvelle étude à laquelle je sou mets

ma thèse ici, au milieu d'eux, ne m'a persuadé pas encore (sic) que j'avais eu tort de ne pas me mettre dans leur camp.

Je vous remercie vivement, Monsieur, des critiques que vous voulez bien m'adresser. J'ai eu tort de ne point citer la *Notitia*: cela tient un peu à l'idée que je me fais de l'origine des manuscrits qui nous l'ont transmise: la *Notitia* n'est point, autant qu'il m'est permis de le croire, une pièce officielle, mais le résumé est la compilation de pièces officielles, résumé fait par un de ces ignorants abrégiateurs comme il en existe tant depuis les Sévères, résumé revu à différentes reprises mais revu d'une manière incomplète, si bien que tous les chapitres et les détails mêmes des chapitres se trouvent en contradiction les uns avec les autres. La *Notitia* aurait été composée vers 400-410, revue vers 425-430, une fois encore, semble-t-il, sous Justinien: la forme définitive sous laquelle elle nous est parvenue date peut-être seulement du règne de Charlemagne. Je compte d'ailleurs un jour reprendre toute cette question à propos des manuscrits du document.

Je me rendais bien compte, en effet, qu'il y avait une grande lacune dans ma thèse. Je lui ai évidemment donné une forme trop abstraite: l'étude de la vie municipale eût ajouté à l'intérêt, sans embarrasser le raisonnement. Mais je réservais cela pour la soutenance. — M. Friedländer, a dans la *Deutsche Rundschau* de 1879, écrit un article sur la vie municipale en Italie, très complet, trop complet. Il est impossible de voir, d'après cet article, en quoi la vie municipale différerait en Italie et dans la province. C'est qu'en somme il n'y a qu'une différence: les *alimenta* qui n'existent qu'en Italie, et la sollicitude particulière que les princes ont apportée aux travaux publics en Italie.

Il m'a été impossible jusqu'ici de trouver trace d'assemblée provinciale en Italie, ce qui ne prouve pas qu'il n'y en a pas eu. Je crois, réflexion faite, qu'il y en a eu: mais il m'a été totalement impossible de le prouver. Je ne désespère pas d'arriver à le faire. Par exemple, cette assemblée religieuse entre les Ombriens et les Toscans, qui date d'avant la conquête romaine et que mentionne encore un rescrit de l'empereur Comtana, ne devint-elle pas aussi politique lorsque l'Ombrie et la Toscane formèrent une seule *provincia*. En tout cas, il me paraît indubitable que c'est cette union religieuse des deux peuples qui a entraîné leur union administrative: c'est là un fait capital.

J'ai adressé il y a une huitaine à Monsieur le Doyen ma thèse latine *De protectoribus et domesticis augustorum*. Elle doit déjà être en lecture. Elle est relativement longue: le sujet m'a en effet tout particulièrement intéressé, parce qu'il était entièrement nouveau. C'est un chapitre vraiment curieux de l'histoire des privilèges au quatrième siècle que cette constitution d'une garde-noble où l'on n'entre que chevalier ou clarissime, dont tous les membres ont le grade de primipile, reçoivent 3000 *aurei*; et sont employés par l'empereur aux plus délicates des missions politiques. C'est une sorte de haute police d'Etat, dans la main de l'empereur qui s'en sert le plus souvent pour traiter les choses publiques un peu *contra jus et fas*, comme dit

Ammien. — Il s'est trouvé que ce sujet avait intéressé M. Mommsen: il se propose d'écrire là-dessus. Il l'a fait traiter par un membre de son séminaire. Je n'ai *rien* changé ma thèse, toute prête d'ailleurs depuis un an: cependant sur un certain nombre de points, je ne peux pas être de l'avis de M. Mommsen.

Me voilà livré à peu près entier à ma mission. J'avais annoncé il y a huit semaines à l'institut la découverte d'un poisson d'or (art grec archaïque) à Guben près de Francfort sur l'Oder. C'est une merveilleuse trouvaille, d'abord à cause de l'objet lui-même, puis parce qu'il a été rencontré presque aux portes de Berlin. Je ne comprends pas le mystère qu'on a voulu faire au sujet de la découverte; l'objet a été acheté par le Musée: il n'est pas exposé, et nul n'en a encore parlé. Aussi les journaux allemands ont été fort mécontents d'apprendre cela par les journaux français et, sans me nommer, m'ont donné quelques coups de patte, disant que je me trompais du tout au tout. J'ai été un moment fort embarrassé, persuadé que j'avais induit en erreur l'Institut. Et cependant j'avais entendu raconter le fait par M. Schoene, le directeur du Musée, à M. Mommsen. Mais le lendemain du jour où j'avais lu cette très perfide note dans la Gazette de Voss, la même Gazette recevait une note très longue (émanant, à n'en pas douter, ou de M. Schoene ou de son collègue M. Conze) qui rectifiait l'assertion du jour et me donnait pleinement raison.

A l'aide de cette note et d'autres renseignements, j'ai rédigé une petite communication que je viens d'envoyer à M. Dumont. Il m'est toujours difficile de comprendre pourquoi on n'a pas donné à cette découverte toute la publicité désirable: il est cependant probable qu'on voulait la réserver pour une occasion solennelle, par exemple pour la solennité des Noces d'argent du *Kronprinz*, qui préoccupe tout Berlin et qu'on célébrera, je crois, le 28 février.

Les cours de l'Université finissent le premier mars. Je penserais à aller à Vienne pour passer un mois à deux, jusqu'à la rentrée du semestre d'été (1er Mai), si du moins M. Dumont n'y voyait aucun obstacle.

Je vous prie de m'excuser, monsieur et cher maître, de vous importuner d'une aussi longue épître. Mais vous ne sauriez croire quelle (sic) bonheur j'ai à causer avec mes chers professeurs. J'ai une peur terrible qu'on ne me dise que je les ai oubliés pour ceux d'Allemagne. M. Mommsen m'a dit un jour: on vous reprochera en France d'avoir suivi mes cours. — (Il n'est pas toujours gracieux) — Je suis persuadé du contraire, mais je suis et veux être convaincu d'une chose, c'est qu'on ne me reprochera jamais d'avoir imité l'Allemagne, de m'être inspiré d'elle et de l'avoir jamais, aimée. Comme M. Vallentin me l'écrivait l'autre jour, on doit faire de l'épigraphie *pro patria adversus hostem*.

Veuillez, monsieur et cher maître, agréer avec ma profonde reconnaissance, l'expression de mon sincère dévouement et de mon respect.

Votre ancien élève,

Camille Jullian

Le cours de M. Mommsen est sur l'histoire de l'empire romain au premier siècle. Il n'y aura pas de cours d'épigraphie cette année. Mais je me suis procuré celui de l'année dernière, rédigé par le plus soigneux des élèves de M. Mommsen, et je l'ai recopié. C'est un cours surtout *technique* et *paléographique*. Je ne crois pas qu'on en fasse deux aussi précis et aussi nets en Allemagne.

9.

Stuttgart, Schillerstrasse, 18, II
9 Septembre 1883

Monsieur et cher Maître,

Mon ami Diehl m'apprend que vous aviez demandé pour moi la Faculté d'Aix. Permettez-moi de vous remercier de cette attention qui m'a plus profondément touché que je ne saurais le dire. Aix est la seule ville de France où il me serait bien agréable de vivre et d'enseigner, pour deux motifs : — je suis en pleine Narbonnaise, et je puis rendre quelque service aux archéologues et aux épigraphistes locaux, si nombreux chez nous et si mal guidés. Je comptais y créer un petit séminaire analogue à ceux que j'ai étudiés en Allemagne et sur lequel j'envoie un rapport à M. le Ministre, et faire avec les boursiers de licence quelques excursions aux monuments de nos Alpes. — Il paraît que je dois renoncer à ces espérances : mais le regret que j'en éprouve ne saurait diminuer ma reconnaissance envers celui qui les a devinées et a tout fait pour les réaliser. J'oserai vous parler franchement, Monsieur, et vous faire ma confession. Je n'ai jamais souhaité que deux villes : Aix et Paris. Je n'ose maintenant demander ni l'une ni l'autre : Paris est trop haut, et il n'est pas probable que ma thèse m'y donne des droits (elle est entièrement imprimée). Dans ce cas, je ne puis dire qu'une seule chose, c'est qu'il m'importe peu d'aller à Bourges ou à Rennes, et que je demande seulement d'être envoyé là où l'on croira que je puis être le moins inutile. C'est à vous, Monsieur et cher professeur, de juger quelle ville et quel poste me conviendront le mieux. Mon Dieu ! s'il n'y a pas beaucoup d'élèves, je me mettrai à la recherche de vieilles pierres et de monuments antiques, et je donnerai à mes *clarissimi* les instants que l'enseignement ne me demandera pas.

J'ai quitté Berlin après la fin des cours. Je me suis arrêté un peu partout en Allemagne, où il y a toujours quelques occasions de travailler. Je vais me mettre à étudier ici le *limes* des champs décimales, auquel le gouvernement Wurtembergeois a consacré de magnifiques publications. Je resterai dans ce but ici jusqu'au premier octobre ; puis je pense pouvoir embrasser ma famille et me rendre immédiatement au poste qui me sera assigné.

Cette année d'Allemagne m'aura été, je crois, bien utile. Je puis dire que j'ai vécu de la vie d'étudiant tout en étant assez intimement mêlé à la vie des professeurs. J'ai eu souvent, très souvent l'occasion de parler à M. Mommsen ; j'ai pu enfin avoir une opinion arrêtée sur son compte ; et si j'estime et j'admire son talent, qui

est vraiment immense, il ne m'aura point forcé à honorer et à respecter son caractère. C'est et ce sera toujours un allemand dangereux: une réconciliation avec lui est impossible, — à moins que nous se voulions lui accorder tout et tout subir de lui. — J'ai suivi ses cours, je les ai rédigés: ils sont de première importance pour l'histoire de la «décentralisation» des provinces romaines: beaucoup de données inédites sur les procédés du gouvernement provincial de Rome. M. Mommsen, en définitive, revient aux idées que vous avez soutenues, monsieur, dans vos «Institutions». Son chapitre sur les libertés de la Gaule, et sur les coutumes locales moins tolérées que protégées, émane du vôtre. Seulement, M. Mommsen n'avouera jamais qu'il doit quelque chose à la science française: je suis cependant convaincu que sa volte-face est due au mouvement d'idées que vous avez inauguré chez nous. Les gens les plus riches ne se font pas toujours faute d'emprunter et de ne pas rendre.

Je souhaite, Monsieur, d'avoir à soutenir bientôt ma thèse, ne fût ce que pour vous apporter de vive voix l'expression de la reconnaissance et du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre élève,

Camille Jullian

10.

Marseille, Boulevard du Nord, 15

8 septembre [octobre] 1883

Monsieur et cher Directeur,

Je ne reçois que maintenant (n'étant resté qu'un jour à Marseille après mon retour d'Allemagne) la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et qui me cause une si vive et si profonde joie. J'avoue que Poitiers, dont on m'avait parlé, ne me souriait qu'à demi. Poitiers n'a pas une bonne réputation chez les historiens. Je n'avais jamais osé souhaiter Bordeaux, monsieur, et sans aucun doute, c'est de toutes les Facultés celle qui a pour moi le plus d'attrait, puisqu'après tout Aix ne me souriait que par les avantages matériels qu'il m'offrait: j'y étais comme chez moi. Bordeaux au contraire a le double mérite de flatter singulièrement mon ambition et de m'imposer un peu plus de ces devoirs et de ces responsabilités que je désire et recherche.

Vous devez deviner avec quelle joie et surtout avec quelle reconnaissance j'accepterai le poste auquel la confiance de mes maîtres pourra m'appeler. Je n'oublierai jamais, Monsieur et cher Directeur, à qui je le devrai surtout, et je vous prie de croire que, dans mon enseignement, c'est à vous surtout que je penserai, aussi bien à vos leçons que je dois imiter qu'à votre estime que je dois mériter.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma reconnaissance et de mon plus profond respect.

Camille Jullian

II. *A Geffroy*

I.

Marseille, boulevard du Nord, 15
10 octobre 1880

Monsieur le Directeur,

Suivant votre conseil, j'ai abordé, depuis quelques jours, l'étude des langues italiques. Je me suis procuré quelques livres, l'ouvrage de M. Bréal sur les tables Eugubines, celui de Corssen sur les dialectes de l'Italie. J'ai demandé à d'anciens camarades le cours de philologie de M. Thurot et les leçons de phonétique que M. Bréal a faites naguère à l'Ecole. Je les copierai sur le champ.

Ignorant l'adresse de M. Bréal, je n'ai pu lui écrire. J'ose espérer, cependant, qu'il voudra bien s'occuper de moi. Si je ne suis encore qu'un novice, il peut croire que, sous sa direction, je serai bientôt un élève.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mon plus profond respect,

Camille Jullian

2.

Marseille, boulevard du Nord, 15
17 août 1882

Monsieur le directeur,

A l'heure qu'il est, je suis peu près délivré de tout ennui, sinon de tout malaise. Tout aurait fini plus tôt, sans la fièvre, qui a compliqué et prolongé la situation. Je me suis mis au sulfate de quinine, absolument comme à Rome. Il faut espérer que dans quelques jours les derniers accès de fièvre et la fatigue qui résulte du remède auront disparu.

Je lis un peu mes livres d'histoire romaine, je cherche dans la *Notitia* un sujet de travail pour l'année prochaine. J'ai hâte d'être assez dispos pour recopier les premières pages de ma thèse.

J'apprends par mon collègue Martin que madame Geffroy a été indisposée; j'espère, monsieur le Directeur, que cette indisposition n'aura été ni grave ni longue, et je vous prierais de transmettre à madame Geffroy, avec mes regrets, l'expression de mon respect.

J'ai hâte de savoir quelque nouvelle au sujet d'Allemagne (sic) pour commencer mes préparatifs, achat de costumes, etc. Je vous remercie, monsieur le directeur, de tout ce que vous ferez pour moi, et vous prie d'agréer, avec ma reconnaissance, l'hommage de mon profond respect et de mon inaltérable dévouement,

Camille Jullian

3.

Marseille, boulevard du Nord, 15

29 août 1882

Monsieur le directeur,

Me voilà à peu près complètement rétabli. J'ai pu ces jours-ci reprendre le travail de ma thèse qu'un mois de voyage et quelques semaines de fatigue ont si malheureusement retardé. J'ai pu obtenir de la bibliothèque de la ville d'emprunter quelques bonnes éditions, ce qui me permet de travailler avec tous mes instruments. Vous devez comprendre toutefois, monsieur le directeur, que cela ne vaut pas notre chère bibliothèque du palais Farnèse.

Je suis très impatient (je vous l'avouerai en toute franchise), de savoir ce que le ministère aura décidé de moi. Me faudra-t-il reprendre le chemin de Rome? ou dois-je me préparer déjà à aller vers le nord? Vous excuserez mon impatience, monsieur le directeur, vous serez assez bon pour lui donner quelque satisfaction. Je n'ai guère que quelques jours pour faire mes préparatifs de voyage et je tiendrai à les commencer au plus tôt. Mais au moins faut-il que je sache où je dois aller, et si ce n'est pas en France que l'on a décidé de me laisser. Vous savez cependant, monsieur le directeur, que tel n'est point mon désir, que tel non plus n'a jamais été le vôtre.

Je vous serai aussi infiniment obligé de m'envoyer mon *stipendium* de juillet et d'août.

Je vous remercie d'avance, monsieur le directeur, de tout ce que vous obtiendrez pour moi du ministère, sur (sic) que tout se fera dans mon intérêt et conformément aux plans que vous avez formés vous-même. Je vous prie de transmettre à madame Geffroy l'expression de mes hommages respectueux, et d'agréer vous-même, monsieur le directeur, avec ma reconnaissance, mes sentiments de plus profond respect et plus sincère dévouement (sic),

Camille Jullian

4.

Marseille, boulevard du Nord, 15

1er Septembre 1882

Monsieur le directeur,

Je vous remercie du double chèque que vous avez bien voulu m'adresser. Croyez que je suis désolé de ce que mon retour en France ait retardé la solution de mon affaire: vous savez pour quels motifs, non pas de santé, mais de famille, j'ai dû rentrer à Marseille dans les premiers jours d'août. Je vous l'ai écrit dans une lettre datée d'Oulx. Je serais reparti pour l'Italie il y a quinze jours, j'avais encore le temps de faire une campagne dans les Alpes, j'étais décidé à cela, et je vous le dis très sincèrement. J'ai eu le malheur de tomber malade, et la fièvre a profité de ma rougeole pour venir me prendre. Aujourd'hui encore on m'ordonne le repos: mais il est bien probable que, malgré le médecin, je pourrai quitter Marseille plus tôt qu'il

ne le veut lui-même. Je tâche d'employer les loisirs forcés qui me sont faits à revoir ma thèse: même ce séjour à Marseille, quelque illégal qu'il soit, n'aura pas été pour moi temps perdu. Il m'aura permis d'achever quelques détails de ma thèse et il m'aura aussi appris la patience: car il y a bien longtemps que je n'avais connu l'ennui de rester au lit des journées entières.

En toute sincérité, monsieur le directeur, je sui affligé autant que vous devez le penser, de voir que ce séjour contrarie mes projets, qui sont les vôtres. J'ose espérer que le certificat du médecin détruira ou atténuera la fâcheuse impression qu'il a pu produire; surtout, j'espère en vous, Monsieur le directeur. Il serait peut-être fâcheux que je partisse pour un aussi long voyage sans être guéri: croyez cependant, que je le ferai, si un départ immédiat pouvait seul me le permettre. Je serai (sic) surtout fâché si vous aviez un seul instant pu penser que je n'allais pas dans le même sens que vous. Le seul travail que je puis faire ici, lecture de textes et mise au net de ma thèse, ne peut trouver place dans les *Mélanges*: mais je songe, vous le voyez, à la Bibliographie.

Je n'ai qu'on désir, c'est que vous fussiez bien convaincu, monsieur le directeur, que je n'ai agi depuis un mois qu'en toute franchise et toute sincérité, que, si j'ai été contrarié dans ma route, elle n'en a pas moins été droite, elle n'en tend pas moins, aujourd'hui encore, au but que vous lui avez proposé vous-même.

Veuillez, monsieur le directeur, présenter mes hommages à madame Geffroy et agréer vous-même, avec l'expression de ma profonde reconnaissance, celle de mon plus sincère et plus respectueux dévouement.

Camille Julian

5.

Marseille, boulevard du Nord, 15
20 septembre 1882

Monsieur le directeur,

Quand dois-je quitter Marseille? le médecin m'a donné congé: je suis prêt à partir pour l'Allemagne, de façon à être à Berlin dans les premiers jours d'octobre. Mais je ne voudrais cependant pas m'aventurer si haut sans être assuré que le ministère ne m'en donnera pas l'autorisation: j'espère, monsieur le directeur, recevoir bientôt de vous cette assurance. Il ne me semble guère possible, devant les bonnes raisons que vous lui aurez fait valoir, que M. Dumont revienne sur sa parole: il nous a trop dit et répété qu'il ne voyait aucun obstacle à ce que je demeurasse membre de l'école de Rome, délégué pour six mois en Allemagne; j'ose être sur (sic), monsieur le directeur, de votre consentement. C'est le seul moyen d'aller en Allemagne, puisqu'il m'est impossible d'avoir une mission! et vous savez combien ce voyage m'est cher et me sera utile: c'est vous-même qui en avez caressé l'idée en mai.

Dans le cas, — j'espère que ce cas ne se présentera pas, — où une délégation de

ce genre serait impossible, il va sans dire que je partirai immédiatement pour l'Italie, comme membre de troisième année.

Veuillez croire, monsieur le directeur, que mon regret sera diminué par l'espoir de vous y retrouver et de vous présenter, comme je le fais par lettre, l'hommage de mon profond respect,

Camille Jullian

Veuillez présenter mes compliments de respect à Madame Geffroy.

6.

Marseille, 23 Sept^{bre} 1882

Monsieur le directeur,

La lettre que vous avez bien voulu m'adresser, m'a profondément touché. Je vous remercie de l'intérêt qu'elle témoigne, de la manière dont vous songez à moi. Croyez que je partirai pour l'Allemagne pénétré du désir de justifier vos espérances et de mériter votre approbation. Que j'y aille comme membre de l'Ecole ou non, c'est à vous que je rapporterai mes travaux et leurs résultats.

Si les difficultés pour une mission sont moins grandes qu'on ne me le faisait croire, si je puis en obtenir une d'un traitement égal à celui des membres de l'école, je n'insiste pas pour demander le titre. Vous savez, monsieur le directeur, quelles sont à cet égard mes intentions: vous-même les avez approuvées: je ne puis *réellement* pas aller en Allemagne pour moins de 3600 ou 4000 francs. Vous même avez ajouté, quand je vous le dis (sic), que vous ne souffririez jamais que je subisse la moindre diminution d'appointements.

En cas de mission en Allemagne; devrai-je aller à Berlin ou à Vienne? Je voudrais, cela va sans dire, aller avant tout à Berlin: passer l'hiver à Vienne et l'été à Berlin me serait plus avantageux pour la santé. Mais je ne sais vraiment si le cours d'été de M. Mommsen est plus complet que celui d'hiver, je crois plutôt le contraire. J'ai bien en tout cas l'intention de passer deux semaines auprès de M. Hirschfeld à Vienne.

Pour tous ces détails d'ailleurs, monsieur le directeur, je m'en remets entièrement à vous — en vous priant d'agréer d'avance, pour toutes vos bontés, l'expression de ma reconnaissance et de mon plus profond respect.

Camille Jullian

7.

Marseille, boulevard du Nord, 15

10 octobre 1882

Monsieur le directeur,

Je vous remercie profondément de la peine que vous vous donnez pour moi. J'ai le regret de l'avoir accrue, sans doute, par la dépêche que j'ai pris la liberté de vous envoyer. Mais j'ai été profondément affligé en voyant que si vous ne réus-

sissiez pas à obtenir une bourse de trois mille six cents, (chiffre dont vous aviez bien voulu convenir avec moi, monsieur le directeur, sachant que je ne pouvais recevoir moins), la ressource d'une troisième année d'école m'était impossible. J'en ai été d'autant plus peiné, monsieur le directeur, que j'étais prêt à renoncer, que je suis décidé à renoncer à cette délégation de Rome en Allemagne *que vous aviez demandée pour moi, et que M. Dumont approuvait si fort*, en mai et en juin. Je ne veux plus parler de cette délégation, puisqu'elle suscite, comme vous me l'écrivez, tant de difficultés. Mais au moins, que je puisse faire une troisième année à Rome. j'aime à croire que si j'ai moins travaillé sans doute que MM. Martin et De la Blanchère, l'Institut ne m' (illisible) pas cette faveur; je ferai plus pour la justifier, monsieur le directeur, que je n'ai fait pour la mériter. Veuillez donc lui transmettre, dans le cas où la mission serait impossible, ma demande de troisième année, sans parler, puisqu'hélas! il n'y a plus à y songer, de délégation. Je serai si heureux de passer encore une année avec vous, et j'ose me flatter, monsieur le directeur, que ma candidature est sérieuse.

Veuillez présenter mes respects à madame Geffroy et agréer l'expression de ma reconnaissance et de mon profond respect,

Camille Julian

Je partirai demain pour Milan, d'où je serai prêt à me rendre en Allemagne par le Saint Gothard ou à redescendre vers Rome.

8.

Milan, 17 octobre 1882

Monsieur le directeur,

Vous devez comprendre, sans que j'aie besoin de l'exprimer par de vaines paroles, toute la joie que votre dépêche et votre lettre m'ont causé, la reconnaissance qu'elles m'ont inspiré, les remerciements (sic) que je vous prie d'agréer. S'ils sont sincères, vous le devinez, monsieur le directeur: vous savez combien je tenais à cette mission. J'ai le regret d'avoir été peut-être trop impatient: mais votre bonté a justifié mon impatience, et je n'en ai que plus de reconnaissance envers vous, plus de désirs (sic) de continuer à travailler, de travailler plus encore que je n'ai fait jusqu'ici. Vraiment, le résultat est magnifique et supérieur à tout ce que je pouvais espérer. Je viens d'écrire à ma famille, qui en sera bien joyeuse!

Le reste m'est à peu près indifférent, non pas que je ne tienne pas au titre de membre de l'Ecole de Rome, loin de là. Mais je ne voudrais pas ajouter de nouvelles difficultés à celles que vous venez si heureusement de résoudre. Le titre de membre de l'Ecole me permettrait d'être plus constamment et plus immédiatement sous votre direction, d'écrire en cette qualité dans les Mémoires [Mélanges], et puis c'est un beau titre... Avec 3600 francs je puis attendre à l'année prochaine l'indemnité de retour; sans parler de la procuration, que je n'ai plus à faire. Puis, du

moment que je serai membre hors cadre, je ne vois pas quelle difficulté j'aurais à obtenir ce titre. — Sous prétexte de vous dire que je ne tiens pas *au reste*, Monsieur le directeur, je vois que je plaide chaudement en faveur de l'école de Rome: vous devinez ce qui m'excuse.

J'écirai aujourd'hui à M. Dumont; j'y joindrai, pour M. le ministre, une lettre que j'aurai le regret de ne pouvoir écrire sur du beau papier. Vous voudrez m'excuser de n'avoir pas songé aux formes et aux formalités. Je lui dis que mon regret de renoncer à l'enseignement secondaire est diminué par mon espoir de servir sa cause en Allemagne. La société de l'enseignement supérieur me permettra-t-elle aussi d'entrer en rapport avec elle.

Je partirai demain matin pour Zurich; de là à Constance Ulm, où je ne m'arrêterai que le temps de me reposer. Il fait d'ailleurs un temps épouvantable; et de Milan, je n'ai pu aller ni à Côme ni à la Chartreuse. Je compte rester plus longtemps à Nuremberg, de dimanche à mercredi. Je serai à Berlin vers le 26 ou le 25 et je m'occuperai tout de suite d'un logement pour l'hiver.

Je continue à mettre mes thèses sur pied. Elles seront déposées le 1er janvier, j'ose l'espérer. Seriez-vous assez bon pour me faire parvenir mon *mémoire* de l'institut? Certaines parties doivent entrer dans ma thèse; d'autres ont besoin d'être coupées et remaniées de manière à former deux *chapitres* (mais distincts l'un de l'autre) pour les *Mélanges*. Le compte rendu du livre de Helbig sera ma première besogne à Berlin. Vous pouvez y compter, monsieur le directeur, pour le premier novembre. Puisque je n'aurai pas de mémoire à faire cette année-ci, (du reste je ne serais pas inquiet si j'avais à en fournir un, ce à quoi — peut-être — mon titre de l'Ecole de Rome m'obligerait. C'est une question à régler. Il va de soi qu'il me serait pénible, étant en Allemagne, de faire un mémoire sur l'Italie), je pourrai consacrer aux *Mélanges* tout le temps que les cours me laisseront de libre.

Je n'ai pas un besoin immédiat d'argent. Dès que je serai installé à Berlin, je vous préviendrai, Monsieur le directeur, de l'endroit où vous pourrez m'adresser mon traitement de *septembre*. Vous pouvez m'écrire, jusqu'au 24 à Nuremberg, et, après cette date à Berlin, poste restante. Les cours, m'écrit Boissevain, ne commencent que vers le 8 novembre.

Encore une fois, Monsieur le directeur, permettez-moi de vous remercier, et veuillez agréer, avec l'expression de ma profonde reconnaissance, celle de mon plus respectueux dévouement.

Camille Jullian

Veuillez présenter mes respectueux hommages à madame Geffroy.

9.

Berlin, Kronenstrasse, 22, III
de la main de Geffroy: reçu 11 nov. 82

Monsieur le directeur,

N'ayant point reçu de réponse à mes dernières cartes et lettres, je suppose que les dernières, soit de Nuremberg, soit d'ici se sont égarées: ce qui est un accident assez fréquent, depuis quinze jours, entre la poste allemande et la poste française. Depuis la lettre que vous avez bien voulu m'adresser à Nuremberg, j'ai vu Leipzig, je me suis installé à Berlin, fait inscrire à l'Université, et j'ai pris mes dispositions pour ce semestre. Je ne suivrai que les cours de M. Mommsen, les seuls concernant l'histoire romaine. J'avais songé à celui de M. Hübner sur Tacite: mais M. Hübner, de chez qui j'arrive en ce moment, est à Dresde. Je verrai si je pourrai tirer profit des exercices archéologiques de M. Robert, en y assistant samedi.

Je compte suivre plus de cours au semestre d'été. Je reconnais, dès maintenant, qu'il m'est très difficile de comprendre. Ma grande affaire est d'apprendre à force d'allemand. Je ne fais que cela. M. Mommsen m'y encourage: il m'adresse à des étudiants. C'est un échange réciproque de français et d'allemand. Inutile de vous dire, Monsieur le directeur, que j'ai reçu de tout le monde l'accueil le plus bienveillant. Je suis ici, comme chez moi, suffisamment logé, nourri et fort content. Je n'ai d'autre travail que mon allemand: j'attends avec impatience l'arrivée de mon mémoire pour y couper quelques articles.

Des amis de Paris m'écrivent que l'Institut verrait avec déplaisir le retour de Salomon à Rome. Vous devinez avec quel plaisir je le croyais installé pour un an au Palais Farnèse, avec quelle douleur j'apprendrais qu'il n'y fût plus. Mais je me refuse à croire à une nouvelle qui serait désolante pour l'école — qui n'a jamais été frappée ainsi, — pour Salomon et pour moi, qui suis, vous ne l'ignorez pas, Monsieur le directeur, son meilleur ami. Ce qui fait que je n'y puis croire, c'est que je songe qu'il a en vous son protecteur naturel.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mon plus profond respect,

Camille Jullian

Veuillez présenter mes respectueux hommages à Madame Geffroy. M. A. Schaefer de Bonn, dont je viens de recevoir une lettre, me prie de vous transmettre, ainsi qu'à Madame Geffroy, ses meilleurs compliments.

10.

Berlin, Kronenstrasse, 22, III
15/11 82

Monsieur le directeur,

J'ai reçu hier le mémoire, en très bon état. Je vous avoue que j'attendais quelque chose avec. Je n'ai rien reçu depuis quatre mois. Je vis avec mes économies et aussi les gracieusetés de ma famille. Seriezvous assez bon pour m'envoyer mon mois

de septembre, le premier trimestre de ma bourse et, s'il est possible, mon indemnité de retour. Je désirerais aussi beaucoup être renseigné sur la manière dont seront payés les seize cents francs indépendants de la bourse.

Jusqu'ici tout va très bien. J'ai vu M. Mommsen, j'ai vu M. Hubner, j'ai mes entrées à l'Université, aux bibliothèques; je reçois partout le meilleur accueil; les étudiants sont tout-à-fait à ma disposition et m'évitent beaucoup d'embarras.

Je commence une longue étude sur les séminaires et je vous serais reconnaissant de prévenir M. Dumont que je ne pourrai guère l'avoir achevée, — faute de documents imprimés, — avant la fin du semestre. Je vous rédigerai également une note, M. le directeur, sur le recrutement des professeurs d'histoire des gymnases. En principe, je crois notre agrégation excellente, comme toutes nos institutions d'enseignement; et rien ne m'est plus antipathique que cette fureur d'imiter l'Allemagne. Les cadres sont excellents, le malheur est qu'ils sont vides. En particulier, pour l'agrégation, n'offre-t-elle pas autant de garanties que les examens pour entrer dans l'enseignement, ou (sic) la partie la plus forte n'est pas l'épreuve orale.

Le livre de M. Helbig sera intitulé *Kunst und gewerbe in der homerischen Zeit*. Je suis sans livre et sans nouvelles. Si vous désirez des compte-rendus pour le Bulletin [Mélanges], voudriez-vous être assez bon pour m'indiquer et m'envoyer les ouvrages?

Veuillez présenter mes hommages à madame Geffroy, et croire, Monsieur le directeur, à l'expression de mon profond respect,

Camille Jullian

11.

Berlin, gr. Hamburgerstrasse, 24, I

18/11 1883

Monsieur le Directeur,

Je regrette vivement que les difficultés que j'ai eues pour trouver le livre de Letti ne m'aient point permis de répondre plus tôt à votre aimable lettre. L'ouvrage en question peut avoir en soi quelque valeur, mais il ne s'occupe que de l'état prussien en général et de la province de Brandebourg en particulier. Sur les lois agraires, rien de nouveau depuis les commentaires de Mommsen au Corpus. Il y a dans le livre de Neumann (*Geschichte Roms zeit (sic) der Tod Scipios Aemilians*, Breslau 1882, 8) d'excellentes choses sur les Gracques. M. Mommsen a publié en 1850 dans les *Berichte* de l'Académie de Saxe un petit écrit *Ueber das theoretische Acker-gesetz* qui est peu connu. Les articles publiés par Rodbertus Jagetzow dans les *Hillebrand's Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, II, III, IV, V, VIII ont beaucoup d'erreurs de détails, mais sont remplis de très ingénieuses idées. — M. Breslau me fait dire qu'on n'a rien écrit de nouveau sur la marche germanique. Je ne connais que de nom et de réputation le gros et important ouvrage de Dahn *Les rois barbares* dont la 2^{onde} édition vient de paraître, mais il est capital.

Rien n'a été fait sur les *scripta minora* de M. Mommsen: mais les plus importants ont paru 1° dans l'Hermès 2° dans les Berichte de l'Académie de Saxe (Analecta epigraphica), dans 3° les Annali et le Bolletino; 4° dans les Abhandlungen de l'Académie de Berlin; 5° dans l'Académie de Breslau; 6° dans la Zeitschrift de Savigny, surtout dans la période 1850-1865.

Je vous remercie vivement, Monsieur le directeur, des vœux que vous m'adressez pour mes thèses et pour ma santé. Celle-ci est excellente, quoique la nourriture soit détestable; celles-là, — j'attends avec impatience leur destinée. M. Fustel a achevé la lecture de la thèse française. Je voudrais la recevoir bientôt, avant mon départ pour Vienne (vers les premiers jours de mars): je voudrais savoir aussi si elle sera imprimée dans la *Bibliothèque de l'Ecole de Rome*.

J'ai été satisfait du rapport et je vous remercie, Monsieur le directeur, de me l'avoir adressé. Mais il va sans dire que je demeure du même avis sur la possibilité de tracer les limites des régions de l'Italie et de l'Italie elle-même à l'aide des tribus. Les exemples donnés par M. Mommsen sont irréfutables.

Il vient de paraître (lis-je dans les Débats) un article sur l'Ecole de Rome dans la *nouvelle revue* article d'un M. Jules Comte qui m'est totalement inconnu. Je ne sais ce que contient cet article.

C'est en effet ce qui me paraît la principale réforme à introduire dans l'agrégation: la thèse cessant de devenir un terrain commun. Je me convainc chaque jour davantage que ce qui fait la force des Allemands, de leur enseignement comme de leur science, c'est qu'on exige d'eux, à n'importe quel examen, une spécialité: c'est qu'on veut que les élèves s'intéressent à autre chose qu'aux manuels, et que les maîtres aient quelque occupation en dehors de leurs leçons, occupation qui vivifie leur enseignement, ou, au moins, soutient leur activité. Tant qu'on nous obligera en France à savoir également un peu et mal de tout, l'enseignement ne fera pas un pas en avant, et notre science demeurera stationnaire. Il me semble qu'à l'agrégation je donnerais le pas à un bon épigraphiste sur ceux qui connaîtraient à fond l'ensemble de l'histoire. On fera de cet épigraphiste un professeur d'histoire ancienne dans un lycée: il sera un maître excellent, et demeurera un bon épigraphiste: c'est ce que sont tous les maîtres de gymnase ici.

Veuillez présenter, Monsieur le Directeur, mes hommages à Madame Geffroy, et agréer l'expression de mon dévouement et de mon profond respect,

Camille Jullian

Monsieur le directeur,

Je partirai dans quatre ou cinq jours pour Vienne. Seriez-vous assez bon pour m'adresser aussi tôt que possible ma *thèse française*. J'ai des vérifications à faire et

des textes à compléter: je voudrais la relire avant l'impression. Deux jours me suffiront pour cela et je pourrai vous la renvoyer immédiatement avant mon départ de Vienne.

Je vous prie de m'excuser, Monsieur le directeur, de la peine que je vous donne; et je vous remercie de la bonté que vous avez bien voulu avoir, de lire ma thèse latine.

Veillez agréer, avec ma profonde reconnaissance, Monsieur le directeur, l'expression de mon respect et de mon dévouement,

Camille Jullian

Veillez présenter, je vous prie, mes respects à Madame Geffroy.

13.

Berlin, gr. Hamburgerstr. 24, I

2 mars 1883

Monsieur le Directeur,

Laissez-moi vous remercier une fois encore de la peine que vous voulez bien vous donner pour moi. Je suis profondément touché de voir comme vous n'abandonnez pas vos anciens élèves; j'espère, Monsieur le directeur, qu'ils feront honneur à l'Ecole d'il y a deux ans et de maintenant.

Je reçois à l'instant même le manuscrit de ma thèse française; je le renverrai probablement demain soir à M. Thorin et on pourrait, s'il n'y avait aucun obstacle, en commencer l'impression. Si la commission de l'Ecole n'émettait pas un avis favorable, j'en serai quitte pour m'arranger avec l'éditeur: mais je désire que ma thèse soit imprimée avec les mêmes caractères que notre Bibliothèque. D'ailleurs, Monsieur le Directeur, je me remets comme en tout le reste, entre vos mains.

Je serai assez désireux de ravoir un peu ma thèse latine, pour la relire pendant mon voyage. Seriez-vous encore assez bon, Monsieur le directeur (je suis vraiment confus de vous importuner sans cesse) de me la faire aussi adresser? Elle me parviendra à coup sûr, recommandée. Je serai à Prague les 9-12 mars: me serait-il possible de l'aller chercher à cette date à la *poste restante*. J'ai un passe-port en règle pour l'Autriche.

Si les épreuves de ma thèse française étaient prêtes pendant mon séjour à Vienne, on pourrait me les y envoyer: je donnerai mon adresse précise: j'y serai du 13 au 31.

J'ai fait mes adieux à M. Mommsen: il a été très aimable pour moi. Il m'a prié de lui faire un travail d'épigraphie pour le mois de mai et qu'il corrigera dans son séminaire. Cela ne laisse pas que d'avoir quelque chose de piquant.

J'ai envoyé à M. Le Blant, dimanche, selon ma promesse, un travail sur le *Breviarium d'Auguste*, extrait de mon mémoire.

Vous pouvez croire, Monsieur le Directeur, que je vous tiendrai au courant des incidents, de mon voyage: je compte voir beaucoup de monde, et beaucoup de

choses. J'ai d'excellentes recommandations à Vienne pour les directeurs des musées, Hirschfeld et autres.

Veuillez présenter, Monsieur le Directeur, mes hommages à Madame Geffroy et agréer l'expression de ma vive reconnaissance et de mon plus profond respect,

Camille Jullian

M. Thorin peut imprimer ma thèse latine: je désirerais pour elle des caractères de la grosseur de ceux de nos *Mélanges*, — et, aussi, de bonnes conditions.

14.

Prague, 10 mars 1883

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception du manuscrit de ma thèse latine et je vous remercie de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser. J'ai envoyé samedi dernier (3) de Berlin ma thèse française à M. Thorin, et j'espère qu'on en aura déjà commencé l'impression. Je suis parti dimanche matin de Berlin, me suis arrêté quelques jours à Dresde et serai après-demain à Vienne, où je compte demeurer jusqu'à la fin du mois. On pourra m'y adresser les épreuves en toute sûreté, poste-restante.

Je vous remercie encore une fois, Monsieur le Directeur, du soin avec lequel vous songez à mes intérêts. Dieu veuille que je n'en sois pas indigne!

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages à Madame Geffroy et agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mon plus profond respect,

Camille Jullian

Vienne, poste restante

III. A Mommsen

1.

Berlin, 9 novembre 1882

Monsieur le professeur,

J'ai le regret infini de n'avoir pu vous rencontrer ce matin: à huit heures, la *Sprechzimmer* se trouvait fermée; j'ai vainement demandé où était votre nouvel *auditorium*: sans doute, je ne suis point parvenu à faire comprendre. À neuf heures, j'étais dans la cour, espérant vous y rencontrer: mon espoir s'est trouvé déçu. J'ai été un peu consolé, en songeant qu'après tout, Monsieur, je ne vous ai point fait perdre votre temps ce matin: et je n'ai qu'à regarder les livres qui sont devant moi pour savoir combien ce temps est précieux, pour vous et pour nous. C'est aussi cette pensée qui m'a décidé à ne point venir vous présenter à Charlottenbourg mes excuses et mes regrets. Je me suis rendu au secrétariat pour me faire immatri-

culer. Je recommencerai ce soir mes recherches, mais en compagnie de M. Dessau qui, lui, saura se faire comprendre: et vous me verrez demain, Monsieur le professeur, parmi vos auditeurs, sinon les plus intelligents, du moins les plus attentifs, les plus zélés: c'est une place que j'espère occuper et garder pendant un an.

Veillez, Monsieur le professeur, agréer mes remerciements (sic) pour le bienveillant accueil que vous m'avez témoigné, et croire à la sincère expression de ma reconnaissance, et de ma plus profonde et plus respectueuse admiration,

Votre élève et serviteur,

Camille Jullian

2.

Berlin, 10 Décembre 1882

Monsieur le professeur,

Je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire et que j'accepte avec reconnaissance. Je profite de cette occasion pour vous transmettre les salutations de M. Gaston Boissier et de M. Geffroy: ce dernier est définitivement remplacé dans la direction de l'Ecole de Rome par M. Le Blant.

Veillez agréer, Monsieur le professeur, l'expression de mon plus profond respect,

Camille Jullian

3.

Bordeaux, 9 Déc. 84

Monsieur le professeur,

Je viens de recevoir deux fascicules extraits de l'*Ephemeris Epigraphica* que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser: je vous remercie d'avoir songé à votre ancien élève, qui ne se juge cependant pas digne de mériter de telles complaisances.

J'ai pris la liberté d'écrire dans la Revue internationale de l'enseignement, de nov. et d'oct. 1884, un article concernant le séminaire auquel vous avez bien voulu me permettre d'assister, il y a deux ans. J'aurais vivement souhaité vous faire hommage d'un exemplaire de cet article: mais l'imprimeur ne m'ayant pas servi de tirage à part, j'ai dû renoncer à ce que je considérais comme un devoir: j'ai essayé de parler de l'Allemagne en toute franchise, en conciliant ce que je dois à ceux qui m'ont envoyé et à ceux qui m'ont reçu. Je ne sais si j'aurai réussi.

Veillez agréer, Monsieur le Professeur, les hommages de respect et de dévouement (sic) de

Votre ancien Elève

Camille Jullian

4.

Monsieur et cher Maître, Je trouve, en rentrant de voyage, la savante étude que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser sur l'*Armée depuis Dioclétien*. Vous êtes, Monsieur, demeuré infatigable et infatigablement heureux dans vos recherches; je suis étonné qu'au milieu de vos beaux travaux vous n'ayez pas oublié celui qui fut un instant votre élève. Vous avez voulu que, de loin encore, il reçut vos leçons. Veuillez croire, qu'il est demeuré plein de souvenir pour les heures de vrai travail et de sincère labeur qu'il a passées auprès de vous. Agréez, je vous prie, la respectueuse expression de mes remerciements (sic) et de mon fidèle dévouement (sic).

Camille Jullian

Bordeaux, 17, mai 1889

5.

Monsieur et cher Maître,

Je m'empresse de vous adresser mes plus sincères remerciements (sic) pour le bienveillant accueil que vous avez bien voulu faire à mon étudiant Tallet.

Monsieur Boissier, près duquel je me trouve en ce moment, se rappelle à votre amitié.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Maître, l'expression respectueuse et reconnaissante de mon profond attachement.

Camille Jullian

6.

Carney par Lugon Gironde

Monsieur et cher Maître,

Je prends la liberté d'introduire auprès de vous M. Henri Ouvré, professeur de grec à la Faculté des lettres de Bordeaux, qui serait heureux de vous présenter ses hommages et que j'ai prié de vous assurer de mes sentiments de profond et respectueux dévouement.

Camille Jullian

7.

Carney par Lugon Gironde

Monsieur et cher Maître,

Je ne reçois qu'aujourd'hui 7 octobre, *en pleine campagne* la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je me hâte d'y répondre. Je n'ai malheureusement, sous la main, d'autres ressources que celles que ma mémoire peut me fournir et je crains de ne pas vous satisfaire, comme je le désirerais.

1° J'ignore de quelle inscription M. Héron de Villefosse a pu parler Acad. des Inscr. compte-rendu de 1890, p. 178. Mais je doute fort qu'il s'agisse d'inscription (sic) publiée par moi ou même copiée par moi — où? Je n'ai fait aucun voyage à

l'est de l'Adriatique et n'ai publié en fait d'inscriptions orientales que celles d'Egypte du Musée de Marseille (vous les avez données C. i. l. III suppl.) et quelques marques d'*instrumentum* qui se trouvent *Inscr. de Bord. t. II* (*inter inscriptions étrangères au département*).

2° Je suis à peu près sur (sic) de n'avoir jamais rien publié dans *les Missions Catholiques* et nommément 1891 p. 101. Si mon nom se trouve là, c'est par erreur, ou bien y a-t-il un autre Jullian épigraphiste, qui m'est d'ailleurs inconnu. Je ne me savais pas de Sosie en archéologie.

3° J'écris par le même courrier à M. Germer-Durand pour qu'il vous adresse, soit directement, soit par mon intermédiaire, sa copie du *Cosmos*. Je pense qu'il le fera volontiers. Je ne connais pas sa publication.

Je regrette de ne pouvoir vous adresser une réponse plus satisfaisante. Mais dans trois semaines, alors que je retrouverai à Bordeaux mes livres et mes notes, je ferai de suite les recherches nécessaires. Je doute cependant de pouvoir vous envoyer quoi que ce soit d'utile pour le supplément du *Corpus* t. III. Hélas! je ne puis guère voyager, à peine un peu en Narbonaise et en Aquitaine, pour lesquelles provinces vous savez que je suis «contribuable» de M. Hischfeld.

J'ai pris la liberté de vous adresser mon *Gallia, libellus ad usum scholarum*. Je pense que vous l'aurez reçu.

Veuillez présenter mes respectueux hommages à votre famille, et croire, Monsieur et cher Maître, à mon respectueux attachement.

Camille Jullian

8.

Bordeaux, 1 cours de Tournon

6 avril 1897

Monsieur et cher Maître,

Je viens me rappeler à votre souvenir en vous demandant un service, en mon nom et au nom de quelques amis, curieux investigateurs de l'Histoire de France.

Il existe à la Bibliothèque de Wolfenbüttel un manuscrit du XIII^e siècle (*Recognitiones feudorum*) qui est précieux pour notre histoire d'Aquitaine. Nous serions particulièrement désireux de la copier et de le publier. Or, une copie de ce genre ne peut être faite que si le manuscrit nous est prêté. Et M. le Bibliothécaire oppose à nos demandes la rigueur de l'article 21 de son règlement.

Nous venons vous demander, Monsieur, si vous ne pouvez intercéder en faveur de l'Aquitaine et auprès de M. le Bibliothécaire et faire tomber par votre amicale intervention, la rigueur de l'article 21.

Il s'agirait de communiquer le manuscrit, par voie diplomatique, à la Bibliothèque Nationale de Paris. Il resterait à la Bibliothèque Nationale, il y serait entouré de toutes les précautions désirables; mes amis ne l'y verraient, ne l'y copieraient que là.

Maintenant, pour plus de sûreté encore, le manuscrit pourrait demeurer à l'Ambassade d'Allemagne à Paris.

Veuillez m'excuser, Monsieur et cher Maître, de faire ainsi appel à votre obligeance accoutumée. J'espère que cette lettre vous trouvera, vous et les vôtres, en bonne santé; je désire vivement retrouver à Paris, cette année, Mademoiselle Mommsen, et en attendant ce plaisir je vous prie de croire, Monsieur et cher Maître, à l'expression de mon profond et respectueux attachement.

C. Julian

9.

Monsieur et cher Maître,

Je prends la liberté d'attirer votre bienveillante attention sur le projet d'un *Corpus* topographique du monde ancien: je vous adresse par le même courrier une brochure s'y rapportant. Mais un projet de ce genre n'a chance d'aboutir que si vous, Monsieur, le prenez sous votre haute et active protection, si vous le faites vôtre, pour rendre un nouveau service aux études qui nous sont si chères et dans lesquelles, à l'Université de Berlin, vous avez bien voulu me guider. — Ce qui fait que j'ajoute beaucoup de reconnaissance aux sentiments de respectueux attachement dont je vous prie, Monsieur et cher Maître, d'agréer la sincère expression

Camille Julian

23 juin 1902

Annexe

Rapport de Geffroy au Ministre de l'Instruction publique sur la visite de Mommsen à l'Ecole française de Rome.

Rome, le 10 mars 1882

Monsieur le ministre,

M. Théodore Mommsen est à Rome depuis quelques jours. Il a bien voulu venir, avec M. Helbig, faire visite à notre Ecole. Avant hier soir, chez Madame la Comtesse Lovatelli, il s'est montré des plus bienveillants pour chacun de nous.

De l'entretien que j'ai eu avec lui vous jugerez peut-être qu'il y a certains traits à retenir.

Il n'a pas refusé ses éloges à nos deux écoles d'Athènes et de Rome. «A Athènes, a-t-il dit, vous faites mieux que nous.»

A Rome «vous avez donné par ces travaux sur les Registres des papes un très-

grave exemple. Nous voulons le suivre.» Et de fait six jeunes Allemands travaillent depuis quelques semaines à l'archive Vaticane sur les registres des Papes d'Avignon. — six à la fois, tandis que notre Ecole peut à peine destiner à cet utile travail un de ses membres chaque année, à grand'peine deux quelquefois.

M. Mommsen m'a parlé ensuite de M. de la Blanchère, membre de l'Ecole pendant les trois dernières années, et aujourd'hui chargé de cours à l'Ecole d'enseignement supérieur des lettres d'Alger. «Il a beaucoup d'énergie, a dit M. Mommsen. Ce qu'il a découvert dans la Valle di Terracina a de la valeur. Ses travaux sur l'ancien drainage de la campagne romaine touchent à une très intéressante question. Aussi allons-nous envoyer un de nos architectes faire des études à ce sujet. — Voilà M. de la Blanchère en Algérie: c'est très bien. Il paraît qu'on veut garder M. Héron de Villefosse à Paris; je le comprends, et je ferais sans doute de même. Enfin vous allez nous donner en Algérie ce que nous invoquons depuis longtemps, la surveillance et la sauvegarde de ce qui reste de monuments antiques, la création de musées spéciaux etc.»

M. Th. Mommsen a parlé ensuite avec éloge des *Mélanges* publiés par l'Ecole française de Rome; il y est abonné, ainsi qu'au *Bulletin* de l'Ecole française d'Athènes; mais, comme je lui demandais son avis sur notre XXI^e fascicule: *Etudes d'épigraphie juridique: l'Examinator per Italiam* etc. de M. Edouard Cuq, il m'a répondu qu'il ne connaissait pas très bien les travaux publiés dans la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, ne recevant pas ce recueil et n'y étant pas encore abonné.

Certaines remarques ne résultent-elles pas de cette conversation:

L'Institut allemand de Rome tend à s'étendre pour lutter sur les points où il nous voit nous avancer. N'y aurait-il donc pas lieu d'accroître l'an prochain le nombre des membres de notre Ecole, au moins par des missions spéciales selon les besoins des travaux?

S'il se rencontrait dès maintenant un auxiliaire pouvant travailler jusqu'en juillet à l'achèvement du Boniface VIII, il serait le bienvenu.

En second lieu, ce sera, je crois, répondre à votre pensée que de souhaiter le redoublement des efforts déjà commencés en Algérie: la direction des Beaux-Arts et même celle des musées du Louvre ne pourraient-elles pas y contribuer et en tirer un notable profit?

N'y aurait-il pas lieu à (sic) faire concession à M. Théodore Mommsen d'un exemplaire de la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome? Ne voulons-nous pas que ce savant très éminent soit notre témoin?